Impr. Rapidoffset, Le Locle

TRANEL 36

Communiquer en milieu interculturel

Communiquer en milieu interculturel

Patchareerat Yanaprasart (éd.)

Institut de linguistique
Université de Neuchâtel

36
juin 2002
travaux neuchâtelois de linguistique

Toute commande d'abonnement ou de numéros séparés peut être adressée à:

Centre de linguistique appliquée
Administration des TRANEL
Faculté des lettres et sciences humaines
Espace Louis-Agassiz 1
CH-2000 Neuchâtel

tél. ++41(0)32 718 16 90
fax ++41(0)32 718 17 01
email revue.tranel@unine.ch

Abonnement annuel (2 numéros)

Suisse et étranger:	CHF 51,-	(¤ 34,80)

Numéros séparés

Suisse et étranger:	CHF 27,-	(¤ 18,40)
N° double:	CHF 40,-	(¤ 27,30)

Paiement

Suisse:

- CCP 20-8961-6 – Université, CLA, Cours spéciaux, 2001 Neuchâtel

Etranger:

- compte 91-339939-4, en faveur de <CENTRE DE LINGUISTIQUE APPLIQUEE, Université, Neuchâtel, Suisse>, auprès de POSTE SUISSE – Postfinance, 3030 Bern, Suisse [SWIFT Code (BIC): POFICHBE]

Rédaction: Institut de linguistique, Université de Neuchâtel,
CH-2002 Neuchâtel

© Institut de linguistique de l'Université de Neuchâtel, 2002
Tous droits réservés

ISSN 1010-1705

Travaux neuchâtelois de linguistique
No 36, 2002 • ISSN 1010-1705

Table des matières

- Patchareerat YANAPRASART
  Introduction ---------- 5-8
- Aline GOHARD-RADENKOVIC
  La culture universitaire comme culture en soi ---------- 9-24
- Sandrine PIAGET
  Interrelations entre oralité, écriture et culture ---------- 25-45
- Florence DRAVET
  Stratégies identitaires en repas d'affaires ou le principe de la bonne volonté interculturelle ---------- 47-58
- Patchareerat YANAPRASART
  La dynamique des représentations dans les contacts interculturels ---------- 59-79
- Véronique TRAVERSO
  Rencontres interculturelles à l'hôpital: la consultation médicale avec interprète ---------- 81-100
- María Eugenia MOLINA
  Communication interculturelle en psychiatrie: enjeux linguistiques ---------- 101-112
- Myriam GRABER
  Communication interculturelle à l'hôpital: réflexion autour de la médiation ---------- 113-122
- Marco GIOLITTO
  La Pampa comme terrain: l'interculturel à l'intérieur d'une même culture ---------- 123-139
- Adresses des auteurs ---------- 141

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2002, 36, 5-8

Introduction

Les articles qui composent ce numéro se réfèrent à des recherches et à des pratiques interculturelles relatives à des situations de confrontation entre deux ou plusieurs systèmes culturels. Il s'agit de situations de rencontres des cultures nationales au sein d'une université, d'échanges professionnels dans un milieu multiculturel, de médiations et d'interprétations dans un service hospitalier, ainsi que de communications entre personnes de deux sub-cultures.

Le titre du numéro «Communiquer en milieu interculturel» synthétise les lignes essentielles des huit contributions présentées ici, au sens où, d'une part, elles abordent la notion complexe d'*interculturalité*, à laquelle sont liées plusieurs notions (représentations sociales, stéréotypes, clichés et préjugés) et, d'autre part, elles soulignent les relations entre pratiques linguistiques et pratiques discursives, le rôle de la culture dans le comportement verbal, les valeurs socioculturelles dans la coopération professionnelle, la représentation des contacts de cultures en termes de conflits ou de compromis. Différents outils d'analyse sont proposés: analyse conversationnelle, analyse du discours, réflexions et propositions théoriques en lien avec le concept d'interculturalité reflétant le rapport langue / culture / discours.

L'hypothèse d'Aline Gohard-Radenkovic est que l'université, comme d'autres milieux professionnels, possède sa propre culture. Dans ce contexte, des acteurs tels que l'enseignant, l'étudiant et l'administrateur tendent à réagir selon leurs rites, normes, valeurs, codes et pratiques sur le plan professionnel comme relationnel. Le fait d'être un étudiant dans une université ne garantit pas son succès dans une autre. Deux cultures universitaires se confrontent explicitement comme implicitement, consciemment comme inconsciemment. La question que l'auteure se pose est comment intégrer les différences culturelles entre institut d'origine et établissement d'accueil, parfois cachées et indétectables. En choisissant une approche anthropologique dans son analyse des propos des étudiants non francophones passant une année à l'Université de Fribourg, Aline Gohard-Radenkovic propose une prise de conscience des spécificités, d'une part, de la culture universitaire et, de l'autre, de la culture de l'environnement d'accueil. Elle appelle ce travail de réflexion sur soi et sur l'environnement, *un travail de conscientisation*.

L'article de Sandrine Piaget envisage les interrelations entre oralité, écriture et culture. Suivant l'auteure, il existe une distinction entre culture orale et culture écrite; chacune prend sa forme spécifique dans son contexte d'usage. Dans

un premier temps, Sandrine Piaget met l'accent sur les différences syntaxiques et pragmatiques entre les deux mondes, – que constituent respectivement la conversation ordinaire et le texte académique. Ensuite, elle propose une opposition entre culture lettrée et culture non lettrée. Enfin, le but de l'article n'est d'insister ni sur la pluralité des genres d'oral et d'écrit ni sur la volonté de trouver la meilleure forme d'expression et de pensée, mais plutôt sur les manières diverses dont la langue, orale ou écrite, prend forme et s'utilise dans son contexte culturel.

Florence Dravet s'inscrit nettement dans un univers culturel, en posant la question du rôle du repas d'affaires dans l'établissement des relations professionnelles. La table ne constitue pas seulement l'endroit où on mange, mais apparaît aussi comme un lieu d'affirmation identitaire pour construire des relations harmonieuses et pour maintenir des relations positives. L'objet d'étude de l'article porte sur les dysfonctionnements communicatifs dus à des différences qualifiées de «culturelles». Dans une perspective anthropologique, cette observation du repas d'affaires, à partir d'analyses d'entretiens, a pour ambition de catégoriser des stratégies, autant discursives que commerciales, mises en œuvres par des individus pour atteindre leurs objectifs. Dans ce jeu de communication, Florence Dravet a décrit une atmosphère de tension où les participants jouent avec leurs identités multiples, leurs personnalités diverses ainsi que leurs rôles variables en fonction des situations de communication. D'après l'auteure, c'est *le principe de la bonne volonté interculturelle* qui peut créer un équilibre entre tension et détente des relations à table.

Le concept «cultures en contact», où apparaît la différenciation nous / eux, tient une place importante dans l'analyse de Patchareerat Yanaprasart. Ce qui l'intéresse n'est pas la culture elle-même mais les opinions qu'un représentant d'une culture en a. Son étude, qui utilise l'outil linguistique pour saisir la manière dont les locuteurs appréhendent, perçoivent, gèrent, organisent, évaluent la réalité vécue individuellement ou collectivement – en l'occurrence le contact interculturel en milieu franco-thaï – est à la fois une analyse du contenu des représentations et une mise en évidence de l'influence des représentations sur le comportement communicatif. L'auteure montre que *le discours de la collectivité* constitue un instrument linguistique et métalinguistique qui facilite la communication *intraculturelle* et *interculturelle*. L'analyse des données provenant de discours oraux (entretiens) permet à l'auteure de découvrir l'insuffisance du pouvoir interprétatif et argumentatif d'une mémoire collective dans l'élaboration discursive des représentations de l'Autre. Les exemples traités par Patchareerat Yanaprasart mettent en évidence les liens entre pensée courante et expérience personnelle, entre discours collectif et prise de position langagière, entre réalité immuable et effets changeants, dans le processus discursif d'identification.

L'article de Véronique Traverso présente une recherche en cours sur différentes formes de rencontres interculturelles observées au moment de

consultations médicales. Elle nous propose une description de phénomènes de consultation liés au trilogue, avec un intermédiaire linguistique non professionnel. Ces interactions sont à la fois interculturelles, dans le sens où elles se déroulent à l'aide d'un intermédiaire linguistique, et exolingues. L'auteure défend l'idée selon laquelle l'interprète joue à la fois le rôle de traducteur et de coordinateur. Il est présent dans une consultation médicale non seulement pour transmettre le message technique du soignant au soigné, mais surtout pour établir une compréhension mutuelle à un degré maximal entre le 'fort' et le 'faible' dans les hiérarchies comme dans les savoirs. Censé être bilingue comme biculturel, l'interprète doit aussi mettre ses stratégies linguistiques et communicatives à profit pour coordonner l'interaction, pour déterminer le rôle des participants, pour réorienter et distribuer les tours de paroles et surtout pour maintenir «l'équilibre dans le partage de la connaissance / compréhension de l'état où en est l'interaction à chaque moment».

Dans son étude des pratiques interactionnelles en psychiatrie, Maria Eugenia Molina a mené une analyse linguistique sur une population particulière, les migrants. L'auteure avance que l'échange verbal est un facteur incontournable dans la psychiatrie aussi bien sur le plan médical (moyen de la guérison) que communicatif (partage des savoirs réciproques). Dans leur dimension interculturelle, ces situations d'interactions sont considérées à la fois comme un lieu de confrontation entre migrant et thérapeute et comme un espace où s'établit une alliance thérapeutique. C'est dans cette rencontre interculturelle, sous forme de confrontations de cultures, que le médecin et le patient essaient de se mettre d'accord sur le sens du discours négocié, vérifié et enfin collectivement produit.

Myriam Graber consacre les grandes lignes de son article à une réflexion autour de la médiation dans la communication entre soignants et patients migrants dans différents services hospitaliers. A partir d'entretiens semi-dirigés et de prélèvements d'interactions, cette recherche montre que les stratégies privilégiées dans la prise en charge de la communication avec les migrants diffèrent d'un service à l'autre. Elles s'orientent préférentiellement vers la communication non verbale, la reformulation ou l'usage d'une langue véhiculaire. L'auteure aborde la question des représentations que les acteurs socioprofessionnels ont de la médiation. Il en ressort que c'est la nature (et surtout la représentation) du discours du médiateur (*opacité* vs *transparence*) qui rend la communication difficile, le trilogue renforçant l'effet d'opacité par rapport à un format interactionnel traditionnellement duel. Le problème ne provient par ailleurs pas uniquement de la tâche de traduction en soi, mais plutôt des enjeux socioculturels dans la manière de traduire.

Marco Giolitto nous invite à regarder de plus près une situation particulière: l'interculturel à l'intérieur d'une même culture. Suite au contact avec l'autre, resterons-nous complètement «nous» comme avant ou une partie de «nous» deviendra-t-elle l'autre ou alors «le sien» est-il modifié par «le nôtre»? Son

terrain d'étude est la Pampa, où il a mené une enquête dans la province de Santa Fe pour recueillir un corpus du dialecte piémontais, parlé par les descendants des immigrés. En enquêtant auprès de locuteurs piémontais d'Argentine, l'auteur, Piémontais du Piémont, se demande s'il s'agit d'une recherche à l'intérieur d'une même culture ou de deux cultures différentes. Est-il préférable pour les Piémontais des deux continents d'utiliser le dénominateur commun «piémontais» ou de parler d'«Argentins» pour ceux de la Pampa et d'«Italiens» pour ceux du Piémont? C'est par le biais de quelques exemples dans le cadre de cette recherche, recueillis en partie en espagnol et en piémontais, que Marco Giolitto tente de trouver des réponses. D'une part, il présente des données empiriques dans l'intention de mettre en relief une différence culturelle nette dans la population piémontaise. D'autre part, il laisse les villageois piémontais et pampéens décider en toute liberté de reconnaître ces différences soit en tant que variétés de langue comme de culture soit en tant que deux langues et deux cultures.

Enfin, nous ne saurions terminer cette introduction sans remercier tous les auteurs des contributions réunies dans ce volume aussi bien pour la diligence avec laquelle ils nous ont livré leurs textes que pour la qualité de leur apport. Nos vifs remerciements vont aussi à Esther Wagnières, qui a largement contribué à la préparation de l'édition et à la publication de ce numéro. Que tous les membres du comité de lecture trouvent par ailleurs l'expression de notre gratitude.

Patchareerat YANAPRASART

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2002, 36, 9-24

La culture universitaire comme culture en soi

Aline GOHARD-RADENKOVIC
Université de Fribourg / Universität Freiburg

We take it as axiomatic that each university is a social culture with its own rites, norms, values, practices, and hierarchies. All of these codes are most often implicit and depend on assumptions shared by actors in the same professional culture. Although these shared assumptions are reproduced unconsciously by those within the culture, they are invisible and incomprehensible for those outside. In order better to understand the difficulties which non-francophone students who study at our university for one year will encounter, we investigated a small group of students for whom this was their first study experience in another country. Using an anthropological approach, we collected the evidence from their voices concerning their experience of their home university culture and of the new university culture they had encountered in another country. Our analysis of this data provides a rich description of the values, norms, behaviour and discursive practices which define our own institution. However, the question remains as to how to integrate consciousness-raising about sociocultural differences between the two university cultures into our language education so that we would be able to offer students the means to make a success of their time in a new context, both socially and in terms of their study aims.

Nous partons de l'hypothèse que la culture universitaire, comme toute culture sociale, possède ses rites, ses codes, ses valeurs, ses pratiques marqués par une culture patrimoniale, nationale, une histoire éducative au niveau national ou régional, un rapport au savoir et au savoir-faire, ses critères de sélection, ses rites de passation, ses comportements codifiés. Dans la culture qui nous intéresse, qui s'apparente à une culture professionnelle, chaque acteur (l'étudiant, l'enseignant, l'administrateur, etc.) joue un rôle précis au sein du champ universitaire en fonction du statut qui lui est attribué. Toute culture universitaire possède et perpétue ses hiérarchies (entre corps, entre disciplines, entre facultés, etc.) par des rites d'institution et de légitimation liés à des modèles culturels dominants (Bourdieu, 1982, et Pouzargue, 1998). Elle se reproduit par des critères de sélection et de cooptation tacite, par un processus de mise en conformité et de distribution de pouvoirs – et de *signes distinctifs* – qui leur sont attachés, maintenant ainsi sa cohérence et sa permanence (Bourdieu & Passeron, 1970).

Ce que nous tenterons d'analyser ici, ce sont les règles cachées qui régissent une institution et ses modes de fonctionnement à travers les témoignages des étudiants étrangers qui ont fréquenté pendant un an l'Unité Français langue étrangère à l'Université de Fribourg, lieu d'observation privilégié de la diversité

des pratiques et des comportements. La comparaison des expériences passées et présentes des étudiants dans leur structure d'origine et dans leur structure d'accueil pourra nous apporter des indices sur les codes universitaires, perçus par tous les acteurs institutionnels locaux comme «évidents», mais qui ne le sont pas pour les «non initiés». De fait, notre préoccupation rejoint celle de Akkari (2000) qui dénonce les concepts éducatifs «indiscutables» et donc «indiscutés» transmis par chaque système scolaire, relayés par les sciences de l'éducation. Ces valeurs et représentations du «métier» de l'apprenant, appliquées de manière unidimensionnelle et le plus souvent ethnocentrique dans la classe, sont pourtant issues de contextes sociopolitiques, économiques et socioculturels spécifiques et différents. L'étude de Allen & Boykin (1992), citée par Akkari (id.), montre clairement que l'appartenance socioculturelle et les valeurs éducatives qu'elle véhicule, influence, si ce n'est définit en amont, les pratiques et les comportements des apprenants.

C'est pourquoi nous avons jugé nécessaire d'effectuer cette micro-enquête en 2000, suite à une série d'observations régulières menées par l'équipe enseignante de notre Unité, depuis quatre ans, sur les besoins et attitudes de nos étudiants non francophones. En effet, il nous paraissait indispensable d'identifier les difficultés d'ordre linguistique, académique et socioculturelle, qu'ils pouvaient rencontrer pendant leur séjour d'études à l'étranger, avant d'élaborer un nouveau programme de langue. Les enseignants, intrigués par des observations qui se recoupaient d'une année à l'autre, ont pu ainsi noter des difficultés récurrentes [1].

Dans un premier temps nous présenterons notre méthodologie d'analyse, les caractéristiques communes de nos publics étudiants et notre corpus d'entretiens. Puis nous nous attacherons à interpréter les témoignages en les catégorisant selon une approche socio-anthropologique s'appuyant sur un certain nombre de travaux menés dans le domaine. Enfin nous nous interrogerons sur les implications que ces études menées sur les cultures universitaires signifient sur le terrain, en termes de formation préalable des enseignants et de stratégies à concevoir pour les étudiants dans nos programmes de langues.

1 Nous avions déjà repéré et analysé ces difficultés-types dans notre thèse de doctorat en interrogeant des publics étudiants d'appartenances socioculturelles diverses (cf. enquêtes menées auprès d'étudiants turcs, russes et sud-coréens dans plusieurs universités de leur pays respectif, Gohard-Radenkovic, 1995).

La «lecture» anthropologique d'une culture universitaire: méthodologie d'analyse et corpus

Comment entreprendre la caractérisation d'une culture universitaire que nous avons définie comme culture socioprofessionnelle? Nous nous sommes appuyée sur les catégories d'analyses anthropologiques des cultures professionnelles proposées par Gauthey & Ratiu (1989), Gauthey & Xardel, (1991) et Tixier (1992) – mais en les nuançant. Celles élaborées par Geoffroy (2001), qui a mené une étude comparative de la perception des cultures d'entreprise anglaises et françaises par les acteurs mêmes immergés dans un contexte professionnel étranger, confirment la démarche d'analyse que nous avions adoptée dans notre thèse et dans cette étude. Comme cet auteur, nous sommes partie du présupposé que, toute culture socioprofessionnelle est tributaire de son environnement et des héritages socioculturels de sa société, et sécrète ses propres spécificités. Par ailleurs, nous avons emprunté aux chercheurs anglo-saxons les catégorisations d'études ethnographiques menées sur la vie universitaire britannique, spécifiquement axées sur les codes cachés de l'écrit académique et de son évaluation (Adams, Heaton & Howarth, 1991; Atkinson & Ramanathan, 1995), ainsi que sur les rites et comportements attendus de socialisation lors des séminaires, passations d'examens ou soutenances de thèse (Dudley, 1991; Spack, 1997).

Ce n'est que très récemment que les publics universitaires, du fait d'une mobilité qui s'est accrue ces dernières années, intéressent les théoriciens et les praticiens de l'interculturel. Cette nouvelle tendance remet ainsi en question la croyance partagée dans notre domaine que ces publics, du fait de leurs appartenances sociales présupposées (composant la future élite nationale et transnationale), n'auraient pas besoin de préparation spécifique avant et durant leur séjour à l'étranger. Seul le chercheur canadien LeBlanc (dès 1982) avait signalé la nécessité de mettre en place des programmes de préformation linguistique et culturelle, afin de prévenir les difficultés et de faciliter l'insertion de ces publics spécifiques.

Qui sont nos publics à former? Ces étudiants, acteurs d'une mobilité volontaire, présentent des caractéristiques communes, comme suit:

- ils sont principalement originaires des pays de l'Union européenne (*cf.* programmes d'échanges Socrates) et des pays ex-communistes venant chercher dans les université occidentales des formations et des diplômes reconnus dans leur pays d'origine.
- jadis «captifs» d'une seule institution pour un temps d'études long, ils tendent à devenir des publics «semi captifs». En effet, la notion de choix et de stratégies personnels prédominent. Ces étudiants souhaitent élargir leur capital culturel (visées diplômantes, apprentissage de plusieurs langues) et leur capital social (constitution de réseaux d'amis et de connaissances) par un ou plusieurs séjours dans une université

étrangère. Leur séjour à l'étranger fait partie intégrante de leur cursus d'origine.

- ces publics spécialisés dans une discipline autre que la langue présentent des comportements pragmatiques, ce qui n'exclut pas des choix affectifs. La langue étrangère est d'abord conçue comme un vecteur de formation (acquisition de nouveaux savoirs et savoir-faire dans leur spécialisation) et comme un vecteur de communication quotidienne et académique.

Dans cette nouvelle configuration, nous nous sommes fixé pour objectif d'analyser les perceptions que ces étudiants, fréquentant pendant un an notre institution, ont exprimées sur leur expérience de leur culture universitaire d'origine et sur celle d'accueil. Nous avons interviewé 11 personnes sur une centaine d'étudiants de mobilité ayant tous connu une expérience universitaire préalable dans leur pays. Les étudiants interrogés, se rendant à nos entretiens sur une base volontaire, viennent de pays asiatiques (Corée du Sud et Vietnam: 2), de pays germanophones (Autriche et Allemagne: 3), de pays slaves (Pologne, Ukraine, Bulgarie et Croatie: 4), de pays anglo-saxons (Grande-Bretagne: 1) et d'Amérique latine (Brésil: 1). Malgré cette diversité de provenances, tous les étudiants partageaient une caractéristique commune: Fribourg représentait leur première expérience de séjour d'études à l'étranger.

Chaque entretien a duré entre une heure et une heure et demie et s'est déroulé à partir d'un canevas de questions semi-ouvertes avec une dernière question ouverte sur leur expérience, grâce auxquelles chaque étudiant pouvait développer des points qui lui semblaient pertinents en les illustrant par des exemples concrets. Nous avons tenu à interviewer ces étudiants après leurs examens, dont ils connaissaient déjà les résultats, afin d'éviter des réponses complaisantes qui auraient pu biaiser leurs propos.

Nous avons pu dégager et catégoriser un certain nombre de différences de pratiques et valeurs sur leurs expériences de la vie universitaire dans leur pays et celles vécues à Fribourg. Ce regard porté par nos interlocuteurs, s'il nous informait sur leur propre système, nous ont permis de mieux cerner nos valeurs, nos codes implicites et nos évidences qui fondent nos pratiques (et *habitus*) d'enseignants dans le cadre de notre institution.

La «lecture» anthropologique des codes universitaires: hypothèses d'interprétation des résultats

1. La perception du «métier» d'étudiant: les compétences et comportements attendus dans la culture universitaire d'accueil

- *Les pratiques d'apprentissage*. Les méthodes d'apprentissage de la langue proposés dans la structure d'accueil ont profondément bouleversé

les habitudes des étudiants: développement de compétences orales autant qu'écrites, apprentissage de compétences discursives, de l'analyse et de l'argumentation dans une langue étrangère, réflexion sur son environnement et son intégration dans des situations de communication simulées au sein de la classe; tout cela les a obligés à des prises de risques inhabituelles. En effet, la majorité des étudiants a appris la langue par des méthodes audiovisuelles, élaborées localement, dites communicatives, mais en fait utilisées de manière traditionnelle. Les pratiques d'apprentissage de la langue passent essentiellement par le texte et la règle de grammaire, ne faisant appel ni à des comportements d'initiative ni à des activités de production: l'apprentissage est donc passif, centré sur l'objet langue, focalisé sur l'écrit et organisé autour de l'autorité de l'enseignant, situation rencontrée dans un certain nombre de pays.

- *La prise de parole.* En classe prendre la parole n'est ni évident, ni spontané: c'est à travers les propos d'un étudiant sud-coréen et d'une étudiante vietnamienne que l'écart observé entre les comportements normés et les compétences attendues en classe a été le plus frappant. Ils ont en effet trouvé que la prise de parole, le principe de la discussion en classe avec des attitudes types (lever la main, poser des questions, savoir exprimer son opinion, mais surtout interrompre un camarade et conquérir la parole!) entraient en profonde contradiction avec leurs valeurs éducatives et les règles conversationnelles dans leur société: «Depuis tout petit, on apprend à l'enfant à écouter l'adulte et à se taire». Cette règle tacite est encore plus vraie pour le sexe féminin. Toute prise de parole sans attribution est considérée comme un manquement aux règles de politesse ou pire, comme une agression faisant ainsi perdre la face aux interlocuteurs et mettant en péril la recherche de rapports harmonieux entre les individus (Cobbi, 1992). Le droit à la parole et à sa distribution seraient donc profondément tributaires du statut social, du sexe et de l'âge ainsi que des valeurs culturelles, ici d'une conception philosophique de l'individu et de la collectivité. Cette interprétation rejoint l'étude des témoignages collectés par Yanaprasart (2000), sur les modalités de communication entre employés thaïs et employeurs français dans des entreprises françaises implantées en Thaïlande, et notamment son analyse de la prise de parole dans un rapport hiérarchique bien défini. Les étudiantes germanophones et l'étudiant de Grande-Bretagne ont également relevé les différences dans la prise de parole et dans les modes d'interruption, d'ailleurs inconcevables dans leur société respective (Carroll, 1987). Il est clair que la difficulté (voire le malaise) que la majorité des étudiants a éprouvée est ici liée autant à des pratiques socioculturelles de la conversation qu'à des handicaps d'origine linguistique. Il est à noter que la prise de parole semblait moins problématique pour l'étudiante brésilienne où «l'oral est valorisé dès la

petite école» dans son pays. Nous avons constaté par ailleurs cette aisance à l'oral des étudiants venant d'autres pays d'Amérique latine (ex. Pérou, Colombie), compensant de fortes résistances lors de leur passage à l'écrit.

- *L'écrit académique*: Les pratiques de l'écrit en contexte universitaire (rédaction de commentaires ou compositions, travaux de séminaire, de dossiers, de mémoires, etc.) obéissent à des règles discursives très strictes, en fait un ensemble de pratiques culturelles cachées, différentes selon les héritages éducatifs: la problématisation, l'élaboration d'un plan, la présentation des hypothèses, la démonstration par la preuve, la synthèse, les références bibliographiques, etc. Si ces pratiques existent dans toute culture universitaire, elles recourent à des modes organisationnels implicites (matrices, stratégies et outils linguistiques) qu'il nous faut donc décoder en amont avec nos étudiants (Gohard-Radenkovic, 1995-2). Ce sont les étudiants venant des pays de l'Est et des pays asiatiques qui ont éprouvé les plus grandes difficultés à rédiger ces travaux, non pas tant sur le plan linguistique que sur le plan rhétorique. Les premiers par exemple n'avaient pas l'habitude d'intégrer «à la française» les citations ou les emprunts aux idées d'un auteur dans leur texte; les seconds, n'ayant jamais effectué l'élaboration d'un dossier sur thème à partir de plusieurs ouvrages, ont eu quelque peine à organiser leurs recherches bibliographiques, la sélection pertinente des lectures et enfin la rédaction argumentée de leur texte selon un plan rigoureux. Les étudiants de Grande-Bretagne et des pays germanophones, tout en saisissant les différences de règles avec leurs pratiques discursives respectives, ont surmonté très rapidement les obstacles, une fois que ces règles d'organisation leur ont été expliquées.
- *Les pratiques d'évaluation et rites de passation*. L'ensemble des étudiants connaissent un barème de notation très différent de celui pratiqué au sein de notre Unité. La majorité avoue ne pas avoir compris nos modalités, certains ayant remarqué qu'un 10 sur 10, ou un 9 sur 10 étaient rarement attribués et à l'inverse un 0 ou un 1 sur 10. Ce qui signifie que l'échelle de notation pratiquée inconsciemment par nos enseignants se situe en fait entre 2 et 8. Ce barème entre parfois en collision avec d'autres pratiques de notation où l'attribution de notes les plus élevées telles que A est fréquente, comme dans les pays anglo-saxons. L'impression partagée par quelques étudiants est que notre système de notation est strict, plutôt sanctionnant, traquant davantage les fautes, les faiblesses que les acquis et les progrès – nous dirons davantage soustractif qu'additif (ceci rejoint ce que nous avions déjà signalé dans un article, en 1993, Gohard-Radenkovic et Radenkovic).

  Les différences les plus notables dans la perception des rites de passation tenaient davantage à la distance établie (degrés différents de

formalisme) entre les examinateurs et les examinés qu'au déroulement même des examens. Il est intéressant de signaler qu'une étudiante chinoise (de Chine populaire) ne supportait pas la proximité des examinateurs lors d'une soutenance orale de son mémoire, sans doute habituée à une distance physique plus lointaine devant un jury plus formel. Ceci a engendré chez elle un tel malaise qu'elle ne pouvait pas parler jusqu'à ce qu'elle en formulât les raisons. Nous avons, alors, agrandi les distances.

- *La gestion du temps et du projet d'études.* Bollinger et Hofstede (1987) ainsi que Geoffroy (2001), s'intéressant aux cultures professionnelles en situation bi ou multinationale, ont dégagé un certain nombre de caractéristiques dont le «contrôle de l'incertitude» c'est-à-dire la manière dont les entreprises planifiaient un projet dans le temps, définissant ainsi des cultures de prévision et d'improvisation à des degrés différents. La majorité des étudiants a souligné la difficulté de gérer une année d'études, comportant un certain nombre de travaux personnels à l'oral et à l'écrit, avant la passation des examens finaux. Ainsi dans les pays de l'Est, les préparations d'examens, concentrées dans le temps, prédominent sur les travaux personnels. Les étudiants qui ne semblaient pas rencontrer de problèmes majeurs dans leur organisation du travail personnel venaient des pays germanophones. A l'opposé, celle qui ne maîtrisait visiblement pas le temps organisé «à la suisse» en contexte francophone était l'étudiante du Brésil. Nous avons constaté le même phénomène avec nos autres étudiants d'Amérique latine avec lesquels il a fallu mettre en place un système de rappels à intervalles réguliers. Liée à ces retards, une (re)négociation systématique des délais est sollicitée par ces étudiants pour la remise des dossiers; une concentration de leur effort est généralement fournie en quelques semaines, avant la période d'examens.
- *L'autonomie.* A entendre les réponses très diverses de nos étudiants sur ce concept, sous forme d'interrogation perplexe (une compétence? une attitude? une façon d'être? d'agir? innée? acquise?), il est clair que l'autonomie, d'une part, n'est pas perçue de la même manière et, d'autre part, n'est pas une valeur partagée par toutes les cultures éducatives. Les deux étudiantes d'Allemagne estiment que l'organisation rigide (scolaire même) des programmes d'études suisses ne leur laisse pas la marge de liberté et le choix dans leur cursus auxquels elles sont habituées dans leur pays. En revanche, tous les autres étudiants ont souligné la difficulté de sélectionner les cours dans un programme modulaire – à la carte – que nous avons mis en place. Une attitude autonome telle que nous la concevons dans notre système (commençant par le choix des cours impliquant une prise de conscience de l'étudiant de *ses* besoins en langue), peut entrer en contradiction avec les

habitudes éducatives de certains pays où un encadrement suivi, voire une prise en charge, de l'étudiant sont attendus. Ainsi, nous avons perçu des rapports de dépendance plus forts dans les pays moyen-orientaux et asiatiques entre enseignants et apprenants ce qui n'exclut pas d'autres formes d'autonomie. En conséquence, la culture de l'autonomie est un ensemble de valeurs, pratiques et attitudes à définir et à construire avec l'étudiant (Gohard-Radenkovic, 1999).

Synthèse

Par confrontation des témoignages, il en ressort que la représentation unanime du "bon" étudiant dans notre structure francophone est la suivante: une personne qui est à la fois autonome (dans le sens d'auto-disciplinée) et active pendant les cours (un conquérant de la parole); qui sait exprimer son opinion même en faisant des fautes (un preneur de risques); qui sait organiser son discours oral et écrit, qui sait gérer ses travaux en les rendant dans les délais (un planificateur); qui sait travailler en équipe (un médiateur); qui sait organiser ses recherches bibliographiques, qui sait comment accéder aux informations et les sélectionner (un organisateur); qui sait prendre des initiatives en choisissant son thème, en réalisant des enquêtes, des interviews, en menant son travail personnel de manière indépendante (un décideur); qui sait prendre ses responsabilités en n'hésitant pas à aller voir son professeur, expliquer les problèmes rencontrés, poser des questions et établir des relations de dialogue (un communicateur); qui sait se faire remarquer, se faire valoir, tout en respectant les limites. Nous retrouvons ici, en filigrane, les qualités requises dans les annonces d'emploi des pays d'Europe du Nord et de l'Ouest reflétant des normes et critères de recrutement qui prédominent dans les cultures d'entreprise (Tixier, 1992) et plus largement dans nos sociétés où prévalent les valeurs individualistes.

2. La perception de la distance hiérarchique et de l'autorité; des relations avec les différents acteurs de la culture universitaire d'accueil

- *La distance hiérarchique, le rapport à l'autorité, le public et le privé.* Les travaux de Hall (1971) et surtout ceux de Goffman (1974) ont permis d'analyser dimensions cachées de toute communication entre les individus dont les distances et les comportements vont se régler inconsciemment selon les codes socioculturels qu'ils auront incorporés, variant selon l'appartenance culturelle, sociale, générationnelle, sexuelle, etc. de leurs interlocuteurs. Dans sa société d'origine, la manière de s'adresser à la personne qui représente l'autorité (professeur, directeur, chef de service, etc.) paraît évidente: on reproduit instinctivement les

attitudes, gestes et paroles adéquats, traduisant en fait toute l'organisation de sa propre société, le rapport de l'individu à la collectivité (Gokalp, 1999). Mais quand on passe en contexte étranger et qu'il s'agit de communiquer avec ces différents représentants de l'autorité, il y a de fortes chances pour que les comportements habituels soient en décalage avec ceux attendus dans la structure d'accueil, du fait que l'étranger n'a pas été initié à la codification verbale et non-verbale de ce consensus social. A cela vient s'articuler une autre dimension: la démarcation espace privé / espace public, temps privé / temps public, dont l'organisation et la distribution implicites diffèrent selon les pays et leurs cultures sociales, professionnelles.

Ainsi, dans les rapports entre étudiants étrangers et enseignantes (toutes d'origine française), les contacts ont été jugés «sympas mais distants». En effet, on n'hésite pas à venir leur parler après les cours ou pendant les heures de réception; mais contrairement à des pratiques relationnelles et à une représentation de l'enseignant devant montrer une grande disponibilité chez certains d'entre eux (venant de Croatie, de Bulgarie, de Grande-Bretagne), ces étudiants n'ont pas osé s'imposer hors des plages horaires qui leur étaient réservées et encore moins leur téléphoner à la maison ou leur rendre visite à domicile; on peut aller «boire un pot» avec l'enseignant mais dans un espace extérieur (non domestique) et c'est lui qui prendra l'initiative. A l'opposé, la distance hiérarchique étant très grande dans les pays asiatiques (Vietnam et Corée du sud), ces deux étudiants n'osent pas habituellement s'adresser au professeur – quasi inaccessible – sauf en cas d'extrême nécessité: c'est l'expression d'une attitude de respect et d'obéissance. Selon nos étudiants provenant de Pologne, d'Allemagne, d'Autriche et d'Ukraine, les rapports entre étudiants et professeurs dans leur pays respectif seraient également marqués par une distance hiérarchique élevée, parce que les enseignants sont très pris par leurs recherches («être peu disponible, avoir l'air débordé»: comportement du professeur attendu par l'institution) et délèguent le plus souvent cette tâche à des assistants, des intermédiaires. Pour ces étudiants, les rapports ont paru très faciles, conviviaux au sein de notre institution, l'enseignant étant considéré comme un conseiller proche («D'ailleurs il vous tutoie et vous pouvez le tutoyer en retour»). Ce tutoiement, rompant les distances hiérarchiques attendues, qui ne signifiait pas toujours la réciprocité ni encore moins la familiarité, a posé problème à certains étudiants qui ne savaient pas quelle contenance adopter en classe et hors de la classe.

- *Les lieux de convivialité et la constitution des réseaux sociaux.* Beaucoup d'études ont été effectuées sur les modes d'intégration des enfants de migrants dans la société française mais peu se sont intéressées sur les modes d'insertion des étudiants étrangers dans la vie universitaire. Sans

doute parce que le fait de partager le même banc d'université suffirait à créer des liens. Or la réalité est beaucoup plus complexe, comme le démontre le désarroi exprimé chaque année par la majorité des étudiants suisses alémaniques, futurs enseignants de français (ayant choisi Fribourg pour son contexte spécifique), qui ne savent pas comment entrer en contact avec des francophones (Gohard-Radenkovic, 2001). La manière de se faire des amis ne va pas de soi. Les étudiants (non suisses) que nous avons interrogés ont des expériences plus positives de sociabilisation en structure étrangère, que nous avons tâchée de favoriser par des travaux de groupe: la plupart ont appris à travailler en tandem ou en équipe pour rédiger les dossiers exigés, mettant ainsi en commun leurs compétences organisationnelles et linguistiques. Ces travaux collectifs ont été l'occasion de créer une plate-forme de rencontres en cours et hors du cours où des liens amicaux se sont noués. Sans vouloir caricaturer ces stratégies de rapprochements, nous avons toutefois pu constater, à travers leurs propos, que les regroupements se faisaient spontanément par proximités linguistiques ou culturelles: les étudiantes allemandes et autrichiennes ensemble, les trois Polonaises toujours ensemble mais pouvant travailler à l'occasion avec les germanophones, ou encore l'étudiant croate avec l'étudiante bulgare.

Les étudiants qui n'ont pas trouvé de partenaire de travail au sein de notre structure sont ceux qui avaient au départ des habitudes de travail trop différentes (l'étudiant coréen souffrant d'ailleurs de cette solitude) ou ceux qui avaient un réseau d'amis déjà existant hors de l'institution (l'étudiante vietnamienne dans sa communauté confessionnelle travaillant avec une autre Vietnamienne; l'étudiant britannique dans sa communauté Erasmus). Ces sous-groupes ne sont pas bien sûr étanches les uns aux autres: nous avons simplement tenté de dégager les stratégies de réseaux prédominantes. Il est intéressant de noter qu'aucun d'entre eux n'a mentionné de contacts avec des étudiants autochtones, Suisses alémaniques ou romands, comme si les liens établis au sein de l'institution formaient un système clos et autosuffisant. Nous retrouvons cette même absence de communication avec les autochtones, mais cette fois-ci explicitement formulée sur le mode du regret, chez les étudiants Erasmus, interrogés par Kohler-Bally (2001).

Synthèse

Du fait de la matière-langue que l'on enseigne dans une perspective pratique et de la composition (quasi) exclusivement féminine et d'origine française du corps enseignant (s'opposant à la composition quasi exclusivement masculine du corps enseignant de l'Unité d'allemand langue étrangère... hasard sociologique?) avec une moyenne d'âge peu élevée (40 ans), les étudiants,

dont la plupart suivait parallèlement un enseignement dans sa spécialisation, n'ont pas identifié les mêmes pratiques ni les mêmes attitudes dans les autres facultés ou départements: hiérarchie et distance y sont plus fortes dues sans doute aux effectifs plus lourds et donc à l'anonymat des rapports entre les individus, autorité intimidante due à la discipline enseignée (noble, valorisée et valorisante au sein de l'institution) mais due également à la majorité écrasante de professeurs hommes en situation des responsabilité où la moyenne d'âge reste élevée (entre 50 et 55 ans). Pour ces raisons et pour celles évoquées plus haut, la majorité de nos étudiants a considéré que notre institution formait une «culture à part» au sein de l'Université, sorte de sas de sécurité (sic) où l'on pouvait apprendre à communiquer avec aisance («sans avoir peur»: l'expression a été formulée plusieurs fois) et surtout créer des liens. Ces résultats attestent en fait que la culture universitaire ne forme pas un bloc monolithique et est constituée de microcultures hiérarchisées en regard des missions et des statuts attribués aux différents acteurs de l'université.

Conclusion: implications des études menées sur les cultures universitaires

La confrontation des témoignages et perceptions des étudiants interrogés a mis à jour un certain nombre de constantes et variantes caractérisant un ensemble de pratiques socioculturelles suffisamment identifiables, pour obtenir la *cartographie,* à un moment donné, d'une culture universitaire précise et des microcultures qui la composent. Si nous ne pouvons pas tout maîtriser, il nous paraît toutefois indispensable de nous interroger sur les dimensions cachées de notre propre contexte universitaire, celui par lequel nous avons été recrutés, reconnus, cooptés. Le but de ce questionnement et de cette prise de distance est d'anticiper les malentendus, les incompréhensions et les blocages éventuels qui ne relèvent pas uniquement de difficultés linguistiques ou psychologiques éprouvées par nos étudiants. Les enseignants et formateurs, théoriciens et praticiens, sont en partie responsables de ces blocages parce qu'ils reproduisent, à leur insu et en toute bonne foi, des comportements et modes de fonctionnement qui «vont de soi» mais qui sont parfois en contradiction avec les systèmes de valeurs, d'évaluation, les représentations et les pratiques de nos publics. Dans l'ensemble, les étudiants subissent ces lois tacites dont ils transfèrent l'incompréhension sur des incompétences personnelles et éprouvent un sentiment d'échec ou bien les perçoivent comme des jugements arbitraires et donc dépourvus de logique, ressentant en fin de compte un profond sentiment d'injustice.

En conséquence, *un travail de conscientisation* est à effectuer en amont avec les enseignants qui accueillent et forment ces publics étrangers, en les incitant à une réflexion sur leur propre statut, leur rapport à l'institution, leur rapport au

savoir, leur représentation d'eux-mêmes, des étudiants, leurs pratiques pédagogiques, leur système d'évaluation, leurs valeurs éducatives, leur propre parcours universitaire, etc. ainsi que sur les enjeux, attentes et logiques internes de l'institution à laquelle ils appartiennent. Dans cet esprit, les enquêtes auprès des étudiants sont à renouveler chaque année car elles sont une source d'informations précieuses: elles permettent de maintenir une certaine vigilance. Ainsi, ce n'est qu'après avoir mis à plat ses propres évidences et celles de ses étudiants que l'équipe enseignante peut envisager la conception de parcours de sensibilisation aux spécificités de la culture universitaire et culture environnementale d'accueil. Pour ce, un certain nombre de stratégies ont été conçues et intégrées dans nos programmes de formation touchant l'information et sa diffusion, l'explicitation des règles et des comportements attendus, la présentation des enjeux de l'institution d'accueil et son articulation avec les autres structures: elles constituent les étapes décisives d'intercompréhension dès les premiers contacts avec les étudiants, quelle que soit la langue utilisée [2].

Pour mener à bien une telle conscientisation de nos pratiques enseignantes, il est nécessaire de développer des outils d'analyse ethnosociologique des cultures universitaires, de leurs codes et pratiques en vue de les intégrer dans les cursus de formation (Charles, 1996). Car il est bien sûr impossible de connaître toutes spécificités des cultures universitaires des étudiants étrangers que nous accueillons. Toutefois notre tâche est de tenir compte du bagage préalable de l'étudiant, c'est-à-dire d'un ensemble de valeurs et d'habitudes incorporées (ou *habitus*), de modes d'apprentissage dans sa culture éducative d'origine. Il nous paraît nécessaire de dresser avec lui une «fiche biographique» (ex. profil linguistique, familiarité de l'étranger, parcours éducatif, motivations et enjeux, méthodes d'apprentissage, de travail, rapport au savoir, etc.). Comme nos programmes ont pour principe de proposer des pistes que l'étudiant peut suivre (ou non), à travers un parcours modulaire linguistique et culturel à la carte, le rôle de l'enseignant est celui de conseiller pendant son séjour et son apprentissage. A partir de cette trame de formation, il s'agit de construire avec les groupes constitués et avec chacun des étudiants les jalons nécessaires à ce cheminement vers la compréhension d'autres repères socioculturels et sociolinguistiques suffisants pour la réussite du séjour d'études à l'étranger tant sur le plan personnel que sur le plan

2 Le stage intensif de trois semaines proposé avant la rentrée universitaire d'octobre, et destiné aux étudiants de mobilité, est à cet égard représentatif de notre démarche et des analyses tirées de nos observations et de nos enquêtes. Il a pour objectif non seulement de réactiver les connaissances linguistiques de l'étudiant mais aussi de construire avec lui des repères socioculturels sur la société d'accueil et des stratégies qui lui permettent de s'intégrer rapidement dans sa nouvelle culture universitaire.

universitaire. Si chaque enseignant, chargé de former ces publics étrangers, devient conscient des valeurs, codes et comportements qu'il a lui-même intériorisés à travers son propre parcours académique, il sera davantage en mesure d'anticiper les difficultés auxquelles risquent d'être confrontés des étudiants étrangers en situation d'exotopie et mieux apte à concevoir des réponses didactiques appropriées.

Bibliographie

Adams, P., Heaton, B. and Howarth, P. (eds). (1991). Sociocultural issues in English for Academic Purposes. *Review of English Language Teaching,* Vol. 1, no 2. London: Macmillan Publishers Limited.

Akkari, A. (2000). Au-delà de l'ethnocentrisme dans les sciences de l'éducation. In P. Dasen & C. Perregaux, *Raisons éducatives. Pourquoi des approches interculturelles en sciences de l'éducation?* Bruxelles: De Boeck Université.

Atkinson, D. & Ramanathan, V. (1995). Cultures of writing: an ethnographic comparison of L1 and L2 university writing / language programs. *TESOL Quarterly*, *29/3.*

Bollinger, D. & Hofstede, G. (1987). *Les différences culturelles dans le management.* Paris: Editions d'Organisation.

Bourdieu, P. (1982). C*e que parler veut dire.* Paris: Fayard.

Bourdieu, P. & Passeron, J.-C. (1970). *La reproduction. Théorie pour un système d'enseignement*. Paris: Minuit.

Carroll, R. (1987). *Evidences invisibles.* Paris: Seuil.

Charles, M. (1996). Practice or performance? Taking account of learning situation in the design of academic writing courses. In M. Hewings & E. T. Dudley (eds), *Evaluation and course design in EAP: Review of ELT 6/1*. London: Prentice Hall MacMillan with the British Council.

Cobbi, J. (coord. par). (1993). *Pratiques et représentations sociales des Japonais.* Paris: L'Harmattan.

Dudley, E. T. (1991). Socialisation into the academic community: linguistic and stylistic expectations of a PhD thesis. In P. Adams, B. Heaton & P. Howarth (eds), *Sociocultural issues in English for academic purposes. Modern English Publications with the British Council*. London: MacMillan.

Gauthey, F. & Ratiu, I. (1989). Impact des différences culturelles sur l'organisation et le management. In C. Camilleri & M. Cohen-Emerique, *Chocs des cultures. Concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*. Paris: L'Harmattan.

Gauthey, F. & Xardel, D. (1991). *Management interculturel.* Paris: Economica.

Geoffroy, C. (2001). *La mésentente cordiale. Voyage au cœur de l'espace interculturel franco-anglais*. Paris: Grasset / Le Monde.

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction.* Paris: Minuit (trad. par A. Kihm; titre orig.: *Interaction Ritual. Essays on Face-to-Face Behavior.* Doubleday: New York, 1967).

Gohard-Radenkovic, A. (1995). *Compétences culturelles de l'enseignant et de ses publics apprenant la langue à des fins universitaires et, ou professionnelles* (sous la dir. de L. Porcher). Nouveau doctorat: Paris III- Sorbonne nouvelle.

— (1995). *L'écrit. stratégies et pratiques*. Paris: Clé international.

— (1999). *Communiquer en langue étrangère. De compétences culturelles vers des compétences linguistiques.* Berne: Peter Lang.

— (2001). Le Röstigraben existe-t-il? In G. Zarate, *Langues, xénophobie, xénophilie dans une Europe multiculturelle*. *Documents, actes et rapports pour l'éducation du CNDP*. Caen: Centre régional de documentation pédagogique de Basse-Normandie.

Gohard-Radenkovic, A. & Radenkovic, M. (1993). Les pratiques d'évaluation. *Le Français dans le monde, 259*. Paris: Hachette.

Gokalp, A. (1999). Relations de dépendance et autorité dans les systèmes turcs. *Cahiers de l'IHESI*. Paris: Ministère de l'intérieur.

Hall, E. T. (1971). *La dimension cachée.* Paris: Points / Seuil (trad. par A. Petita; titre orig.: *The Hidden Dimension.* New York: Doublebay & C°, 1966).

Kohler-Bally, P. (2001)*. Plurilinguisme et mobilité: le cas de l'étudiant Erasmus en contexte bilingue.* Suisse: Presses universitaires de Fribourg.

LeBlanc, R. (1982). L'insertion socioculturelle des boursiers scientifiques étrangers. Un problème de communication interculturelle. In *Transferts de formation. La mise à niveau linguistique et scientifique de cadres étrangers.* (2 tomes). St-Cloud: Crédif / Aupelf.

Pouzargue, F. (1998). *L'arbre à palabres*. Paris: William Blake and Co/ Art & Arts.

Spack, R. (1997). The acquisition of academic literacy in a second language. *Written Communication, 14/1* (Great-Britain)*.*

Tixier, M. (1992). *Travailler en Europe. Mobilité, recrutement et culture.* Paris: Liaison.

Yanaprasart, P. (2000). *Langue et culture dans l'enseignement du français en Thaïlande.* Doctorat sous la dir. de B. Py: Université de Neuchâtel (à par. sous le titre: *Dimension socioculturelle dans la communication professionnelle. Le cas du contexte franco-thaï.* (coll. Transversales). Berne: Peter Lang).

ANNEXE

Canevas de questions

Entretiens sur les expériences et perceptions d'étudiants non francophones de leur culture universitaire d'origine et de la culture universitaire d'accueil

I Votre expérience et vos perceptions de la vie universitaire dans votre pays

1 Ville et pays d'origine? Votre âge actuel? Votre situation familiale?

2 Avez-vous déjà fréquenté l'université dans votre pays? Jusqu'à quel niveau? Quelle est votre spécialisation? diplômes déjà obtenus?

3 Avez-vous appris le français dans votre pays? A quel niveau? Depuis combien de temps?

4 Avez-vous appris des langues étrangères autres que le français?

5 Quel est d'après vous le statut du français et celui des autres langues étrangères dans votre pays?

6 Pouvez-vous me décrire la/ les méthodes d'apprentissage des langues étrangères que vous avez apprises

7 Quel est votre système d'évaluation? Types de travaux? Modalités? Fréquence? Système de notation?

8 Quelles sont les compétences et comportements attendus d'un étudiant? en cours? dans un examen? dans un travail personnel?

9 Le concept «d'autonomie» existe-t-il? Comment pourriez-vous le définir?

10 Quelles sont les compétences et comportements attendus d'un professeur?

11 Quelles sont les relations entre l'étudiant et le professeur?

12 Pouvez-vous définir le rôleet le statut du professeur homme/femme dans votre système? Y a-t-il des différences?

13 Quels sont les rapports avec vos camarades de classe? en cours? hors des cours? préparez-vous vos travaux en groupe, individuellement, en cours?

14 Quels sont les rapports avec l'administration? avec la hiérarchie? comment ces contacts se déroulent-ils?

15 Autres remarques? Donnez des exemples concrets.

II Votre expérience et vos perceptions de la vie universitaire à Fribourg

1 Pourquoi la Suisse? Pourquoi Fribourg? Est-ce un choix? Vos raisons?

2 Etes-vous boursier? Travaillez-vous pour subvenir à vos besoins? Etes-vous venue seul(e)? avec votre conjoint? votre famille?

3 Quelle est votre principale spécialité? Quel est le rôle du français dans vos études? Votre niveau? Quel est votre projet professionnel?

4 Quelles sont les méthodes d'apprentissage de la langue ici? Avantages et inconvénients de ces méthodes pour votre apprentissage de la langue?

5 Quelles sont d'après vous les compétences et comportements attendus d'un étudiant? en cours? dans un examen? pour les travaux personnels?

6 Quel est le système d'évaluation ici? Types de travaux? modalités? fréquence?

7 Qu'est-ce que «l'autonomie» dans le système universitaire suisse? Pourriez-vous le définir?

8 Pouvez-vous définir les compétences et comportements attendus du professeur?

9 Quel est d'après vous, le rôle et le statut du professeur homme/femme dans ce système? Y a-t-il des différences?

10 Quels types de contacts avez-vous avec vos camarades de classe? en cours? en-dehors des cours? Avez-vous des contacts avec vos compatriotes?

11 Avez-vous des rapports avec l'administration? avec la hiérarchie? Comment se déroulent ces contacts?

12 Quelles sont les différences et les similarités entre l'expérience universitaire à Fribourg et votre expérience universitaire dans votre pays? Donnez des exemples dans des situations précises.

13 Qu'est-ce qui vous paraît nouveau, intéressant, utile dans cette expérience et cette formation? En quoi?

14 Qu'est-ce qui vous a paru difficile à comprendre, voire handicapant dans votre formation? dans votre séjour? Pourquoi?

15 Autres remarques sur votre expérience? Donnez des exemples concrets.

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2002, 36, 25-45

Interrelations entre oralité, écriture et culture

Sandrine PIAGET
Université de Neuchâtel

To what degree are spoken and written language different? Does this affect the way people think and the way they communicate in society? How do people actually use and perceive writing? This paper provides a synthesis of various findings about a number of aspects concerning the theory of literacy, such as the relations between spoken and written language, the cognitive consequences of literacy, the role of social context and the connection between literacy and societal change. Beginning with researchers for whom written language led to abstract thinking and the sciences as found in the Western world, this paper then presents the point of view of researchers who have shown how, in any culture, there are different oral and written genres, all shaped according to the way in which they are used in particular contexts, and not all geared towards academic writing as the «best» written genre. The orality and literacy overview presented here insists on the diversity of the various forms of spoken and written language as well as on their various uses and outcomes in different cultures.

1. Introduction

Ecrire l'oral: un non-sens? Les liens entre l'oral et l'écrit ont fait couler beaucoup d'encre. Pendant de nombreux siècles, l'écrit était considéré comme l'aspect le plus important de la langue. C'était dans l'écrit que l'on trouvait toute la littérature, c'était les textes écrits qui établissaient les normes grammaticales. Cependant, au début de ce siècle, les structuralistes mirent l'accent sur l'aspect oral de la langue. La primauté de la langue parlée ne faisait à leurs yeux aucun doute; certaines raisons avancées en faveur de ce point de vue comprenaient le fait qu'elle soit apparue plusieurs milliers d'années avant l'écrit, et qu'elle se développe naturellement chez les enfants, sans enseignement explicite. C'est ainsi que Bloomfield déclara que «l'écriture n'est pas la langue; c'est un moyen de la consigner par des marques visibles» (Bloomfield, 1933), en d'autres termes, l'écrit n'a d'autre rôle que de représenter la langue parlée. Parallèlement aux recherches des structuralistes, Chomsky développa sa théorie générativiste dont l'objet est le langage en tant que système abstrait, étudié hors contexte. Ce système abstrait, norme idéalisée de la langue, s'avéra en fait être le produit de la langue écrite, ce qui marqua un retour à l'écrit comme référence de base dans l'étude du langage.

C'est seulement dans les années 80 que les sociolinguistes, réagissant à Chomsky, ont souligné l'importance d'examiner la langue telle qu'elle apparaît dans son contexte, ainsi que l'importance de reconnaître la validité à la fois de l'aspect écrit et de l'aspect oral de la langue. L'idée était de relever leurs structures, ainsi que leurs utilisations respectives dans différentes cultures. Dans cette perspective, l'oral et l'écrit sont considérés comme deux systèmes de communication différents. Selon Chafe (1982, 1986), l'oral est caractérisé par la fragmentation de sa structure et par sa capacité à impliquer l'audience, alors que l'écrit est caractérisé par sa structure intégrée et par son détachement face à l'audience (voir ci-dessous). Cependant, il convient de souligner que le code oral et le code écrit sont tous deux utilisés de différentes manières et dans des buts différents. C'est la raison pour laquelle il est difficile d'isoler les caractéristiques différenciant l'oral de l'écrit de manière invariable. Notons par ailleurs que la plupart des recherches concernant les relations entre l'oral et l'écrit – et c'est le cas de Chafe – ont examiné des exemples typiques du langage oral et écrit, à savoir la conversation ordinaire pour le premier, et le texte académique pour le second.

Nous nous intéresserons ici également à un autre aspect de la recherche sur l'oral et l'écrit, à savoir les différences entre culture orale et culture écrite. Comme nous le verrons plus tard, certains chercheurs considèrent que la maîtrise de l'écrit provoque un changement des modes de pensée chez les membres d'un groupe culturel et social, changement jugé souhaitable puisqu'il conduit au progrès et à la modernité.

Dans cet article, nous nous propose donc de rappeler plus en détail certains points des recherches menées antérieurement sur l'oral et l'écrit, sur les cultures orales et écrites, ainsi que sur les conflits culturels causés par une rencontre entre les deux. Nous présenterons entre autres les travaux de chercheurs qui se sont notamment penchés sur la structure de la langue (fragmentée ou intégrée), ainsi que sur la nature de la relation établie avec l'audience (implication ou détachement). Nous chercherons également à repérer certaines caractéristiques communément attribuées à la communication typique des cultures orales par opposition à celle des cultures écrites, ceci en nous basant sur Ong (1982), ainsi que sur les travaux de Scollon & Scollon (1981, 1984).

2. L'oral et l'écrit

Différences

Considérons premièrement les principales différences généralement attribuées au code oral et écrit. Au niveau du support de la communication, le premier dépend du canal auditif (rythme, tempo, intonation, pauses, etc.), alors que le second dépend du canal visuel (mise en page, ponctuation, typogra-

phie, etc.). L'oral possède un caractère immédiat et éphémère, le seul moyen de correction étant la reformulation, dont la conséquence est que toute révision se trouve à la portée du destinataire. L'écrit, quant à lui, possède un caractère permanent; les écrivains ont le temps de composer lentement et délibérément, ils peuvent relire et corriger leurs textes à leur guise et ne présenter que le produit fini au destinataire. Par ailleurs, les différentes contraintes qui régissent la production orale et écrite ont conduit certains chercheurs à attribuer à l'oral un caractère informel (faux départs, hésitations, etc.), et à l'écrit un caractère formel dû principalement à la planification préalable du texte. Un autre aspect pertinent concerne l'importance du contexte. En effet, l'oral, pour sa part, se déroule en situation, c'est-à-dire en présence du ou des destinataire(s); il s'agit donc d'une situation interactive, en face à face, lors de laquelle le locuteur reçoit un feed-back constant et immédiat. Quant à la communication écrite, elle se déroule en l'absence de l'audience. Ce dernier point a conduit plusieurs chercheurs à établir d'autres distinctions entre ces deux moyens d'expression. Ainsi, à l'oral le sens est communiqué de manière implicite, à l'aide de traits paralinguistiques et non-verbaux. En d'autres termes, la langue parlée est contextualisée, elle dépend du contexte (voir par exemple le fait de rire en disant quelque chose pour montrer qu'il s'agit d'une blague). A l'écrit par contre, le sens doit être exprimé de manière explicite, par le biais du lexique et de la syntaxe (il faudra par exemple introduire un commentaire peu sérieux par: «dans un esprit humoristique, …»). Puisqu'il ne peut pas se permettre de dépendre du contexte temporel, spatial et situationnel, l'écrit nécessite une décontextualisation de l'information; selon certains chercheurs, son caractère autonome implique que les présuppositions et les relations logiques sont toutes encodées dans le texte. Un dernier point concernant cette fois-ci la finalité de la communication consiste à dire que la langue parlée communique un sens interpersonnel, alors que la langue écrite a pour but de communiquer un sens logique et informationnel. En effet, le locuteur s'adresse généralement à un individu particulier avec un but précis tel qu'influencer son interlocuteur, ou maintenir la relation. C'est ainsi que la fonction sociale domine la fonction logique du message. L'inverse se produit pour un auteur qui n'est pas tant sujet aux fonctions sociales de la communication, comme par exemple la nécessité de répondre aux besoins de l'audience, et qui peut donc se concentrer sur l'aspect logique de son message.

Chafe reprend la discussion, en soulignant deux aspects cruciaux desquels, selon lui, découlent les autres dimensions: tout d'abord, l'oral est plus rapide que l'écrit, et plus lent que la lecture; ensuite l'oral se déroule en interaction face à face, alors que l'écrit se déroule en isolation sociale. De la première

remarque découle la dimension «intégration/fragmentation[1]» et, de la seconde, la dimension «implication/détachement[2]». Pour la première dimension, l'intérêt porte sur la façon dont le langage, oral ou écrit, forme un tout cohérent. C'est ainsi que Chafe qualifie le langage écrit de dense et intégré – l'auteur a le temps de rassembler plusieurs idées en un tout plus complexe, cohérent et intégré –, alors que le langage oral est relâché et fragmenté. Ainsi, selon Chafe, on trouve à l'oral, non pas des phrases complètes, mais des unités idéationnelles[3] composées d'un vocabulaire simple, de nombreuses contractions, etc.. Quant à la deuxième dimension, implication/détachement, elle porte sur les participants et sur leur position respective par rapport aux autres participants et par rapport au message transmis. Chafe observe que les locuteurs manifestent plus d'engagement face à eux-mêmes (voir des marqueurs du type: *je veux dire, je crois*), face aux autres (par exemple: *tu vois*), et face au sujet traité (ce qui se traduit par des exagérations, un vocabulaire très expressif, etc.). Cet effort cherchant à impliquer l'audience est principalement dû à la nécessité de prendre en compte les besoins de l'audience (par exemple, un discours ponctué par: *tu vois ce que je veux dire* permettra à l'auditeur de se sentir impliqué tout en lui donnant également le temps d'enregistrer l'information qu'il ou elle reçoit à un rythme très rapide). Les auteurs de textes écrits sont par contre isolés de leur audience, que ce soit dans l'espace ou dans le temps. Le détachement qui en résulte est apparent dans les nominalisations, l'emploi du passif, de sujets inanimés, etc.

La théorie de Chafe se fonde, comme nous l'avons déjà dit, sur des exemples typiques de l'oral et de l'écrit, ceci impliquant une comparaison de tâches communicatives très différentes. Notons par ailleurs que ses travaux s'inscrivent dans toute une série de recherches ayant subit une évolution que j'aimerais rappeler ici. Dans un premier temps, la recherche sur la relation entre l'oral et l'écrit a mis en évidence les différences de modalité de ces moyens de communication, tout en insistant sur leur caractère radicalement différent, notamment au niveau de la grammaire[4]. Dans un deuxième temps, les linguistes se sont de plus en plus préoccupés des similitudes existant

---

1 «Integration/fragmentation».

2 «Involvement/detachment»

3 Le terme «unités idéationnelles» est une traduction de: «idea units». Selon Chafe, le discours oral s'organise en unités idéationnelles composées de chacune une idée nouvelle, d'environ 6 mots et d'une durée de 2 secondes environ: «*Je suis rentré à la maison, / j'étais épuisé*», alors que le discours écrit se présente de façon intégrée: «*Je suis rentré à la maison complètement épuisé*».

4 Voir par exemple la marque de l'opposition singulier/pluriel en français:
leurs livres étaient ouverts [lœr livr etE(t) uvEr]
+ + + + - - - -

entre les deux codes. En effet, il semblait de plus en plus évident que certaines caractéristiques habituellement attribuées à l'un des deux codes seulement se retrouvaient aussi dans l'autre. Ainsi, dans la réalité, l'oral peut présenter des caractéristiques de l'écrit (un discours formel très intégré), et l'écrit peut présenter des caractéristiques de l'oral (une lettre personnelle faisant appel à un arrière-plan commun et contenant nombre d'implicites). C'est ainsi que la conversation et les textes académiques ont finalement été reconnus comme représentant en réalité les pôles d'un continuum.

Le continuum oral/écrit

Dans cette perspective, Tannen (1982) pour sa part postule des stratégies orales et écrites que l'on retrouve à la fois dans la langue parlée et écrite. Pour ce faire, elle se positionne par rapport à deux hypothèses jusque là courantes. Elle rejette premièrement l'hypothèse consistant à dire que l'expression écrite est décontextualisée, alors que l'expression orale est dépendante du contexte. Rappelons que la décontextualisation de l'écrit signifie que l'auteur et le destinataire sont séparés dans le temps et l'espace, l'auteur doit donc être explicite dans la présentation de son message puisque aucune question ne peut être posée, et puisqu'il ne peut pas présupposer un arrière-plan commun. La contextualisation de l'oral signifie pour sa part que le locuteur peut se référer aux environs immédiats, visibles pour chacun; il pourra ainsi accompagner d'un geste l'énoncé: *regarde ça!* De plus il n'a pas besoin d'être explicite puisque le destinataire peut interrompre et demander des clarifications, et finalement, il peut compter sur des présupposés socioculturels communs facilitant la compréhension de son message. Tannen affirme que ce n'est pas l'écrit en soi qui est décontextualisé, mais bien plutôt les textes académiques. En effet, si l'on analyse un conte, on ne trouvera que très peu de déictiques se référant au contexte immédiat. De même, des messages écrits personnels dépendent très souvent de l'arrière-plan commun des interactants pour leur compréhension. Ainsi, on constate que les différences concernent bien plus des genres de communication différents – et donc des préférences culturelles pour tel ou tel type de communication – que les canaux de communication eux-mêmes. La deuxième hypothèse concerne la cohésion d'un texte, c'est-à-dire son caractère intégré. A cet égard, Tannen (1982, 1985) considère que les traits paralinguistiques fonctionnent comme marqueurs de la cohésion dans le discours oral, discours dans lequel ce sont le ton, l'expression du visage, etc. qui permettent de transmettre les sentiments du locuteur à l'égard de ses propos; c'est ainsi qu'à l'oral le sens serait communiqué de manière implicite. A l'écrit, par contre, c'est la verbalisation qui permet d'établir la cohésion du texte; en d'autres termes, la relation entre les idées et l'attitude du scripteur à leurs égards doit être mise en mots; d'autre part les relations entre propositions doivent être exprimées explicitement à l'aide de connecteurs ou encore par le biais de structures syn-

taxiques complexes telles que la subordination. Le sens d'un texte écrit devrait ainsi être communiqué de façon explicite.

Ainsi, selon Tannen, les stratégies orales sont principalement caractérisées par leur appel au contexte dans la construction du sens, sens qui est sous-entendu plutôt qu'exprimé explicitement; il s'agit ici d'impliquer l'audience. Les stratégies écrites, quant à elles, se distinguent par le fait que l'argumentation et les informations générales permettant de comprendre le sujet sont exprimées explicitement. Le sens se trouve dans le texte. C'est ainsi que Tannen identifie dans les nouvelles littéraires des caractéristiques orales: l'emploi par exemple d'un vocabulaire imagé, de répétitions, de citations directes pour impliquer l'audience dans l'histoire, ainsi que des caractéristiques de l'écrit: intégration et cohésion du texte exprimées par la lexicalisation, des phrases plus complexes, etc.

Cette approche a été critiquée par Street (1995) en ce que, selon lui, elle ne fait que perpétuer la dichotomie oral/écrit. En effet, on peut se demander où se trouve l'intérêt de parler de stratégies orales et écrites, si elles peuvent apparaître aussi bien à l'oral qu'à l'écrit.

Suite à ces critiques, Tannen (1985) a tenté de contourner le problème en utilisant comme principale dimension de distinction, la notion de «focalisation relative sur l'implication interpersonnelle[5]». Elle affirme que les stratégies orales résultent d'une focalisation relative sur l'implication interpersonnelle, alors que les stratégies écrites résultent d'une focalisation relativement moins importante sur l'implication interpersonnelle, avec pour conséquence une focalisation plus marquée sur l'information communiquée. Elle montre par exemple que le but d'une nouvelle n'est pas de convaincre le lecteur par des arguments logiques, mais bien plutôt de l'impliquer dans l'histoire en faisant appel à ses émotions (langage très imagé, répétitions, etc.). Selon elle, le discours littéraire écrit est en fait très contextualisé: il joue sur la capacité du lecteur à utiliser son imagination pour reconstruire ce qui n'est pas explicitement dit. Dès lors, le lecteur doit construire sa propre histoire à partir du texte, ce qui bien sûr l'implique de façon très personnelle.

Le contexte et les tâches communicatives

D'autres chercheurs tels que Besnier (1988), et Biber (1988) font remarquer que la question n'est pas de savoir si le message a été transmis oralement ou par écrit, mais bien plutôt dans quel contexte et dans quel but. C'est par conséquent le contexte social dans lequel l'oral ou l'écrit sont utilisés qui va

5 «Relative focus on involvement».

définir leur structure respective. Il s'agit dès lors de déterminer quels sont les différents genres (oraux ou écrits) reconnus dans une société, et quelles sont leurs caractéristiques respectives. Biber montre également que, non seulement la contextualisation caractérise la conversation de par sa référence à la situation immédiate et aux participants, mais elle caractérise aussi le discours académique, qui ne peut être compris que par une communauté partageant les mêmes connaissances préalables sur le sujet traité. Il ajoute encore que certaines études ont réfuté l'idée que l'écrit serait plus complexe et élaboré que l'oral, en montrant par exemple que dans certains cas, le nombre de subordonnées est plus ou moins le même dans les deux modes. Selon Biber (1986), ces résultats contradictoires proviennent de problèmes méthodologiques[6], et c'est la raison pour laquelle il propose une nouvelle approche méthodologique quantitative, approche intitulée «analyse pluridimensionnelle[7]».

Le but de Biber est de fournir, pour une langue donnée, une description complète des similitudes et différences présentes dans tous les genres parlés ou écrits de cette langue, et de définir quelles sont les dimensions cruciales qui permettent de distinguer les genres disponibles dans une société donnée. Besnier (1988) poursuit cette ligne de pensée dans son étude des différents genres utilisés chez un peuple polynésien vivant dans l'Atoll Pacifique de Nukulaelae. La communauté comprend 310 locuteurs de la langue tuvaluan. Besnier identifie 5 registres parlés et 2 registres écrits (conversations informelles, rencontres politiques, lettres personnelles, sermons religieux, etc.). A partir d'un corpus de 222 textes, il analyse la fréquence d'occurrence de 42 traits linguistiques (pronoms personnels, adverbes d'intensification, nominalisations, etc.) supposés distinguer entre code oral et écrit. Au lieu d'une distinction entre genre oral et genre écrit, il met en évidence trois autres dimensions cruciales servant à positionner les différents genres les uns par rapport aux autres. Nous n'en citerons qu'une ici, il s'agit de la dimension opposant une focalisation sur l'interaction à une focalisation sur l'information. Besnier montre que certains textes se concentrent sur la présentation et la manipulation des informations, alors que d'autres se concentrent plutôt sur la nécessité d'impliquer l'audience. Ce qui retiendra notre attention ici, c'est le fait que les lettres personnelles présentent plus de marques d'implication et d'appel au contexte que les conversations ordinaires; on y trouve un plus grand nombre de marques d'affect, d'émotion et de sentiments interpersonnels[8]. Besnier

6 Voir à ce sujet Biber (1986, pp. 385-6)

7 «Multi-feature and multi-dimensional approach».

8 Pour une analyse plus détaillée de la culture de ce peuple polynésien – à savoir les Tuvalu – et de leurs utilisations de la langue écrite, voir section 4.

montre par là que le fait qu'un registre soit oral ou écrit n'a pas d'incidence sur son positionnement par rapport à une focalisation informationnelle ou interactionnelle. Son analyse va ainsi plus loin que la théorie de Tannen qui liait, d'un côté, focalisation sur l'implication et langage oral, et, d'un autre côté, focalisation sur l'information et langage écrit.

Les travaux de Street, Besnier et Biber représentent la troisième phase de la recherche sur la relation entre oral et écrit, à savoir une approche socioculturelle du problème, approche mettant en évidence l'importance du contexte et des différents types de tâches communicatives en jeu. On cherche à montrer comment des caractéristiques telles que, par exemple, le fait d'être explicite sont plus le résultat de pratiques sociales – régissant entre autres la composition de lettres, de discours formels, d'articles académiques –, que des modes eux-mêmes.

Pour résumer la discussion, citons Akinnaso qui, pour sa part, affirme que «l'oral et l'écrit proviennent d'une même base sémantique, [qu']ils utilisent le même système lexico-sémantique, et [qu']ils varient principalement dans le choix et la distribution du vocabulaire et des schémas syntaxiques, ceci en fonction de contraintes pragmatiques liées à leur modalité spécifique» (1982, p. 119). Ainsi, selon lui, le fait de disposer ou non d'un feed-back immédiat, de connaître son audience ainsi que ses présuppositions, ou encore de pouvoir ou non se référer à d'autres textes, ainsi que l'appel à la mémoire, sont autant de contraintes qui ont un impact sur la structure de l'oral et de l'écrit. Par conséquent, l'analyse des différences entre l'oral et l'écrit devrait se faire dans le cadre de la gestion du discours dans son ensemble, et non seulement dans le cadre étroit de différences lexicales ou syntaxiques.

Cependant, s'il est vrai que dans l'étude des différences entre l'oral et l'écrit il est important de prendre en compte la situation de communication, il importe également de prendre en compte le contexte à un niveau plus large, à savoir la culture et les coutumes du groupe «parlant et écrivant».

C'est ainsi que Ong (1982), à partir de textes oraux tels que les récits épiques, décrit ce qui pour lui caractérise les cultures orales.

3. Cultures orales

Les travaux de Ong (1982) s'insèrent dans un contexte différent de ceux mentionnés jusqu'ici. En effet, jusque là les recherches présentées relevaient du domaine de l'analyse du discours et cherchaient à identifier principalement les différences structurales et pragmatiques entre les deux modes. Ong, ainsi que Havelock (1963) et Goody & Watt (1963) se penchent quant à eux principalement sur les conséquences cognitives de la maîtrise de l'écrit. Auparavant, les recherches anthropologiques distinguaient les cultures à l'aide de termes aujourd'hui condamnés tels que la dichotomie «culture

civilisée / primitive». Ils attribuaient les différences culturelles à des différences de capacités cognitives chez les membres de cultures différentes. Havelock, et ensuite Goody, soutiennent que de telles différences ne sont pas dues à des capacités cognitives différentes, mais à la maîtrise ou non de l'écrit. Pour eux, le Grand Partage[9] entre les cultures se situe en réalité au niveau des technologies développées, technologies qui seraient neutres et non liées à une culture particulière. Par conséquent, c'est un changement au niveau des modes de communication, à savoir l'introduction de l'écrit, qui serait à l'origine d'un changement au niveau des modes de pensée. Ils soutiennent donc qu'une culture est supérieure intellectuellement parce qu'elle a acquis la technologie de l'écrit.

C'est donc dans cette optique que Ong (1982), se servant du récit épique, fait une description des cultures orales. Dans son livre *Oralité et littéracie*, il défend l'idée susmentionnée d'un grand partage entre culture orale et écrite, dichotomie qui se traduit au niveau de la culture, de la pensée, et de l'histoire des hommes. Selon lui, la maîtrise de la langue écrite permet de restructurer la pensée de l'homme; elle seule conduit au développement de la science, de l'histoire, et de la philosophie. Il distingue par ailleurs entre oralité primaire – culture orale sans aucune trace d'écrit –, et oralité secondaire – culture de haute technologie maintenant une nouvelle oralité par le biais de la radio, télévision et autres supports électroniques qui eux-mêmes dépendent de l'écrit. Tout en admettant qu'il est difficile pour une personne lettrée d'imaginer une culture orale primaire, il en entreprend la description.

Formules et mémorisation

Définition de la formule chez Parry (Goody, 79, p. 200): «un groupe de mots employés régulièrement dans les mêmes conditions métriques pour exprimer une idée essentielle.»

Parry a développé cette notion dans son travail sur l'épopée yougoslave et ses analogies de structure avec les poèmes homériques.

Son premier point, repris de Milman Parry (1971), Lord (1960) et Havelock (1963), concernant les récits épiques, insiste sur le fait que, dans une culture orale, la pensée et l'expression n'existent qu'au travers de formules, c'est-à-dire qu'elles dépendent d'une série de phrases ou expressions fixes sans cesse répétées et répondant aux besoins de la versification[10]; ceci à l'inverse de la pensée écrite, qui, elle, est linéaire, séquentielle, et analytique. La

9 «Great Divide».

10 Par exemple: «œil pour œil, dent pour dent», «qui vole un œuf vole un bœuf».

pensée de type formulaire est également motivée par la nécessité d'organiser les informations pour les besoins de la mémorisation. Les formules jouent ainsi un rôle mnémonique, c'est pourquoi elles sont rythmées, et contiennent des répétitions, antithèses, allitérations et assonances, ou encore des épithètes toutes faites. Selon Ong, de telles expressions forment la substance même de la pensée orale; c'est par leur biais que le savoir est élaboré et conservé. Il est cependant important de noter que si les récits oraux sont fixés au niveau de leur structure en formules figées[11], ou encore de leur style, ils ne font jamais l'objet de répétitions exactes. Comme le montre Goody (1987), la tradition orale fait l'objet d'une création continuelle. Les récitants cherchent en effet à développer leur créativité et construisent ainsi leur propre version du conte, souvent embellie. D'autre part, ils modifient leur récit en fonction de l'audience et de la situation sociale du moment. Lord (1960) fait la même observation lorsqu'il analyse les enregistrements de récitants yougoslaves. Bien que les rhapsodies analysées soient parfaitement régulières au niveau métrique, elles ne sont jamais chantées deux fois la même chose. Les formules et les thèmes restent les mêmes, mais ils sont assemblés différemment lors de chaque audition, et ce même s'il s'agit du même barde. Ce dernier s'adapte à l'audience, à son humeur, au contexte.

La «tradition orale des bardes et formules[12]» peut donc se résumer ainsi: les bardes s'instruisent en écoutant pendant plusieurs mois et plusieurs années d'autres bardes. Ces derniers ne récitent jamais un conte deux fois la même chose, mais ils utilisent des formules figées liées à des thèmes standards. Ces formules peuvent varier quelque peu d'un barde à un autre, mais on peut toujours les reconnaître comme faisant partie de la même tradition. L'originalité de ces récits implique, non pas l'introduction de nouveaux matériaux, mais la capacité d'assembler les matériaux traditionnels de façon à ce qu'ils soient adaptés à chaque situation et audience.

Autres caractéristiques

Ong suggère ensuite une série de points qui, selon lui, caractérisent la pensée et l'expression orale.

1) additive plutôt que subordonnante

On trouve dans l'expression de la pensée orale principalement des constructions coordonnées exprimant des relations additives (utilisation de la conjonction *et*), plutôt que des constructions subordonnées typiques de l'organisation

11 «Formulaic structure».

12 «Bard-and-formula oral tradition».

discursive de l'écrit. Cela rejoint l'opposition que Chafe fait entre fragmentation et intégration du discours. A l'écrit, l'auteur a le temps de structurer son discours de façon complexe, alors qu'à l'oral, les idées sont juxtaposées les unes aux autres de façon paratactique ou coordonnée.

2) agrégative plutôt qu'analytique

Comme nous l'avons vu, la mémorisation dans la pensée orale dépend, selon Ong, de formules figées sans cesse répétées. C'est ainsi que dans les récits épiques, on préfère l'usage de termes, syntagmes, ou propositions parallèles, ou antithétiques, ou encore l'usage d'épithètes associées de façon constante à tel ou tel nom, comme par exemple *la belle princesse* au lieu de *la princesse*, ou, chez Homère, *Nestor le sage*.

3) redondante

A l'écrit, la cohésion du texte, l'enchaînement des idées se trouvent dans le texte; la pensée y est exprimée de façon linéaire et analytique. Le lecteur qui n'aurait pas suivi l'argumentation peut revenir en arrière et relire le texte. A l'oral par contre, l'orateur établit la cohésion de son texte par le biais de répétitions. La redondance y est essentielle, et ce surtout devant une audience importante; elle permet en effet de s'assurer que le message a été bien reçu, tout en marquant l'enchaînement des idées[13]. Goody (1979) ajoute que la répétition permet également à l'orateur de gérer la rapidité d'exécution des récits oraux; en effet, alors qu'il prépare la suite de son récit, il peut momentanément se rabattre sur des combinaisons toutes faites, ne nécessitant pas toute son attention créatrice.

4) conservatrice ou traditionnelle

Pour pouvoir être conservé, le savoir dans une culture orale doit sans cesse être répété. L'effort fait pour maintenir ce qui a été appris à travers les âges instaure un état d'esprit traditionaliste et conservateur qui empêche l'expérimentation intellectuelle. Un des grands apports de l'écrit est d'avoir pris en charge la fonction de conservation du savoir; cette technologie a ainsi libéré l'esprit humain des besoins de la mémorisation et lui a permis de se tourner vers de nouvelles spéculations. Ong souligne cependant que l'on trouve aussi de l'originalité dans les cultures orales, mais celle-ci se manifeste essentiellement dans l'adaptation du texte à l'audience.

13 Cet aspect a été étudié en détail par Tannen (1989).

5) proche de la vie humaine

Ong remarque que les cultures orales ne possèdent pas les catégories analytiques de l'écrit, catégories qui permettent la structuration de la connaissance hors de l'expérience immédiate. Selon lui, il est typique que des procédures soient présentées à l'intérieur d'un récit plutôt que dans un manuel prévu à cet effet. Dans l'*Iliade,* par exemple, la description de procédures de navigation se présente comme des ordres donnés à des subalternes dans une situation concrète. De même les listes n'apparaissent pas de façon isolée, mais dans un contexte bien précis; pour citer un exemple, on trouve dans l'*Iliade* un catalogue de bateaux avec les noms des chefs grecs inséré dans un récit d'action.

6) agonistique

Un grand nombre de cultures orales sont «agonistiques» dans leur style de vie et dans leurs performances verbales. Le terme «agonistique» recouvre deux aspects. Le premier se traduit par une description enthousiaste et exagérée de violence physique ou de louanges excessives. Le deuxième aspect fait référence à la dynamique de la pensée orale, c'est-à-dire au genre oratoire, aux polémiques et argumentations à la base de la pensée occidentale et institutionnalisés par la rhétorique (Socrate et Platon).

7) participante plutôt que distancée

Ong affirme que dans le discours oral le savoir est acquis au travers d'une identification de l'audience avec l'orateur et avec les caractères présents. La connaissance est donc subjective, elle repose sur l'engagement émotionnel des interactants face au récit. Selon ce point de vue, c'est seulement avec l'écrit qu'il est possible d'exclure les émotions et d'approcher la connaissance par des processus analytiques et logiques. C'est ainsi que Platon aurait banni les poètes de son œuvre *La république* à cause de leur capacité à émouvoir l'audience, ce qui aurait mis en danger une approche objective du savoir.

8) homéostatique

Ce point, également développé dans Goody & Watt (1963), met en évidence le fait que les sociétés orales vivent dans un présent en équilibre constant, ou en homéostasie culturelle, c'est-à-dire que les éléments de la tradition sociale qui ne sont plus pertinents sont éliminés. Un exemple tout simple est la mémoire des différents sens accumulés par les mots au cours de l'histoire. Dans un monde oral, un mot n'a que le sens que lui confère son utilisation actuelle, alors que dans un monde lettré, un mot peut accumuler différents sens – certains désuets –, en les répertoriant dans les dictionnaires. Pour Goody, l'homéostasie se traduit par le fait que l'individu a tendance à se souvenir seulement de ce qui est important dans son expérience des relations sociales. C'est ainsi par exemple que les généalogies des vainqueurs

politiques sont plus facilement mémorisées que celles des perdants. De façon similaire, on observe un réajustement des croyances qui ne sont plus adaptées au présent, réajustement qui n'est pas possible – toujours selon Ong et Goody – avec des documents écrits. En effet, ces derniers, de par leur fixité, mettent en lumière les contradictions et conduisent ainsi au scepticisme.

9) en situation plutôt qu'abstraite

Ce dernier point consiste à dire que les individus ayant grandi dans une société orale vont traiter les concepts, non pas de façon abstraite, mais concrètement, c'est-à-dire en rapport direct avec leur cadre de référence situationnel. En guise d'illustration, considérons l'une des expériences conduite par Luria (1976) lors de ses recherches en Ouzbékistan dans les années trente, lors de laquelle il demanda à des lettrés et à des non-lettrés de choisir trois objets semblables à partir de la liste suivante: marteau, scie, tronc, hache. Les lettrés retenaient généralement les trois outils, se basant sur le sens abstrait de ces termes. Les non-lettrés par contre pensaient en termes concrets et désiraient garder le tronc sur lequel ils pourraient travailler à l'aide des outils. Ong en conclut que dans une culture orale, les gens ne sont pas habitués à traiter des catégorisations abstraites, des figures géométriques, ou encore des processus de raisonnement formalisé (voir le syllogisme). Selon lui, c'est le caractère décontextualisé de l'écrit qui permettrait à l'être humain d'accomplir de telles opérations cognitives. Notons que cette observation fait l'objet d'un grand débat sur les conséquences cognitives de la maîtrise de l'écrit.

Conclusion

Ong décrit les cultures orale et écrite en assumant l'existence de différences fondamentales dans leur façon de penser. Certains points soulevés correspondent à ce qui a été dit sur les différences entre oral et écrit dans l'analyse du discours. D'autres vont plus loin, prenant en compte des aspects comme la capacité d'opérer des abstractions. Quoiqu'il en soit, cette approche du Grand Partage est fortement critiquée par les tenants de l'approche socioculturelle du problème. En effet, la théorie du Grand Partage ne fait que remplacer la dichotomie «civilisé/primitif», par la dichotomie «lettré/non-lettré», et ne tient pas compte des autres aspects socioculturels en jeu, tels que par exemple les relations de pouvoir[14], ou les spécificités de chaque groupe.

C'est ainsi que la présentation que Ong (1982) fait de la «tradition orale des bardes et formules» apparaît comme une généralisation, généralisation qui ne

14 Voir à ce sujet le livre de Street (1984).

correspond de loin pas à la variété des cultures orales existantes. Chafe (1982) par exemple relève que dans la culture et dans la langue Seneca (langue Iroquoise parlée dans l'Etat de New York), le langage rituel-traditionnel oral présente des similitudes marquantes avec le langage essayiste écrit de l'Occident, notamment au niveau de l'intégration de sa structure et de son détachement. Ces rituels oraux comportent bien sûr les caractéristiques que Havelock et Ong ont mis en évidence chez Homère, à savoir l'emploi de formules rythmées par exemple, mais ils comportent également la complexité syntaxique et le caractère explicite «typique» de la littérature essayiste. Chafe attribue cette complexité syntaxique au fait que ces récits rituels sont sans cesse répétés et contiennent de ce fait un langage qui a été formalisé et poli au fil du temps, ceci par opposition au langage de tous les jours. D'autre part, Chafe observe que celui qui accomplit un rituel religieux est tout aussi détaché de son audience qu'un écrivain solitaire. En effet, bien qu'il se trouve devant une audience, sa récitation est en fait un monologue qu'il délivre sans obtenir de feed-back immédiat et sans interaction verbale. Cette étude montre par conséquent que des traits associés à la langue parlée tels que l'emploi de formules rythmées, ainsi que des traits associés à la langue écrite tels que la complexité syntaxique et le fait d'être explicite peuvent coexister dans un seul genre.

Dans la section suivante, nous allons voir deux études présentant des cultures orales confrontées à la culture écrite occidentale et à ses exigences, ainsi qu'une étude montrant comment une société nouvellement lettrée utilise l'écriture en fonction de ses besoins propres, et donc différemment de la culture écrite occidentale. Ces recherches s'insèrent également dans le débat sur les conséquences cognitives et sociétales de la maîtrise de l'écrit et mettent en évidence l'influence des schémas discursifs et de l'identité culturelle d'un groupe sur son appréhension du langage écrit.

4. Littéracie et communication interethnique

Citons tout d'abord Gee (1994) qui remarque que la description que fait Ong (1982) des cultures orales se retrouve dans des domaines avoisinants. Il suffit par exemple de considérer la description que les linguistes font des différences entre langue parlée et langue écrite, la façon dont les éducateurs distinguent entre «bons» et «mauvais» écrivains, ainsi que les recherches des sociolinguistes sur les différentes manières dont les enfants racontent des histoires, selon qu'ils appartiennent à une classe sociale défavorisée – voir la culture noire aux Etats-Unis –, ou selon qu'ils appartiennent à la classe moyenne. Souvenons-nous que la culture noire américaine des classes défavorisées plonge ses racines dans une culture orale riche et que, de par sa marginalisation, elle est moins influencée par la scolarisation à l'occidentale que ne l'est la classe moyenne. Gee cite à ce sujet Michaels (1981) qui

remarque que les enfants des classes inférieures noires racontent des histoires par association[15]. Dans leurs récits, le lien entre plusieurs éléments est signalé par association implicite à un thème ou événement particulier; les narrateurs se fient aux inférences que l'audience fera sur la base d'un arrière-plan commun, sans compter qu'ils donnent à leurs récits une structure rythmée, à l'aide de formules, répétitions et parallèles syntaxiques. Par contre, les enfants des classes moyennes – noirs ou blancs – racontent des histoires centrées sur un thème particulier[16]. Ces récits sont lexicalement explicites, ils comportent un haut degré de cohérence thématique ainsi qu'une progression thématique très claire; enfin ils sont courts et concis. On constate ainsi que les enfants des classes moyennes apprennent très tôt à communiquer dans des styles qui contiennent l'intégration et le détachement typiques de la prose essayiste, alors que les enfants des classes défavorisées apprennent à communiquer dans un style fragmenté et très impliqué socialement, style qui entre en conflit avec la culture écrite occidentale.

La même problématique réapparait dans l'étude de Scollon & Scollon (1981, 1984). Ces derniers se sont penchés sur la tradition narrative des Athabaskans de l'Alaska ainsi que sur les problèmes posés par la rencontre de ce groupe ethnique avec la culture écrite nord-américaine. Considérons premièrement la nature de cette tradition orale. Le narrateur athabaskan ne ressemble guère au barde décrit par Ong. Il n'utilise que très peu de formules ou d'épithètes, et il ne brode pas autour du récit pour l'embellir à sa guise. Au contraire, sa production vise à fournir à son audience un résumé du récit et à laisser à cette dernière le soin de construire sa propre interprétation du texte présenté. En fait, la meilleure narration consiste à ne suggérer guère plus que les thèmes de façon à ce que l'audience puisse construire sa propre histoire en fonction de son vécu. Cette tradition de non-intervention se fonde sur le respect de l'individu, valeur essentielle de cette culture. On peut dès lors facilement imaginer les problèmes que les élèves athabaskans rencontrent lors de leur scolarisation dans le système nord-américain. Dans ce système, on exige une narration avec des informations complètes, un développement des motivations des caractères, une évaluation de ces caractères, ainsi que l'aptitude à faire des inférences. On se trouve typiquement en présence de la décontextualisation typique de la prose essayiste, prose où les relations cruciales ne sont pas celles entre le texte et les participants, mais entre les phrases du texte. Pour Scollon & Scollon, il s'agit non pas de la rencontre entre l'oralité d'une part, et la culture écrite d'autre part, mais bien plutôt de la rencontre entre une culture non-lettrée particulière et une culture lettrée

15 «Topic-associating stories».

16 «Topic-centered stories».

particulière. Scollon & Scollon vont même plus loin en affirmant qu'il est en fait question de distinguer non pas entre oralité et littéracie, mais entre deux visions du monde différentes. Pour les auteurs, les schémas discursifs présents dans différentes cultures reflètent la vision du monde de ces cultures; ils expriment l'identité culturelle et personnelle de façon très profonde et sont appris très tôt dans la vie. Ils impliquent donc différentes manières d'acquérir le savoir, et d'interpréter l'expérience humaine. Par conséquent, passer d'un système discursif à un autre peut entraîner une crise de l'identité. Pour ce qui est des Athabaskans, Scollon & Scollon suggèrent que la scolarisation à l'occidentale signifie pour eux un changement dans leurs schémas discursifs, c'est-à-dire dans leur manière d'utiliser la langue (orale ou écrite) pour communiquer, et ils suggèrent de comparer les deux systèmes de communication, non par le biais de la distinction oral/écrit, mais par le biais d'une distinction entre situation focalisée et situation non focalisée.

Selon cette terminologie, les Athabaskans communiquent de façon non focalisée, c'est-à-dire que c'est l'implication interpersonnelle qui a le plus d'importance dans toute communication. En conséquence, on cherche dans cette culture à construire un sens commun par une participation active de tous les interactants. Pour les Nord-Américains, par contre, la communication se situe principalement en situation focalisée, c'est-à-dire que l'on se concentre sur le contenu du message plus que sur les relations entre les participants; la négociation entre participants est de ce fait limitée. Une telle distinction met en évidence le fait que l'enjeu se situe dans la manière d'appréhender les valeurs humaines fondamentales, les Athabaskans insistant sur l'importance, vitale dans leur culture, du respect de l'individu. Pour eux, le fait d'écrire selon le mode occidental peut engendrer une crise de leur identité ethnique. Par exemple, leur vision du monde implique qu'ils évitent la conversation lorsqu'ils ne connaissent pas le point de vue de l'autre, ceci pour éviter de heurter ce dernier. Si l'on considère que la composition de textes écrits selon le mode occidental implique une fictionalisation à la fois de l'auteur et de l'audience, ainsi qu'une décontextualisation du message, on peut comprendre que les Athabaskans affrontent des problèmes qui menacent leur identité en tant que groupe ethnique[17]. Ce type de communication représente quelque chose de

17 Selon Scollon & Scollon (1981) fictionaliser l'auditoire et l'auteur signifie que le texte doit être compréhensible en dehors de toute situation d'énonciation, à savoir pour tout lecteur tel que se le représente l'auteur (on peut citer pour exemple les questions incluses dans les informations pour patients concernant les médicaments; l'auteur reconstruit les questions que, selon lui, le patient «type» se pose; il adopte également un rôle de médecin «type» capable de vulgariser son savoir). Cette notion est liée à celle de décontextualisation, quoique Scollon & Scollon préfèrent parler de «contextualisation réflexive»; expression qui traduit mieux l'idée selon laquelle le texte lui-même fournit le contexte nécessaire à son interprétation

très peu naturel pour eux, et ceci n'est pas lié au problème de la maîtrise de l'écrit en soi, mais bien aux différents présupposés culturels sur ce qu'est la communication.

Notons par ailleurs que la distinction entre situation focalisée et situation non focalisée rejoint les conclusions de Tannen concernant une focalisation relative, soit sur l'interaction avec l'audience, ou soit sur le contenu du message, ainsi que les conclusions de Besnier concernant la dimension interactionnelle vs informationnelle servant à délimiter les frontières entre différents genres.

La troisième étude ne fait pas état de communication interethnique, mais bien plutôt de l'appropriation d'un mode de communication importé par un groupe récemment lettré. C'est ainsi que Besnier (1993) décrit les deux usages principaux de l'écrit observés dans un peuple polynésien vivant sur l'Atoll de Nukulaelae. L'écriture est tout d'abord apparue sur l'atoll par le biais de missionnaires protestants, sous la forme de sermons écrits. Les habitants de l'Atoll ont reçu favorablement ce nouveau mode de communication ainsi que le christianisme. Moins de 20 ans plus tard, tous les habitants savaient lire et écrire. C'est alors qu'une nouvelle forme d'écriture est apparue, à savoir les lettres personnelles.

Une analyse des deux fonctions principales de l'écriture dans cette culture permet de mettre en lumière l'interaction entre culture et écriture.

Le sermon, tout d'abord, a gardé les caractéristiques introduites par les missionnaires. Il sert en premier lieu de support à un sermon en partie lu, en partie créé devant l'assemblée. De par son contenu (abstrait) ainsi que le ton sur lequel il est déclamé (autoritaire, accusateur même), il diffère des modes de communication habituels sur l'Atoll, à savoir la recherche d'un consensus, primordial dans cette société de type égalitaire.

Quant au deuxième usage de l'écrit, les lettres personnelles, il a été développé par les habitants de Nukulaelae eux-mêmes, ceci afin de répondre à leurs propres besoins. Ces lettres servent ainsi principalement à communiquer avec les membres de la famille ayant quitté l'Atoll pour des raisons économiques. Elles servent principalement à demander de l'aide financière, à informer les autres des événements liés à la famille et surtout à témoigner son affection. Ces lettres sont ainsi chargées d'émotions fortes, émotions qui sont lexicalisées et grammaticalisées. Besnier remarque encore qu'elles ont un effet de catharsis: elles permettent aux gens d'extérioriser leurs émotions, et cela à un degré supérieur à celui de la communication en face-à-face. Notons finalement qu'un tel usage de l'écrit est par ailleurs passablement éloigné des buts de la prose essayiste.

Selon Besnier, la littéracie est devenue intimement liée à la notion de personne telle qu'elle est perçue par ce peuple. En effet, pour ces derniers, il est nécessaire de savoir lire et écrire pour être une personne socialement compétente. Besnier remarque également que ces deux modes de communication

écrite, très différents, reflètent divers aspects de la personne. Ainsi les lettres permettent la mise en évidence des liens affectifs et des émotions, alors que les sermons mettent en évidence l'autorité de l'auteur, et donc des relations de pouvoir inégales. Si les lettres se fondent tout à fait dans cette culture de type consensuelle et égalitaire, les sermons sortent quelque peu des schémas habituels de communication. Il est intéressant de noter que ces derniers ont subi certaines adaptations, adaptations qui les rendent acceptables dans cette société. L'exemple le plus frappant concerne la transmission de ces textes: les nouveaux prédicateurs empruntent les sermons des anciens, sans que cela ne pose problème. Cette façon de faire s'aligne avec la transmission de l'héritage culturel, transmission qui se fait principalement par emprunt, observation et imitation. Le sermon est ainsi intégré dans les schémas culturels habituels.

L'étude de Besnier est particulièrement intéressante en ce qu'elle révèle qu'une culture nouvellement lettrée peut faire usage de deux discours écrits fort différents, quoique répondant tous deux aux besoins du groupe. Ces types de communication écrite ne peuvent être compris que dans leur relation à leur contexte d'utilisation, et en particulier par rapport à l'importance de l'affectif dans la définition de la personne chez ce peuple polynésien.

Cette recherche a finalement permis de montrer que la culture écrite occidentale ne s'impose pas partout et peut être redéfinie selon les besoins d'une culture différente.

5. Conclusion

Ce survol des recherches sur les relations entre l'oral et l'écrit nous a permis de voir différentes manières d'aborder le problème. Dans un premier temps, l'accent a été mis sur les différences syntaxiques et pragmatiques entre les deux modes. Puis, Chafe a entrepris de présenter les caractéristiques des deux pôles du continuum oral/écrit, à savoir la conversation ordinaire et le texte académique, ce qui a conduit à d'autres recherches se concentrant sur des genres nettement moins polarisés. C'est ainsi que Tannen observe de nombreuses ressemblances entre l'oral et l'écrit, notamment lors de la comparaison d'un récit oral et écrit. Jusque là l'intérêt portait sur les relations entre l'oral et l'écrit au niveau des produits eux-mêmes. Avec Havelock, Goody et Ong, l'intérêt se focalise sur une distinction entre culture orale et culture écrite, le mode écrit permettant, selon eux, une restructuration cognitive de la pensée de l'homme, sa réalisation ultime étant le discours académique.

Les tenants de la théorie du Grand Partage entre culture orale et culture écrite affirment que c'est la maîtrise de la langue écrite en elle-même qui permet à l'être humain de penser de façon décontextualisée et de s'exprimer de façon explicite. Ils voient là une évolution unilinéaire de la pensée humaine vers le progrès. Néanmoins, il est important de rappeler à ce point que des dichoto-

mies telles que intégration/fragmentation, et implication/détachement se sont avérées caractériser non pas la langue parlée par opposition à la langue écrite, mais plutôt des genres différents, que ces genres sont déterminés par les schémas discursifs d'une culture, et que ces schémas discursifs reflètent la vision du monde de cette culture. Par conséquent, il semble que les caractéristiques que Ong attribue aux cultures orales par rapport aux cultures écrites sont en fait des caractéristiques reflétant différents buts communicatifs et différents présupposés culturels sur ce qu'est la communication.

Cette ligne de pensée a été fortement influencée par les travaux de Street (1984) qui oppose au modèle autonome de la littéracie (théorie du Grand Partage), le modèle idéologique de la littéracie (approche socioculturelle). Les caractéristiques de la culture écrite, ou plutôt des cultures écrites, sont en fait le résultat de nombreux facteurs, qu'ils soient sociaux, politiques, économiques, ou idéologiques. Les enjeux se situent autour des relations de pouvoir, et de la dominance de la culture occidentale sur le reste du monde. Comme le soulignent Scollon & Scollon (1981), il s'agit d'opposer un type particulier de culture lettrée, par exemple la «conscience moderne[18]» à un type particulier de culture non-lettrée, par exemple la «conscience de la brousse[19]», sans pour autant faire de la vision du monde occidentale la référence par excellence.

Le courant de pensée actuel en matière de langue et de culture écrite insiste donc sur la pluralité des genres écrits et des cultures écrites et sur la variété de leurs effets. La littéracie comprend un ensemble de pratiques discursives qui sont liées à des visions du monde particulières et qui appartiennent à des groupes sociaux et culturels particuliers (voir l'étude de Besnier présentée ci-dessus). Cependant, comme le montre Gee (1994) dans sa conclusion, la culture écrite telle qu'on la trouve dans le monde académique occidental, avec son caractère intégré et explicite, est liée à la vision du monde de ceux qui détiennent le pouvoir. Par conséquent, la seule manière pour les autres cultures d'accéder à ce pouvoir est de maîtriser les pratiques discursives de la classe dominante. Il s'agit donc de reconnaître que l'apprentissage de la langue écrite, ou plutôt du genre académique, est une forme de communication interethnique impliquant divers conflits de valeurs et d'identité (voir ci-dessus le cas des Athabaskans).

La discussion sur les relations entre l'oral et l'écrit a donc commencé par une comparaison entre conversation ordinaire et discours académique. Elle a ensuite porté sur la distinction entre culture orale et culture écrite, toujours en

18 «Modern consciousness».

19 «Bush consciousness».

prenant comme référence pour cette dernière l'écrit tel qu'il est pratiqué dans les universités occidentales. Diverses études (Biber, Besnier, Street, Scollon & Scollon) nous ont ensuite permis de mettre en évidence le fait qu'il existe différents genres d'oral et différents genres d'écrit, tous prenant leur forme spécifique dans leur contexte et utilisation respective. Si dans notre monde actuel, on ne peut pas faire l'économie d'apprendre à maîtriser le mode de communication du groupe dominant, il est important de mettre en évidence la valeur de toutes les autres formes de communication. C'est pourquoi, la recherche actuelle concernant la littéracie s'oriente non plus vers la mise en évidence d'une dichotomie oral/écrit avec une progression vers la «meilleure» forme d'expression et de pensée, mais elle s'oriente vers une étude des formes et utilisations diverses de la langue, orale ou écrite, dans leur contexte culturel. On observe ainsi qu'il existe dans les sociétés du monde toute une panoplie de genres oraux et écrits et que l'évolution de ces genres ne conduit pas nécessairement au développement du discours académique.

Bibliographie

Akinnaso, F. N. (1982). On the differences between spoken and written language. *Language and Speech, 25*(2), 97-125.

Besnier, N. (1988). The linguistic relationships of spoken and written Nukulaelae registers. *Language, 64*(4), 707-736.

Besnier, N. (1993). Literacy and feelings: the encoding of affect in Nukulaelae letters. In B. V. Street (Ed.), *Cross-Cultural Approaches to Literacy* (pp. 62-86). Cambridge: CUP.

Biber, D. (1986). Spoken and written textual dimensions in English: resolving the contradictory findings. *Language, 62*(2), 384-414.

Biber, D. (1988). *Variation across Speech and Writing*. Cambridge: CUP.

Bloomfield, L. (1933). *Language*. (1st ed.). New York: Horlt, Rinehart and Winston.

Chafe, W. (1982). Integration and involvement in speaking, writing and oral literature. In D. Tannen (Ed.), *Spoken and Written Language: Exploring Orality and Literacy* (pp. 35-53). Norwood, N.J.: Ablex.

Chafe, W. (1986). Writing in the perspective of speaking. In C. R. Cooper (Ed.), *Studying Writing: Linguistic Approaches* (pp. 12-39). Beverly Hills: SAGE.

Gee, J. P. (1994). Orality and literacy: from *The Savage Mind* to *Ways With Words*. In J. Maybin (Ed.), *Language and Literacy in Social Practice.* (pp. 168-192). Clevedon: The Open University.

Goody, J. (1979). *La raison graphique. La domestication de la pensée sauvage* (J. Bazin, A. Alban, trad.). Paris: Les Editions de Minuit.

Goody, J. (1987). *The Interface between the Written and the Oral*. Cambridge: CUP.

Goody, J. (1994). *Entre l'oralité et l'écriture*. Paris: PUF.

Goody, J., & Watt, I. (1963). The consequences of literacy. In P.-P. Giglioli (Ed.), *Language and Social Context* (1972 ed., pp. 311-357). London: Penguin.

Havelock, E. A. (1963). *Preface to Plato*. Cambridge, MA: Harvard University Press.

Lord, A. B. (1960). *The Singer of Tales*. Cambridge, Massachusset: Haward University Press.

Lord, A. B. (1975). Perspectives on recent work in oral literature. In J. Dungan, J. (Ed.), *Oral Literature* (pp. 1-24). New York: Barnes and Noble.

Luria, A. R. (Ed.). (1976). *Cognitive Development: Its Cultural and Social Foundations.* Cambridge, Mass. and London: Havard University Press.

Michaels, S. (1981). «Sharing time»: Children's narrative styles and differential access to literacy. *Language in Society, 10*, 423-42.

Ochs, E. (1979). Planned and unplanned discourse. In T. Givòn (Ed.), *Syntax, Semantics 12: Discourse and Syntax* . New York: Academic Press.

Ong, W. J. (1982). *Orality and Literacy. The Technologizing of the Word*. London: Methuen.

Parry, M. (1971). *The Making of Homeric Verse: The Collected Papers of Milman Parry*. Oxford: Clarendon Press.

Scollon, R., & Scollon, S. (1981). *Narrative, Literacy and Face in Interethnic Communication*. Norwood, NJ: Ablex.

Scollon, R., & Scollon, S. (1984). Cooking it up and boiling it down: abstracts in Athabaskan children's story retellings. In D. Tannen (Ed.), *Coherence in Spoken and Written Language* (pp. 173-197). Norwood: Ablex.

Street, B. V. (1984). *Literacy in Theory and Practice*. Cambridge: CUP.

Street, B. V. (1995). *Social Literacies. Critical Approaches to Literacy in Development, Ethnography and Education*. New York: Longman. Real Language Series.

Stubbs, M. (1980). *Language and Literacy. The Sociolinguistics of Reading and Writing*. UK: Routledge.

Tannen, D. (1980). *Spoken/written language and the oral/literate continuum.* Paper presented at the Proceedings of the Sixth Annual Meeting of the Berkeley Linguistic Society.

Tannen, D. (1982d). Oral and literate strategies in spoken and written narratives. *Language, 58*(1), 1-21.

Tannen, D. (1985). Relative focus on involvement in oral and written discourse. In D. R. Olson, N. Torrance & A. Hildyard (Ed.), *Literacy, Language, and Learning: The Nature and Consequences of Reading and Writing* (pp. 124-147). NY: CUP.

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2002, 36, 47-58

Stratégies identitaires en repas d'affaires ou le principe de la bonne volonté interculturelle

Florence DRAVET
Universidade Potiguar UnP, Natal, Brésil

During a meal, guests are joined around dishes and games of communication. The objectives to be reached in a business meal rest on the quality of relationships which individuals are able to establish during the meal in order to achieve the business itself. To establish such relationships, either they ignore cultural differences that characterize them, or they exploit them in a positive way. Through the study of meal scenes extracted from French and foreign movies, and by making interviews with actors of social life in France, the business meal has been observed in an anthropological perspective. This observation of business meal permits to analyze intercultural communication in order to mark the uses that individuals in business meal make from their cultural universe to reach their objectives. Indeed, in an atmosphere of tension due the ambivalence between social mise-en-scène and the animality of the being and between the necessity to be oneself and another at the same time, guests play with their multiple identities, but also with their personalities and with the randomness of all communication situations.

Une étude de la communication interculturelle au cours de repas d'affaires pourrait laisser supposer que des hommes d'affaires de cultures différentes seront analysés, partageant, dans des restaurants de luxe, des repas raffinés. On peut alors imaginer des analyses de failles, de mésententes, de contrats non signés pour cause de difficultés de compréhension et de barrières culturelles. Pourtant, dans notre travail, il est peu question de ces hommes d'affaires, de ces restaurants de luxe, de ces cultures distinctes. En effet, notre démarche de construction de l'objet d'étude nous a conduite à considérer le repas d'affaires dans une conception très large où tout repas comprend une affaire. Rapidement, le repas d'affaires s'est transformé en affaire de repas et le quotidien de tout individu s'est avéré aussi important que les pratiques réservées à quelques «hommes en costume-cravate». On ne trouve pas non plus dans ce travail beaucoup de dysfonctionnements communicatifs dus à des différences qualifiées de «culturelles». Car notre prise de position dans un cadre théorique encore en chantier nous permet d'initier notre recherche dans le but de résoudre le problème suivant: quels usages les individus en repas d'affaires font-ils de leur univers culturel pour atteindre leurs objectifs de communication?

Pour cette analyse des types de stratégies de communication mises en place par les convives dans le but d'établir de bonnes relations, particulièrement des stratégies identitaires, des scènes de repas[1] tout autant que des entretiens[2] ont servi de base. Soulignons que les extraits de films ont été sélectionnés non pas en fonction de leur valeur représentative de repas d'affaires mais en fonction de la variété des types d'enjeux des repas mis en scène. En effet, l'enjeu est apparu comme un facteur de variation situationnelle déterminant des types de rapports entretenus entre les convives. Reprenant la perspective antérieure (Dravet, 2002) des raisons qui motivent les convives à faire des repas d'affaires ou à transformer des repas en véritables affaires, le pragmatisme des relations humaines est un autre regard porté sur l'objet. Ceci permet de comprendre pourquoi mais aussi comment les processus de contruction identitaire sont orchestrés à table. L'adéquation et les réactions personnelles des individus aux situations auxquelles ils sont confrontés à table, les multiples identifications de groupe possibles, l'évitement ou l'utilisation des représentations identitaires comme discours sur soi et sur le rapport à l'autre, enfin, la part d'aléatoire inhérente à toute situation de communication et ses influences sur les processus de construction identitaire seront les axes d'observation de cet article dont l'objectif est de mettre à nu les stratégies identitaires en repas d'affaires.

1. Convivialité et relations positives

Ce que tous les convives savent, lorsqu'ils partagent des repas d'affaires, c'est que l'objectif principal de la rencontre est d'établir de bonnes relations. C'est donc dans ce sens que les individus vont œuvrer en construisant ensemble des images mutuelles positives. La table est un bon moyen de faire naître ces relations: ses caractéristiques conviviales, de partage, de séduction, de don et de contre-don en font le cadre même de la mise en scène de ce type de rapports. Ce que l'on appelle alors mise en scène est bien l'ensemble des moyens employés pour construire des identités compatibles: la présentation de soi et la ligne de conduite, qui sont élaborées en fonction des circonstances situationnelles, utilisant aussi les contingences du repas. Il s'agit alors aussi bien d'établir une ambiance de bien-être, à travers le symbolisme de la nourriture et de la convivialité de la table, que d'utiliser les contingences aléatoires de la situation de communication créée. Car le repas, loin de n'être que symbolisme et mise en scène, est aussi aussi

1 *Cf*. Filmographie en fin d'article.

2 Une série de 23 entretiens semi-directifs ont été réalisés en France sur le thème du repas d'affaires. Les citations de ces entretiens sont indiquées par la lettre E suivi d'un numéro représentant la personne interviewée.

un lieu de contingences: le cadre, le menu, les situations, les humeurs ne dépendent parfois pas des convives. Tout n'est pas prévisible et la capacité des participants d'utiliser ou de passer outre certaines contingences est mise à l'épreuve pendant le repas. L'apparition d'une guêpe qui perturbe les enfants lors d'un repas de famille, un dimanche midi, dans une famille bourgeoise du début du XXe siècle (*Un dimanche à la campagne*), la chaleur qui fait transpirer l'homme coincé dans son costume, dans le même film, le téléphone qui sonne au milieu du dîner déjà tendu, entre une femme et son mari trompé (*Eaux profondes*) sont quelques exemples des contingences d'une situation de communication où l'imprévisible en apprend autant sur les participants que la part de mise en scène et les codes. Se donner à voir c'est donc aussi courir des risques et il y a des manières de les éviter, d'y remédier, pour que les faces des participants soient maintenues et protégées. Car, si tout repas d'affaires à enjeu important implique une certaine tension entre les parties, celle-ci ne doit pas supplanter l'esprit convivial de la table et les relations positives entre convives, nécessaires au bon déroulement des affaires en cours, ou des affaires futures. On peut même dire qu'être capable de maintenir un équilibre entre tension et détente est un des atouts du convive en repas d'affaires.

2. Le repas, un lieu de concertation

Chercher un dénominateur commun c'est aussi chercher à s'identifier à un groupe auquel on peut appartenir (lieu d'origine, profession, loisir, sport, fréquentation, centre d'intérêt). D'après les interviewés, celle-ci semble être la principale stratégie identitaire en repas d'affaires. Voyons comment les différentes personnes interrogées, appartenant elles-mêmes à différents groupes professionnels et sociaux, ont exprimé cette idée.

Les interviewés pratiquant le repas d'affaires parlent de leurs stratégies de communication avec les convives en terme de relations positives. Deux principes apparaissent: celui de la bonne nouvelle et celui de la bonne volonté. Tous deux sont liés à l'évitement des conflits ou des tensions susceptibles de se produire lorsque, non seulement les individus ne se connaissent pas suffisamment pour savoir sur quel terrain engager la conversation, mais aussi les intérêts en jeu sont divergents. Deux personnes ont exprimé la nécessité d'établir des relations positives en montrant que, lorsque des conflits peuvent surgir entre personnes ayant affaire ensemble, le repas est un bon moyen de les éviter. Ceci est à rapprocher de l'idée selon laquelle la convivialité de la table fait du repas d'affaires un lieu de «concertation». La première personne, un ingénieur, se réfère à un repas entre lui-même et son collaborateur d'une part, et deux personnes d'une entreprise cliente d'autre part. Les fournisseurs, sachant que leurs clients avaient des reproches à leur adresser, ont organisé un repas d'affaires pour que les tensions se règlent sans que des conflits

puissent éclater, car, en effet: *le repas doit être convivial* (E 22). La deuxième personne interrogée ayant parlé de l'évitement des conflits à table a fait référence à sa préférence pour le repas au lieu de la simple réunion de travail, lorsque les personnes à réunir ont déjà eu des conflits (E18). C'est une première façon d'aborder la stratégie de relations positives à table: les identités des personnes ne sont pas en jeu, mais la table apparaît comme le moyen de centrer les attentions des convives sur eux-mêmes. Exposées les unes aux autres dans une atmosphère le plus souvent réservée à la vie privée, les images mutuelles des participants se reconstruisent et leur permettent de renouveler leurs relations.

Par ailleurs, deux interviewés ont abordé la stratégie de relations positives sous un angle commercial. Il s'agit en effet de deux personnes pour qui le repas d'affaires est un moment où les enjeux sont professionnels et matériels: pour l'analyste financier aussi bien que pour l'assureur, à la fin du repas, des affaires doivent s'annoncer. Les deux organisateurs de repas d'affaires voient donc le moment du repas comme un stimulant pour que des affaires s'engagent. Un des moyens employés est alors de ne parler que des aspects positifs: les avantages commerciaux des produits ou services qu'ils offrent à leurs convives. On note que, dans les deux cas, le repas est un lieu d'échanges sur le sujet même de l'affaire. Il s'agit alors de repas où les affaires sont, au moins partiellement, le thème des conversations. Mais les mêmes personnes ont aussi fait référence à des conversations sur d'autres sujets, où elles se montrent capables de parler d'autres choses que des affaires elles-mêmes. Elles s'accordent donc avec celles qui ont parlé de stratégies de communication, moins proches des affaires, et ayant trait à la bonne volonté de se rencontrer.

A ce sujet, l'étude des extraits de films nous apprend que le type d'enjeu d'un repas partagé et les rapports proches entre les convives, tels les rapports familiaux ou amicaux laissent parfois suffisamment de liberté d'action aux convives pour que des conflits éclatent. Lorsque les rapports entre convives ne correspondent pas aux enjeux du repas, les conflits éventuels restent latents. Notre corpus de scènes de repas à travers des films de fiction contenait plusieurs repas dont les enjeux étaient expressément identitaires, c'est-à-dire que le repas y avait pour fonction soit l'affirmation identitaire (*Le festin de Babette*), soit le recadrage identitaire (*Un dimanche à la campagne*, *La femme infidèle*) soit la mise en rapport de plusieurs appartenances culturelles différentes (*La vie est un long fleuve tranquille* et *Le festin de Babette* à nouveau). Pourtant, de nombreux repas observés, à l'instar des repas d'affaires tels qu'ils sont majoritairement définis et décrits, ont pour enjeux des problèmes autres qu'identitaires et extérieurs à la réalité du repas, de son contenu et de sa mise en scène. Les attentions sont alors tournées vers les personnes dans leur individualité, tout pouvant ainsi arriver entre elles. C'est donc en terme de valorisation et de menace des faces des

convives/interactants que les échanges et les stratégies adoptées sont à analyser. En effet, les conflits latents éclatent ou non en fonction de la capacité et de la volonté des participants d'une interaction de préserver leurs faces mutuelles. C'est ce que l'on a pu vérifier dans les scènes de repas à conflits potentiels où se distinguent deux catégories: les repas où les conflits ont éclaté et ceux où ils ont été évités. Dans la plupart des cas, les rapports difficiles doivent se résoudre et donner au moins une impression de bonne entente exigée à table. Ceci est plus facile lorsque les convives se connaissent peu et se restreignent aux civilités et aux conversations rituelles.

3. Le repas, un lieu de conversations

Les sujets de conversation abordés sont des moyens d'établir des liens entre individus qui ne se rencontreraient pas à d'autres occasions que ces repas d'affaires. Il s'agit donc de trouver des points de ralliement, des traits identitaires sur lesquels fonder ces relations. C'est là que nous entrons dans le domaine des stratégies proprement identitaires. Depuis les sujets vides, les banalités qui ne portent pas à conséquence ou sur lesquelles tout le monde est censé pouvoir parler, jusqu'à des thèmes particuliers, domaines réservés de quelques passionnés, les sujets de conversation sont des moyens de construire des relations impliquant à la fois les identités des participants et les types de rapports qu'ils parviennent à instaurer; le but étant bien, le plus souvent, d'établir des relations de manière harmonieuse et plaisante. La remarque de cet interviewé exprime bien la première idée de recherche d'un terrain d'entente, qui paraît toujours possible:

> E14: et bien en général des sujets qui/ dont on sait qu'il ne porteront pas conséquence c'est-à-dire ça peut être du match de foot si la personne est intéressée par le foot/ ou alors le dernier match de rugby si elle aime le rugby ou la natation/ ou les bagnoles/ ou les femmes/ ou tu vois des trucs comme ça/ alors y a souvent un dénominateur commun c'est les voitures/ ça ça marche très bien donc il faut avoir un minimum de culture heu automobile (...) je veux dire c'est vrai dans un repas d'affaires je vais pas dire à un type dont je sais qu'il est du FN/ voilà salaud de FN/ tu vois c'est pas possible donc tu es obligé de/ à ce moment-là de/ ben de ménager les personnes c'est-à-dire que on travaille pas toujours avec des gens avec lesquels on a pas vraiment envie de déjeuner et là ça devient plus une contrainte/ et c'est plus une contrainte donc là bon/ le dénominateur commun je te dis/ c'est le foot heu souvent l'émission à la télé ou le film ou des choses comme ça

Une autre personne interrogée voit la nourriture comme un moyen à la fois d'affirmer des identités et de montrer des similitudes fondamentales dans les différences de pratiques, lorsqu'il s'agit de rapports entre étrangers:

> E16: oui le repas est quand même un des moyens/ par ce que l'on mange par rapport à ce que eux mangent/ est quand même un moyen de faire des échanges sur la vie de chacun heu et on retrouve finalement la découverte que y a beaucoup de plats qu'on fait qui sont à peu près/ qui ont la même fonction ou qui correspondent à la même

> chose tous les/ on a parlé de viandes en sauce de j'sais pas quoi/ chacun dans son pays va faire à sa manière heu finalement c'est un petit peu la même chose

Une autre personne interrogée attache plus d'importance à des rapports spontanés qu'à des rapports construits par manque de reconnaissance entre les convives:

> E17: je veux dire la spontanéité de la rencontre de la/ du lieu/ ceci cela/ voilà/ d'un coup il se crée autre chose/ c'est-à-dire qu'est-ce qui va se passer dans une relation comme ça ? tout d'un coup il va y avoir une complicité par rapport à la situation présente/ et c'est ça qui est fort/ et c'est là où commercialement paf tout d'un coup il va se passer quelque chose/ ou rien se passer et bon dans ce cas-là t'as perdu ton contrat (...) tout d'un coup c'est comme si ça neutralisait le langage heu/ le langage final/ enfin le but final quoi/ je veux dire vous voyez/ on est capable de voir la même chose et donc et ben quand on parle de notre but du contrat qu'on a signé ou des engagements que nous avons à prendre l'un et l'autre/ ben y a pas de problème

Enfin, les extraits d'entretiens suivants sont des exemples de sujets de conversation particuliers, correspondant aux passions des convives invités, auxquels les invitants semblent devoir s'efforcer de correspondre:

> E19: c'est des gens qui/ leur passion en particulier c'était que ils avaient une écurie de course/ donc ils adoraient parler de ça/ de leurs chevaux/ et ils adoraient parler de leurs grosses voitures évidemment/ mais bon comme j'y connais rien en voiture je leur parlais pas du tout sur ce terrain-là

> E22: le client en question c'était quelqu'un de mon âge d'assez/ de relativement important/ c'était un parisien qui venait s'installer à Marseille/ ce type-là n'aimait pas spécialement ni la mer ni les bateaux et l'architecte n'a fait que parler de son expérience de voile/ ce qu'il avait fait à la voile ou/ c'est pas très très bien placé

> E10: de banalités/ les trois quarts du temps les gens ils savent que je monte à cheval alors on parle de chevaux heu si eux ils font du bateau on parle un peu de bateau mais

Le phénomène des sujets de conversation particuliers qui correspondent à des centres d'intérêt est particulièrement intéressant pour l'étude des stratégies identitaires. En effet, les individus peuvent se rassembler autour de centres d'intérêt qui entraînent des pratiques, des habitudes et mêmes parfois des comportements comme les modes vestimentaires, alimentaires et linguistiques. On aura ainsi des points de convergence entre des individus appartenant à des horizons géographiques et sociaux différents mais se retrouvant autour de la pratique de la voile, de l'équitation ou d'autres sports et loisirs. Ces derniers fonctionnent alors comme des cristallisateurs identitaires. Ceci va dans le sens de ce qu'affirme Taboada-Leonetti (Camilleri, 1990) sur les processus identitaires. Citant différents marqueurs qui peuvent caractériser un individu, elle souligne que l'organisation des différents éléments identitaires permet de ne pas réduire l'identité d'un individu à la somme de ces traits:

> En effet, chacun de ces marqueurs identitaires se révèle d'une pertinence variable suivant les situations d'interrelation dans lesquelles on se trouve ; en quelque sorte la situation *appelle* l'un des éléments de l'identité, la mère, le professeur ou la Française, face au fils, à l'élève, à l'étranger, dans une situation familiale, professionnelle ou

> touristique. Les autres éléments de l'identité, devenus secondaires, s'organisent autour d'un *pôle de cristallisation* de l'identité, c'est-à-dire, dans les exemples que nous avons pris, tantôt de mère, tantôt celui de professeur ou encore, l'identité nationale suivant les cas. (p.46)

4. Le repas, un lieu de bonne volonté interculturelle

Parmi les stratégies identitaires qui apparaissent dans le discours des personnes interrogées sur la pratique du repas d'affaires, ce que nous avons initialement appelé le principe de la bonne volonté correspond à un besoin de réduire ou d'ignorer les différences que les représentations figées des cultures instaurent entre les individus. Cette stratégie de la bonne volonté interculturelle se divise en plusieurs manières de l'exercer. Trois attitudes semblent en effet possibles, d'après les personnes interrogées: signifier la connaissance de l'autre, signifier la compréhension de l'autre et encore, signifier la similitude avec l'autre.

Lorsque le Directeur Général d'une grande entreprise multinationale reçoit des clients potentiels étrangers et que, sortant des thèmes exclusivement professionnels de l'entretien, il lance la conversation sur le pays de l'autre qu'il connaît bien – ici la référence vague au continent asiatique est faite par un chargé de la communication qui parle des repas qu'il organise pour son supérieur hiérarchique – il s'agit bien pour lui de signifier sa connaissance de l'autre. Lorsqu'un architecte qui rencontre un client est contraint de parler de sport ou de voitures parce qu'il constate qu'il n'a pas d'autres points communs avec son interlocuteur, il s'agit alors pour lui, non pas de signifier la connaissance de l'autre, mais la possibilité de le comprendre. De même, le fait de créer des situations de communication quotidiennes telles que le repas partagé avec quelqu'un qui ne s'inscrit pas habituellement dans les relations intimes de la personne, est un moyen d'établir des pistes de connivence entre les convives, même s'ils ne se connaissent pas. Ils peuvent ainsi montrer qu'ils se comprennent. Enfin, lorsque des convives étrangers se trouvent à la table de Français qui veulent établir avec eux des relations positives, et qu'ils choisissent le terrain de la nourriture pour souligner que les différences peuvent n'être qu'apparence – car, le cru, le cuit, le rôti et le bouilli ont partout les mêmes significations fondamentales – c'est bien la similitude qu'ils cherchent à signifier pour créer des liens positifs.

La stratégie de relations positives que sous-tend le repas d'affaires, d'après nos analyses, implique qu'en aucun cas des traits négatifs de la personne ne seront soulignés. Ceci renvoie à l'utilisation des stigmates, si prégnante dans les études sur les stratégies identitaires. Goffman (1963, 1975) montre que des individus portant des traits qui peuvent les stigmatiser (tels les handicapés, les noirs, les gros, les homosexuels, etc.) agissent et réagissent dif-

féremment en fonction de ces traits selon leur personnalité et les situations dans lesquels ils se trouvent. En conclusion de son étude il affirme:

> (...) la notion de stigmate implique moins l'existence d'un ensemble d'individus concrets séparables en deux colonnes, les stigmatisés et les normaux, que l'action d'un processus social omniprésent qui amène chacun à tenir les deux rôles, au moins sous certains rapports et dans certaines phases de sa vie. Le normal et le stigmatisé ne sont pas des personnes mais des points de vue. Ces points de vue sont socialement produits lors des contacts mixtes, en vertu des normes insatisfaites qui influent sur la rencontre. (pp 160-161)

Ceci renvoie aussi à la conception de l'identité comme instrument. Les traits particuliers susceptibles d'être stigmatisés ne le sont qu'en fonction du regard des autres et de leur conception de la norme, dans la situation où ils se trouvent. Si, en repas d'affaires, la tendance est à l'harmonisation des contacts, les normes seront difficilement insatisfaites. Ainsi, le seul signe d'utilisation des stigmates perçu dans les données du corpus filmique est celui de la scène de *Festen*[3], lorsque le jeune frère de Christian adresse des propos racistes à l'ami noir de sa sœur. Gbatokaï, qui arrive en retard à la fête à laquelle il a bien été invité, est alors victime de la violence du frère. L'insistance avec laquelle celui-ci répète ces propos racistes, cherchant à expluser Gbatokaï de la maison, n'empêche pas ce dernier de rester. On assiste cependant, à deux reprises, à des scènes de violence où les deux convives s'opposent physiquement. Le frère lui-même, lorsqu'il s'oppose à l'invité noir, n'est pas dans un état normal, il est saoul. De plus, un indice au début du film laisse comprendre qu'il a pour habitude de ne pas respecter les règles de bonne conduite que son père souhaite voir appliquées. On constate donc que, si le frère s'autorise à utiliser de façon dévalorisante le stigmate du noir victime de racisme, c'est qu'il n'est pas lui-même capable d'exercer l'auto-contrôle et le respect des règles de bienséance permettant l'atmosphère conviviale de la table.

Dans les entretiens, aucune mention n'est faite aux stigmates. Pourtant, à quelques reprises, des préjugés et des stéréotypes ont été perçus dans le discours des interviewés, semblant toutefois faire l'objet d'étouffement passager lors des récits de repas d'affaires. C'est le cas de cet interviewé qui parle *des asiatiques* qu'il reçoit dans le cadre de l'entreprise multinationale de pétrochimie où il travaille:

> E13: les asiatiques heu/ on leur montre des choses qui sont très heu beaucoup plus visuelles que de rester enfermés pendant deux heures dans un bureau/ on tient compte de tout ça quand même/ parce qu'on sait que ce sont des gens heu/ bon ils ont pas le même type de fonctionnement heu mental/ donc il faut aller plutôt dans/ dans ce qu'ils peuvent comprendre/ alors c'est vrai que bon généralement les asiatiques/

3 *Festen*, Film danois de T. Vinterberg, 1998.

> quand ils vont à Chazay ils sont ravis/ parce que c'est très visuel (...) c'est-à-dire on connaît quoi/ on connaît les cultures donc quand y a un Chinois qui a envie de cracher par terre à table parce que c'est comme ça que ça se passe on n'est pas choqué/ on le sait/ on sait qu'on va avoir notre crachat/ et ça arrive bon/ et personne n'est choqué parce qu'on sait/ par contre si vous avez le malheur d'inviter un Chinois avec quelqu'un qui est très/ très collet-monté/ et qui est pas vraiment/ et que vous avez pas prévenu qu'ils ont des habitudes alimentaires qui sont un peu différentes des nôtres...

On reconnaît ici un phénomène de généralisation, puisqu'il s'agit des Asiatiques auxquels un trait est attribué sans nuance: ils aiment *les choses visuelles*. On constate aussi que c'est la différence entre cultures de groupes qui est marquée, également sans nuance, entre le «nous» et le «ils»: d'abord les Asiatiques *n'ont pas le même fonctionnement mental*, plus loin, les Chinois *ont des habitudes alimentaires qui sont un peu différentes des nôtres*, en l'occurence, il s'agit de l'habitude de *cracher par terre à table*. Enfin, on observe que c'est le représentant du groupe de ceux qui reçoivent qui semble faire un effort d'adaptation à l'autre. Il affirme *on tient compte de tout ça*, suivi de *on connaît les cultures* et encore *on sait*. Ceci dénote un effort d'adaptation mais surtout une capacité à mettre en œuvre une stratégie d'adaptation. Notons que cela dénote aussi l'unilatéralité apparente de cet effort et de cette capacité. En effet, dans le discours de cet interviewé, seul le point de vue de celui qui reçoit est pris en compte. C'est le cas aussi de cet organisateur de repas d'affaires:

> E19: on avait un très gros client du Département qui était un outilleur puis a fait faillite/ qui était vraiment un très gros client/ et les outilleurs en général c'est des gens qui sont partis de pas grand chose/ c'est en général presque des romanichels enfin des gens qui vendaient sur les marchés un peu comme ça/ des gens qui friment beaucoup/ là l'outilleur en question il roulait avec des grosses Mercedes/ des grosses bagues des trucs comme ça/ très difficile en affaires/ très très difficile/ mais les les faire manger à la même table que le directeur du Département de la poste ça avait un impact incroyable

Il parle d'une personne au début du récit, *un très très gros client*, *un outilleur*, pour en arriver à une troisième personne du pluriel (*les faire manger ...*), associée aux outilleurs en général qu'il a posé comme *des gens qui sont partis de pas grand chose* ou encore *presque des romanichels*. Du cas précis de l'outilleur en question, il arrive à des généralités sur des personnes dont il finit pas dire que pour *ces gens-là*, *c'est pas seulement l'argent c'est aussi la reconnaissance sociale qui était importante*. Le dernier cas, relevé dans les entretiens, de catégorisation à partir d'un trait identitaire est celui de la prise de position politique:

> E14: je veux dire c'est vrai dans un repas d'affaires je vais pas dire à un type dont je sais qu'il est du FN/ voilà salaud de FN/ tu vois c'est pas possible

Ici, l'appartenance à un groupe politique ou l'adhésion à son idéologie, est montrée comme susceptible de provoquer un conflit: l'adjectif *salaud* associé au complément *de FN* implique que les divergences politiques peuvent

entraîner une identification négative de la personne tout entière ici *un salaud*. Mais, la situation particulière de communication que représente le repas d'affaires, où la stratégie de relation est fondée sur l'établissement de relations positives, ne permet pas aux convives de céder à ces identifications. Ils auront alors recours à l'évitement de tout sujet de conversation pouvant toucher au trait identitaire de l'appartenance politique ou idéologique.

Ainsi, en situation de repas d'affaires, l'utilisation des stigmates, des stéréotypes et d'autres représentations négatives ne se fait qu'en terme d'évitement et de déni. Cependant, du point de vue de la stratégie d'action en repas d'affaires, par opposition à la stratégie de relations, les convives tiennent compte des représentations qu'ils ont des autres. En effet, dans le cas des Asiatiques aussi bien que dans le cas des Romanichels, leurs hôtes affirment qu'ils prennent en compte les appartenances dites culturelles au moment d'organiser le repas d'affaires. Les outilleurs ont été invités à partager un repas avec le plus haut responsable de l'entreprise parce que l'organisateur du repas pense qu'ils appartiennent à un groupe (*les Romanichels*, *les gens qui sont partis de presque rien*) dont les membres valorisent la reconnaissance sociale. De même, on ne montre pas aux Asiatiques des chiffres et des transparents mais on leur fait visiter des serres. Enfin, on tient compte de la culture chinoise lorsqu'*on sait qu'on va avoir notre crachat*.

5. Conclusion

La table apparaît comme un lieu d'affirmation identitaire et c'est ce qui semble motiver les personnes à se rencontrer pour leurs affaires. Les nourritures servies, le rapport des convives à ces nourritures et leur utilisation des codes de bonnes manières liées à la table constituent de véritables symptômes des différents types de relations possibles entre les participants. Ceci a été vérifié dans les analyses de scènes de repas et confirmé par l'étude des entretiens. Mais l'harmonie des relations, si elle est nécessaire en repas d'affaires, n'est parfois qu'apparente et éphémère; d'autant plus qu'elle résulte des efforts des convives qui adaptent leurs identités et leurs représentations des autres à l'enjeu dominant du repas d'affaires: maintenir des relations positives à table. En effet, ce qui peut constituer la caractéristique d'un repas d'affaires et le distinguer d'un autre type de repas est bien que les rapports que les convives doivent entretenir ne permettent pas que des conflits éclatent ou menacent d'éclater à table. Ceci permet donc d'élargir le champ du repas d'affaires: au lieu d'être réduit à des situations professionnelles à enjeux financiers ou matériels, il peut s'étendre à des repas à enjeux relationnels, des repas de famille, entre amis ou en amoureux, des repas quotidiens ou des repas de fête, etc.

Les obstacles qui peuvent apparaître, sur la voie de la construction identitaire conjointe des individus à table, sont dus d'une part aux contingences

situationnelles des repas, d'autre part, à la volonté des convives de connaître ceux à qui ils ont affaire. Il s'agit alors d'être capable de surmonter ces obstacles afin de maintenir un équilibre entre tension et détente des relations à table. Le principe de la bonne volonté interculturelle sous-tend les relations positives et se manifeste sous plusieurs aspects: la connaissance de l'autre, la compréhension de l'autre, l'assimilation entre les participants et enfin l'usage positif des représentations négatives de l'autre – stigmates et stéréotypes – par l'évitement, le déni ou l'adaptation mutuelle des convives. Notons que l'identité culturelle semble se construire en une relation dialogique et représenter un instrument au service de l'enjeu et des objectifs de communication dans la situation en cours. En tant que tel, elle est donc un instrument stratégique du repas d'affaires, qui se manifeste par l'échange de paroles, domaine du verbal et du non verbal, et par le comportement, domaine du non verbal et de l'extra verbal. S'il est parfois difficile de percevoir, parmi les éléments de l'identité, ce qui relève de la personnalité de l'individu et ce qui relève de son appartenance à un groupe social déterminé, dans une situation donnée, les deux constituent la culture d'un individu. Ainsi, les relations entre personnes sont toujours des relations interculturelles. On peut même avancer qu'identité personnelle et identité de groupe sont interdépendantes et qu'elles ont une influence l'une sur l'autre, contribuant ainsi à la formation de chacun; la zone de flou qui existe entre les deux pôles, la personne et le groupe, constitue ainsi un premier instrument stratégique. Chacun a la possibilité de faire passer une attitude pour un trait de personnalité ou bien pour un élément identitaire dû à son appartenance à un groupe social ou culturel. Mais cette possibilité ne doit pas être perçue comme une liberté car l'individu n'est pas seul à construire son identité. Les autres participent activement à cette construction, formulant leurs hypothèses sur les appartenances identitaires de leur interlocuteur et cherchant à les vérifier dans le discours et le comportement de ce dernier pour mieux aligner leur conduite.

Consignes de transcription:

Les transcriptions d'entretiens et de dialogues des extraits de films ont été faites sans ponctuation, en cherchant à rendre compte de certaines marques de l'oral telles:

- les ruptures: /
- les pauses: // ou ///
- les hésitations: heu, ben…
- les rires: (rire)
- les interrogations: ?
- les exclamations: !
- les passages incompréhensibles: (xxx)

Filmographie

Eaux profondes, français, M. Deville, 1981.

Festen, danois, T. Vinterberg, 1998.

La belle noiseuse, français, J. Rivette, 1991.

La femme infidèle, français, C. Chabrol, 1968.

La vie est un long fleuve tranquille, français, E. Chatiliez, 1988.

Le festin de Babette, danois, G. Axel, 1987.

Le parrain, états-unien, F.F.Coppola, 1971.

Un dimanche à la campagne, français, B. Tavernier, 1984.

Un cœur en hiver, français, B. Tavernier, 1984.

Vincent, François, Paul et les autres, français, C. Sautet, 1974.

Bibliographie

Dravet, F. (2002). *Stratégies de communication interculturelle dans le repas d'affaires*. Thèse de Doctorat en didactologie des langues et des cultures, Université de Paris III.

Goffman, E. (1975). *Stigmates. Les usages sociaux des handicaps.* (A. Kihm, trad.). Paris: Ed. de Minuit. (Original publié en 1963).

Taboada-Leonetti, I. (1990). Stratégies identitaires et minorités: le point de vue du sociologue. In C. Camilleri *et al*., *Stratégies identitaires.* (pp. 43-83). Paris: PUF.

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2002, 36, 59-79

La dynamique des représentations dans les contacts interculturels

Patchareerat YANAPRASART
Université de Neuchâtel

This study presents a meeting point between *hidden thought* and *direct speech*, linking anthropology to linguistics. The discursive processing of the social dimension of representations is our study object. Starting from discursive clues to be used as linguistic tools, the study of social categorization provides us with an access route to the reflexion that each enunciator has restructured from his ideas and the position he held, in comparison with what he had experienced in the communication among heterogeneous groups living in the same society.

Within the context of this work[1], we asked French and Thai partners to describe their meetings with the intention of obtaining the phenomena of positioning and explication of representations as well as the evolution of social images, the modification of stereotypes and the ever-changing nature of representations of the "Other" following contacts. Their representations of intercultural contact are thus built on a personal real life-experience.

0. Introduction

La rencontre entre membres de pays différents est en même temps une rencontre de leurs représentations, *représentations sociales* que Mondada définit comme des

> Valeurs, idées, images qui ont une double fonction, d'une part celle de permettre aux individus de structurer leur action dans le monde social, d'autre part celle de leur permettre de communiquer, en les dotant d'un code commun. (1998, p. 128)

1 Notre corpus recueilli dans un contexte franco-thaï, notamment des entreprises françaises implantées en Thaïlande, est analysé dans une perspective d'analyse du discours. La collection de données, dans le cadre de la thèse de l'auteur, a été élaborée pendant l'été 1996 et 1997 par des entretiens semi guidés. Nos informateurs ont été invités à parler de leurs pratiques discursives, leur expérience quotidienne, résultant d'un échange interculturel direct. Dans l'objectif d'une analyse de sens par les outils linguistiques, nous avons transcrit leurs mots sous forme de résumé au lieu d'adopter les conventions de transcription destinées à une étude de séquences discursives.

Par cette définition, d'une part, ces représentations supposées partagées constituent un outil nécessaire à l'anticipation des conduites et des rôles avant la rencontre. De l'autre, elles résultent de la dynamique des relations entre les groupes. L'étude des représentations des groupes en contact constitue donc la meilleure référence pour expliciter leur relation. Nous nous situons dans la perspective théorique tracée par Abdallah-Pretceille (1987):

> Identité et culture n'existent pas, en fait, de manière objective, mais uniquement à travers les représentations que les individus et/ou les groupes se font de leur propre culture et de celle des autres. Représentations elles-mêmes construites en interdéfinition.

Les groupes s'appréhendent et se comprennent à travers leurs représentations en vue de renforcer leur distinction identitaire si les représentations justifient l'attitude valorisante. Dans le cas contraire, l'attitude relationnellement dévalorisante des représentations demande une redéfinition d'une identité collective pour une cohérence au sein du groupe et une intercompréhension entre groupes. Cette dynamique de l'identification est un processus continuel de négociation pour la reconnaissance.

En ce sens, la perception de soi et de l'Autre n'est pas statique mais fonctionne dans un ensemble dynamique. L'étude de la dynamique de la distinction identitaire peut être conduite en utilisant les outils de l'anthropologie interculturelle comme science interprétative. Elle implique une lecture de tout ce qui se passe à travers les représentations régissant toute relation interculturelle. Par ailleurs, le fonctionnement de l'interdéfinition mouvante des couples identité / altérité, identification / distinction, compréhension / conflit peut s'observer grâce à un traitement discursif.

Notre postulat repose sur le fait que c'est par la manifestation discursive du porteur de culture, en tant que représentant du groupe culturel, qu'on parvient à connaître les caractéristiques qu'il attribue à son propre groupe et à un out-group, de même que les types de relations que lui et/ou sa communauté établissent avec ce dernier. De ce point de vue, le discours n'est pas simplement un miroir reflétant les représentations mais occupe une place importante dans leur description collective. Sa nature est double: il est à la fois un produit langagier de groupe et un processus de construction des savoirs communs dont le sens est partagé socialement. C'est dans ce sens que les identités collectives sociales s'édifient sur l'activité langagière.

L'observation linguistique de la dimension préconstruite des représentations sous formes des formules stéréotypées apparues dans les séquences discursives représente un outil essentiel pour mieux saisir la manière dont les individus appréhendent la réalité – en l'occurrence ici le contact interculturel – et leur façon d'utiliser des marqueurs linguistiques distinctifs tels que termes géographiques ou adjectifs qualificatifs, pour distinguer l'in-group de l'out-group.

1. Evolution des représentations sociales dans le discours

Pour bien vivre dans le quotidien, l'homme a besoin d'un ensemble de «recettes» socialement éprouvées, de «méthodes» efficaces pour venir à bout de problèmes «typiques» en utilisant des moyens typiques afin de parvenir à des fins typiques dans des situations typiques. La notion de *typification* est remarquablement relevée par Alfred Schutz.

> L'homme, dans son quotidien, interprète son passé, son présent et son avenir en termes de réserve préorganisée de connaissances qu'il a à sa disposition à n'importe quel moment de son existence (1987, p. 200).

La réserve de connaissances dont nous disposons, fondée sur nos expériences passées et présentes, sert de schème d'interprétation et d'anticipation des événements futurs et fonctionne comme un système de référence. L'auteur ajoute que «la réserve de connaissances est prise dans le flux continuel et change en se maintenant non seulement dans son étendue mais aussi dans sa structure. Il va de soi que chaque expérience nouvelle vient l'agrandir et l'enrichir» (*ibid,* p. 204). Cette constatation implique l'idée d'un changement de connaissances et de grille d'interprétation en raison de l'expérience nouvelle. L'expérience *précédente* qui constitue une réserve de connaissances à notre disposition au *présent* tend à être renforcée ou modifiée par des activités *actuelles* dont nous bénéficierons *plus tard*. Si l'expérience nouvelle correspond à ce que nous avons déjà vécu, elle tend à consolider notre point de vue sur le monde.

La restructuration de nos références conceptuelles aura lieu au moment où se produira un nouvel événement dont il est impossible d'interpréter le sens, du fait de sa dissemblance par rapport aux expériences déjà vécues. Dans ce cas, l'individu doit reconstruire son schème interprétatif de façon à ce qu'il fonctionne à nouveau.

Si on accepte les arguments de Schutz, les représentations sociales (RS) ont, de notre point de vue, une fonction interprétative. Les RS étant un système de référence, elles font partie de la réserve de nos connaissances. Si la réserve de connaissances disponibles peut changer continuellement, la structuration des RS est elle aussi modifiable. Ce système de référence représente un ensemble de critères incluant des règles de vérification et de falsification. Sensible à l'émergence de nouvelles expériences qui l'auront élargi et restructuré, de même peut-il être modifié pour rester conforme au moment présent. Cela explique pourquoi l'élaboration du schème interprétatif actuel, en l'occurrence d'une RS, reste une condition nécessaire pour une interprétation efficace des comportements futurs.

1.1. Stabilité des formules primitives

Dans le premier extrait ci-après, quand le voyageur thaï rencontre le douanier français, il sélectionne tout de suite la forme communicative qui lui paraît le mieux convenir à la situation. Il sait qu'il doit commencer toute communication avec le mot de salutation «bonjour». Procédant selon les attentes de son partenaire français, cet étranger suppose qu'il ne rencontrera aucun échec communicatif pour autant qu'il applique les règles en vigueur dans la société d'origine de son partenaire.

> Extrait no 1
>
> A l'aéroport, j'ai beau avoir dit bonjour à un douanier, il ne m'a rien répondu en vérifiant mon passeport. Aussi bien dans les magasins que dans la rue, tout le monde se fiche de moi. Les gens ont l'air sinistre, peu accueillant. Ils me traitent comme un moins que rien. Au début, je pensais que les Français détestaient les étrangers. Non, ils sont Français, c'est tout. C'est bien connu, les Français font la gueule.

L'incompréhension surgit du fait que la salutation exprimée n'est pas reconnue. Face à cette situation problématique, ce touriste fait appel à une mémoire collective: «c'est bien connu, les Français font la gueule». Ce locuteur identifie la plupart des comportements des Français en recourant à un trait culturel connu: le visage renfrogné. Ce type de formule d'interprétation se présente sous la forme logique que Py et Oesch-Serra (1993) ont nommée *la formule élémentaire*: tout X est Y.

Dans ce sens, la formule tout X est Y

= «Ils (les Français) sont Français».

Le Y dérive:
1) d'une catégorisation issue de l'expérience subjective, peut-être renforcée par une représentation sociale du groupe d'appartenance:

   = «Je pensais que les Français détestaient les étrangers»

2) d'une successive généralisation qui provient probablement d'une représentation acquise en pays d'accueil:

   = «c'est bien connu, les Français font la gueule»

et qui annulle l'opposition Français / Non-Français.

La cohérence entre les schémas préconstruits et les expériences nouvelles rassure l'énonciateur sur l'efficacité du modèle d'interprétation acquis au sein de sa société d'origine. Le rôle «des formes figées, imperméables à l'expérience» est «non pas de décrire des faits, mais de donner un sens à ce qui en paraît dénué» (*ibid*., p. 77).

1.2. Vérification de la pensée commune

La mise en œuvre d'outils symboliques d'interprétation peut aussi, contrairement au cas précédent, contredire la pensée commune à laquelle s'attache l'individu:

> Extrait no 2
>
> Après mes études de licence, j'ai débarqué à Paris, une des villes de rêve pour nous, les Thaïlandais. Mais, très vite, je me suis rendu compte que la France dans ma tête ne correspondait pas à la vraie France. Je ne comprenais pas les Français, pas plus d'ailleurs qu'ils ne me comprenaient. Je peux dire que je suis arrivé à Paris avec une fausse idée.

L'incompatibilité des schémas interprétatifs ne sera d'aucune importance si ce jeune Bangkokois désire simplement visiter Paris sans se mêler à la population. Mais s'il a envie d'y vivre, cela pourra poser problème. Et c'est justement le cas de ce jeune étudiant, parti étudier en France avec un bagage de représentations. Une fois arrivé, il a mis tout ce qu'il avait appris à l'épreuve, afin de faciliter son insertion sociale. Il a très vite découvert qu'il n'était pas dans la France de ses rêves.

Le bouleversement de ce jeune étudiant provient de la non-correspondance entre la réalité fraîchement découverte et les anticipations représentationnelles, recette d'interprétation tout prête qui est à l'origine de l'échec des relations interculturelles. Cette recette est utile comme schème d'expression: «quiconque veut obtenir un certain résultat doit procéder comme indiqué par la recette prévue à cette fin», et comme schème d'interprétation: «quiconque procède comme indiqué par telle ou telle recette est censé comprendre le résultat correspondant» (Schutz, 1987, p. 222). Mis en œuvre dans un contexte étranger, les schèmes tout prêts perdent cependant de leur pouvoir interprétatif. L'apparition d'un contre-exemple remet en question la qualité du cadre de référence.

1.3. Restructuration des modèles interprétatives

Se trouvant dans un nouveau contexte social, il se peut que le nouveau venu doute de l'efficacité du guide d'interprétation partagé en toute confiance avec ses compatriotes. Face à des situations embrouillées, le schème interprétatif considéré comme assez complet lui apparaît à présent comme insuffisant et exige une restructuration. A cet égard, pour cerner de près les mécanismes qui règlent la nouvelle réalité, l'individu se trouve au carrefour de deux pistes. L'une est la mise en œuvre du modèle culturel d'origine dans l'interprétation de la réalité étrangère, l'autre, la mise en application d'une recette interprétative modifiée, distincte de celle qui circule traditionnellement dans le monde d'origine. Ce témoignage illustrera cette hypothèse:

Extrait no 3

Quand on ne connaît pas bien les gens d'un autre pays, on a souvent une image figée qui est la source des préjugés. Au bout de deux ans passés en Suisse, j'ai une nouvelle image des Suisses. Avant d'arriver à Neuchâtel, je me suis toujours demandé si les réflexions qu'on entend sur la froideur, la discrétion et les attitudes antipathiques des Suisses ne venaient pas de la méfiance des Suisses à l'égard des étrangers. On dit toujours que les Suisses sont réservés et très froids. Au début, je me suis aussi sentie déboussolée par la vie suisse. On m'a regardée bizarrement. On a répondu à mon sourire avec un visage boudeur. J'avais même l'impression qu'on se moquait de mon accent. Je me consolais en me disant «Bon, on m'avait prévenue». Et puis finalement ils ont été fantastiques. Ils sont sensés et sensibles, je dirais. Maintenant, j'ai trouvé des gens très sympathiques, honnêtes et sincères, beaucoup plus simples, plus francs que mes compatriotes à la limite. On trouve que les Thaïlandais sont accueillants, toujours souriants et très ouverts. Je suis aussi d'accord sur ce point précis. Une amie française m'a parlé du sourire thaï et cela m'a beaucoup frappé. Elle a dit que «dans les représentations des Thaïlandais, les gens sont souriants, ça reste. Maintenant, c'est une image, il faut voir derrière.» Et c'est vrai. Moi, je considère le sourire suisse comme une marque de sincérité, d'amitié. Bien sûr, ils sourient beaucoup moins que nous, mais lorsqu'ils sourient, on peut leur faire confiance. Ils vous sourient parce qu'ils en ont envie. Cela n'a rien à voir avec le caractère collectif. En fait, j'ai complètement changé mon opinion sur les Suisses. Les Suisses, même s'ils sont apparemment sévères et isolés au préalable, sont en fait un peuple très accommodant. Ils ont malgré tout bon cœur. A part ça, j'admire également les qualités des Suisses: travailleurs, consciencieux, dignes de confiance, ponctuels, efficaces.

Dans ce discours, nous pouvons constater un processus dynamique et progressif des RS au cours de l'activité interactionnelle. La restructuration des RS que se fait cette jeune Thaïlandaise à l'égard des Suisses s'effectue au travers de son expérience particulière, qui l'amène à mettre en comparaison les deux modèles interprétatifs. Elle est arrivée en Suisse avec un ensemble d'opinions préconstruites qu'elle a appliqué automatiquement au nouveau milieu: «Avant d'arriver à Neuchâtel, je me suis toujours demandé si...». Son intégration ultérieure est fonction d'une accumulation d'expériences jugées positives et de rectifications des images stéréotypées: «Et puis finalement».

Du point de vue psychologique, la mise en œuvre du jugement approuvé dans sa société d'origine offre au départ à cette énonciatrice une efficacité interprétative certaine. Du point de vue social, elle assure un certain succès dans l'établissement de relations préliminaires avec les membres de la nouvelle société dans la mesure où le pouvoir prédictif de la formule est perçu comme un indicateur des comportements d'autrui. Ce système est nécessaire pour le nouveau venu en ce sens qu'il structure sa connaissance du monde, lui permettant d'entrer en contact avec le monde extérieur et facilitant les relations interpersonnelles. Néanmoins, l'utilité de la formule de base est assez limitée. L'hétérostéréotype: («les Suisses sont réservés et très froids»), explicitement admis dans un premier temps («Bon, on m'avait prévenue»), est modifié dans la suite du discours: «Au bout de deux ans passés en Suisse, j'ai une nouvelle image des Suisses». La découverte des limites du pouvoir

interprétatif entraîne des réajustements des images figées conformes à l'expérience vécue. Cette évaluation du stéréotype, basée sur des expériences nouvelles, est ce que Py et Oesch-Serra (1993) appellent *l'élaboration de la formule*.

Dans ce discours, l'objet du discours – sourire – est également abordé. La locutrice présente le sourire suisse en comparaison avec le sourire thaï qui, selon elle et son amie française, n'a plus le même sens qu'autrefois. «Et c'est vrai» souligne la confirmation de la locutrice. Notre sujet s'exprime ensuite sur le sourire suisse, qui est «*marque de sincérité, d'amitié*». Avec des expériences accumulées au cours du temps, elle a découvert que les Suisses sourient parce qu'ils en ont envie et que ce n'est pas leur caractère collectif – implicite ici, une pensée préconstruite selon laquelle le sourire thaï représente une nature commune du peuple thaï. Au fur et à mesure, ses contacts avec certains indigènes lui permettent de percevoir un deuxième trait de caractère: (accommodants, sympathiques), traits culturels qui semblent contradictoires par rapport à (sévères, isolés) ou à (réservés, froids). Cette nouvelle référence résulte évidemment de nouvelles expériences.

1.4. Elaboration des représentations en contexte

Nous aborderons maintenant un aspect connu, celui de la transformation des RS de l'Autre en fonction du contexte dans lequel celui-ci est observé. Notre intérêt portera de nouveau sur le dysfonctionnement des connaissances; même acquises de façon naturelle et authentique sur un terrain, celles-ci semblent ne plus fonctionner de façon efficace lorsqu'elles sont appliquées ailleurs. Autrement dit, comment les RS à propos des Français sont-elles modifiées quand elles concernent ceux qui vivent hors de l'Hexagone? Ce changement résulte-t-il de l'identité individuelle ou du nouveau contexte? Le discours suivant appartient à une Thaïlandaise qui avait pourtant le sentiment de connaître les Français en France. Nous allons voir comment elle interprète ce changement.

> Extrait no 4
>
> Les Français en France m'ont beaucoup impressionnée. Ils étaient sympathiques, serviables et respectueux. Mais les Français qui viennent travailler en Thaïlande sont différents. Ils ne connaissent pas mon pays, mais ils se croient des spécialistes. Ils se montrent supérieurs. Ils se comportent comme des chefs, ils ordonnent plus qu'ils ne collaborent. En fait, ils ne savent rien sur nous. C'est à l'expatrié de s'adapter à la coutume du pays où il vit, à regarder, à observer comment sont les gens, comment ils travaillent. Mais les Français qui sortent de leur pays sont obsédés par l'idée que, quand ils arrivent quelque part, ils sont les meilleurs. Ils ont du mal à reconnaître leurs torts, à accepter les suggestions, les opinions des autres.
>
> En principe, afin d'être accepté par l'Autre, il est nécessaire de se comporter selon les conventions du milieu où l'on se trouve. C'est ce que nous avons fait lors de notre séjour en France et que nous faisons encore même maintenant dans notre pays natal

> parce que nous devons travailler avec des étrangers. Mais je trouve que certains Français n'ont pas la même idée. Il faut qu'ils sachent que bien qu'ils vivent parmi leurs compatriotes, ils sont étrangers ici. Si l'on vient dans le pays de l'Autre et que l'on impose ses règles, sa culture aux autochtones, cela ne va pas du tout parce que les gens vont se rebeller. Le conflit est donc évident: nous sommes dans notre pays, mais ce sont les Français qui donnent des ordres. S'ils veulent qu'on suive leurs idées, ils doivent se faire respecter. A mon avis, il s'agit d'un problème d'adaptation.
>
> Les Français en Thaïlande sont vraiment gâtés. Quand ils arrivent, ils sont simples, modestes, courtois et aimables. Ils répètent toujours que tous ont les mêmes droits. Au fur et à mesure que le temps passe, les choses changent. Ils se croient importants. Ils sont invités à l'ambassade. Ils ont un chauffeur qui s'incline à chaque fois qu'ils entrent ou sortent de la voiture. Ils embauchent une secrétaire qui prépare du café. Ils ont une ou deux femmes de ménage. Ici, ils sont surpayés. La vie semble plus agréable qu'à Paris. Là-bas, on voyage en métro. On n'a ni bonne, ni chauffeur. Ici, la belle vie les rend vaniteux, hautains, arrogants. Ils sont exigeants, ils réclament des services et donnent des ordres, même à leurs amis. Ils hurlent quand ils ne sont pas contents. L'esprit colonial est si ancré qu'ils se croient maîtres partout et pensent que nous sommes de fidèles serviteurs. Ces étrangers oublient une chose, c'est que la Thaïlande n'a jamais été colonisée. Et nous sommes fiers d'être Thaïs.

Dans ce témoignage, la locutrice observe les RS des Français en définissant deux sous-classes: celle des «Français en France» constitue une image positive («Ils étaient sympathiques, serviables et respectueux»); celle des «Français en Thaïlande» va dans le sens d'une nouvelle catégorisation, négative («Mais les Français qui viennent travailler en Thaïlande sont différents»). Elle exemplifie son argumentation en liant la façon de se conduire des Français en Thaïlande («Ils se montrent supérieurs») au stéréotype des Français hors de la France («les Français qui sortent de leur pays sont obsédés par l'idée que, quand ils arrivent quelque part, ils sont les meilleurs»). Cette hétéro-image que le sujet attribue aux Français séjournant dans son pays est illustrée par leurs actions déplacées: «Ils ont du mal à reconnaître leurs torts, à accepter les suggestions, les opinions des autres» ou «Ils se comportent comme des chefs, ils ordonnent plus qu'ils ne collaborent».

S'appuyant sur l'image stéréotypée bien connue de l'*esprit colonial*, elle renforce enfin son jugement par la phrase suivante: «L'esprit colonial est si ancré qu'ils se croient maîtres partout et pensent que nous sommes de fidèles serviteurs.» L'usage des *formules stéréotypées* (De Pietro & Muller, 1997) permet à l'individu de se définir en tant que représentant du groupe auquel il appartient. D'une part, il affirme son appartenance au groupe en indiquant que ce qu'il dit n'est pas personnel. D'autre part, il se libère de tout engagement en signalant que ce qu'il dit a été approuvé par sa communauté.

L'énonciatrice décrit le changement des comportements de l'Autre en constatant que «Quand ils arrivent, ils sont simples, modestes, courtois et aimables. Au fur et à mesure que le temps passe, les choses changent». L'emploi de deux conjonctions de temps, *quand* et *au fur et à mesure que*, indique la reconstruction «chronologique» des conduites des expatriés français. L'adverbe

de lieu *ici* est utilisé de manière à faire une comparaison entre ici – en Thaïlande où ils ont un chauffeur «qui s'incline à chaque fois qu'ils entrent ou sortent de la voiture» – et *là-bas* – à Paris où «on voyage en métro. On n'a ni bonne, ni chauffeur». C'est la belle vie «ici» qui «les rend vaniteux, hautains, arrogants». L'élaboration de la nouvelle formule se réalise par l'introduction des adjectifs exprimant des qualités négatives, qui sont liés à certaines actions déplaisantes: «Ils sont exigeants (...). Ils hurlent…». Dans ce discours, nous trouvons deux types d'adjectifs: les uns présentant l'opinion positive (simple, modeste, courtois, aimable) du locuteur à l'égard des Français venant d'arriver en Thaïlande, les autres décrivant les comportements méprisants (vaniteux, hautain, arrogant) de ceux qui y résident déjà depuis longtemps. La prédication positive se rapporte à la qualification positive des Français (sympathique, serviable, respectueux) que cette locutrice a rencontrés en France et qui l'ont «beaucoup impressionnée».

Cet exemple nous amène à constater que les RS sont toujours redéfinies, reconstruites et réajustées lorsqu'elles changent de contexte social d'interaction. La modification, mobilisation et évolution du cadre d'interprétation dynamique et observable dans le discours est donc inhérente aux nouveaux événements, suite à la rencontre et à la fréquentation des autres.

2. Construction de l'identité nationale, ethnique et culturelle dans le discours

L'analyse linguistique des comportements discursifs revêt une grande pertinence pour la description des relations intergroupes. L'*in-group* et l'*out-group* se distinguent par une accentuation des similitudes ou par une exagération des différences de leurs comportements. La coexistence entre groupes conduit à la production d'auto et d'hétéro-représentations de l'identité sociale et nationale.

Les énoncés recueillis lors d'entretiens entre ressortissants français et thaïlandais mettent en évidence cette présence d'une dimension identitaire dans les contacts sociaux de type interculturel. Notre analyse critique nous permettra d'assister à la *co-construction* des savoirs culturels partiellement partagés et à la *co-structuration* des schémas interprétatifs plus ou moins communs aux acteurs sociaux venant d'horizons différents.

Certains malentendus sont rendus possibles par le sentiment d'exclusion qu'un individu peut ressentir par rapport au groupe de l'Autre. En tant qu'étranger dans le groupe, l'individu fait face à un paradoxe: il a besoin de sauvegarder sa propre identité culturelle et, en même temps, il a envie de s'intégrer graduellement au nouveau groupe par la rencontre et la fréquentation de ses membres. Mais, comme en témoigne le récit suivant, la volonté de s'intégrer au nouveau groupe est parfois mise en échec et ce refus est inter-

prété par le sujet comme une discrimination qui aboutit, par conséquent, à la construction de préjugés.

2.1. Compatibilité dans les structurations des images en contact

Le narrateur se sert de la technique du discours rapporté pour, d'une part, nous parler de son expérience et, d'autre part, dégrader le comportement communicatif des autres avec lui. Cette technique que Gülich appelle *l'hétérocatégorisation rapportée* permet au narrateur de «reconstruire ses actions et ses attitudes antérieures et de leur donner une interprétation» (1997, p. 49).

Dans ce qui suit, l'expérience vécue ne fait que renforcer le pouvoir du schème de référence de la collectivité. L'usage de l'hétérocatégorisation rapportée de notre sujet: «*C'est bien connu*, les Français ... *On sait bien que* ce peuple est ...» a pour but d'expliquer la raison pour laquelle il est traité par l'out-group. Elle fournit un cadre d'interprétation pour le récit qui suit et lui donne un sens (*ibid*., p. 51):

> Extrait no 5
>
> Lors d'une soirée organisée par la société, j'ai décidé de m'asseoir avec mes collègues français pour m'amuser avec eux. Ils savent bien que je ne parle pas couramment le français, alors on se parle toujours en anglais. Ce soir-là, personne à la table n'a changé de langue lorsque je suis venu me joindre à la table.

Quelle serait donc la raison d'employer le français dans cette situation interactionnelle? Est-il possible que l'usage du français ait pour but de mettre le non-natif dans la position de dominé, c'est-à-dire un allocutaire passif? L'usage de spécificateurs (l'adverbe *bien* comme l'adverbe de temps *toujours*) du sujet parlant nous laisse comprendre que, pour lui, le choix de langue dans ce cas est volontaire: il est l'outil que ce groupe de Français met en œuvre pour se mettre en position de dominant et déclarer explicitement qu'il n'appartient pas à leur communauté linguistique. Bien qu'il soit leur collègue, il n'est qu'un participant étranger dont le rôle est limité par l'asymétrie linguistique.

La suite du récit illustre la manière dont le narrateur suppose être catégorisé par ses collègues. Son discours thématise l'hétéro-stéréotype: le concept de discrimination des Français lui sert de cadre d'interprétation:

> Extrait no 6
>
> C'est bien connu, les Français ont un esprit discriminatoire. On sait bien que ce peuple est très fier de sa nation et d'être français. Cette fierté les pousse à se croire supérieurs. Au bureau, il existe une zone de distance: au déjeuner, les Thaïs et les Français se séparent pour manger. Aux fêtes, les Français s'amusent entre eux et les Thaïs se réunissent dans un autre coin de la salle. Il me semble qu'ils s'éloignent de nous parce qu'ils sont racistes et se croient meilleurs.

En premier lieu, le locuteur généralise l'identité subjective de ses collègues en la résorbant dans l'identité collective des groupes d'appartenance: nous, les Thaïlandais. Les formes linguistiques, en l'occurrence l'article défini et le pronom personnel, sont utilisées pour catégoriser «les Français, les Thaïs» et pour s'identifier soi-même par rapport à l'Autre: «me, nous, ils». Les deux groupes sont décrits à l'aide d'activités typiques: déjeuner et fêtes.

Cette personne donne du sens aux pratiques de ses collègues en faisant appel au système de représentations préconstruites qui fait partie de son savoir sur le monde. Son observation critique s'appuie sur une vision stéréotypée de l'Autre: «les Français sont racistes». Ce stéréotype culturel, point de départ de son raisonnement, est confirmé par cette expérience nouvelle. Le comportement des Français avec qui il est entré en contact correspond entièrement au comportement prédit par la formule stéréotypée: «les Français ont un esprit discriminatoire». Cette dimension sociale est attestée par «on sait bien». D'abord, l'introduction d'énoncés généralisants permet à la fois à l'énonciateur de se référer aux idées des autres et de s'en distancer. Ensuite, il fournit un exemple de comportement social, l'usage du français en présence d'un non-francophone. Le concept de discrimination fonctionne toujours comme outil d'interprétation prêt à l'emploi. Le locuteur réaffirme les représentations avec «une distance d'interaction». Enfin, la prise en charge personnelle du narrateur (à l'aide de «il me semble que») renforce l'idée préconstruite selon laquelle l'éloignement des Français par rapport à leurs collègues thaïs se base sur le racisme et la supériorité. Le recours à des clichés pour expliquer de tels comportements marque la confirmation de l'appartenance d'abord générale au groupe (du «on» au «nous») et la validation d'un ensemble de représentations partagées. Nous trouvons ici une compatibilité entre la structuration collective et la structuration personnelle des représentations. Les images co-construites par «on», collectivement acceptées par «nous», apparaissent dans «mon» discours qui décrit «mes» expériences.

2.2. Justification du consensus collectif

Dans le discours suivant, la perception et la compréhension d'autrui portent la trace évidente des stéréotypes:

> Extrait no 7
>
> Les Français sont râleurs, difficiles et exigeants. Très fiers de leur race, ils se croient les meilleurs. On les entend toujours critiquer les autres, par exemple, les Belges racontent toujours des bêtises, les Suisses parlent lentement. Avant que je ne vienne continuer mes études en Suisse, mon patron français m'a dit ceci: «soyez prudent, les Suisses sont plus hypocrites que les Français». Je lui ai demandé en retour: «est-ce que ça veut dire que les Français sont eux aussi hypocrites?» Un jour, j'ai entendu un homme d'affaires français dire à un stagiaire à peine arrivé en Thaïlande que «les Thaïlandais sont sales, ils crachent partout. Les hommes thaïs sont paresseux».

Dans ce témoignage, les catégorisations de l'identité nationale sont effectuées non seulement à l'aide de noms de catégories «les Français, les Belges, les Suisses, les Thaïlandais», mais aussi à l'aide de noms de lieux (en Suisse, en Thaïlande). On trouve aussi des adjectifs correspondant à des catégorisations typiques, par exemple «râleurs, difficiles, exigeants, fiers, hypocrites, sales, paresseux».

Les propos de ce Thaïlandais adhèrent explicitement au système de référence de départ: «Les Français sont râleurs, difficiles et exigeants. Très fiers de leur race, ils se croient les meilleurs». Pour les catégoriser et justifier leur caractéristique nationale – l'esprit critique, – le locuteur recourt à deux ressources de savoirs: le consensus collectif («On les entend toujours critiquer les autres…») et la conviction individuelle qui résulte de deux expériences personnelles dont il assume la responsabilité («mon patron français m'a dit ceci…», «Un jour, j'ai entendu…»). Ce témoignage réunit deux dimensions évaluatives: le discours préconstruit traduit par le pronom indéfini «on» et le discours personnalisé où le pronom personnel «je» indique la prise de position individuelle. Ces marqueurs linguistiques (un déplacement de la prise en charge énonciative (du «on» au «je») et un glissement du général au particulier «par exemple») révèlent un processus de ratification selon lequel la catégorisation stéréotypée préconstruite est d'abord mise en œuvre, vérifiée et en dernier lieu entièrement admise.

2.3. Valorisation des convictions individuelles

Extrait no 8

On dit que les Français sont racistes. Mais ça n'est pas toujours vrai. Les Français dans le sud et dans d'autres villes sont gentils, mais pour les Parisiens, c'est juste. Ils se croient intelligents et n'écoutent pas nos explications. Ils nous contredisent même lorsqu'ils trouvent que ce que nous disons ne correspond pas à ce qui a été écrit dans leur guide touristique. Ils aiment tester nos connaissances quant à la date, à l'année.

Dans son propos, le locuteur recourt aux noms de catégories pour distinguer les Parisiens des Français dans le sud et dans d'autres villes. L'adjectif qualificatif «raciste» est employé pour marquer la caractéristique typique des Parisiens, l'adjectif «gentil» décrivant les Français en général. L'idée du racisme des Parisiens souligne à la fois un savoir et un jugement partagés par le locuteur et les autres en généralisant son propos («on dit que»). Les verbes désignant des activités typiques sont une autre forme linguistique à laquelle recourt le locuteur pour stéréotyper les Parisiens qui «se croient intelligents, n'écoutent pas nos explications, nous contredisent, aiment tester nos connaissances».

Les catégories apparaissent sous des formes grammaticales et lexicales variées et qui comportent des aspects évaluatifs. A la différence de l'extrait précédent, le discours ci-dessus, en circulation dans le groupe social, est

cette fois rectifié, personnellement restructuré par le renversement du contenu des images figées. Ce guide thaï, accueillant des touristes français, prend position par rapport à un énoncé universel à valeur collective: le racisme français, auquel répond son énoncé personnel («pas toujours»). Le locuteur introduit cette modalisation pour contester cette pensée socialement construite tout en établissant une comparaison entre les Parisiens et les Français d'autres régions. Il accepte que ce cadre de référence énonce une certaine réalité française en décrivant des comportements négatifs de Parisiens qui, selon lui, prouvent que ces derniers sont bien racistes. Une partie du contenu n'est pas démentie par le sujet parlant, dans le but de préserver sa relation avec ses compatriotes qui s'attachent encore à ce contenu – le savoir circulant reste valable car encore valide dans certains cas: «mais pour les Parisiens, c'est juste». Mais, les contacts avec des touristes permettent au guide de transformer son image de la France. Les relations concrètes avec les «autres» contribuent à une actualisation de leur image, à une remise en question des stéréotypes préalablement évoqués. En conséquence, l'autre partie de la formule est soumise au changement en vue d'établir une relation privilégiée avec les membres du nouveau groupe dont le trait culturel négatif est neutralisé: ce n'est pas toujours vrai que les Français sont racistes. On peut voir une double stratégie en acte ici: l'acceptation de la légitimité des représentations transmises à l'intérieur de son groupe souligne l'effort du guide de préserver sa relation avec son propre groupe auquel sa loyauté est évidemment marquée, tandis que la modification de sa grille de lecture du réel marque une tentative de maintenir des contacts positifs avec l'autre groupe.

Extrait no 9

Les Français qui se considèrent supérieurs sont des gens qui restent en France, qui ne sortent jamais de chez eux, et non les gens qui voyagent.

Ce point de vue présente une image de type auto-catégorisation, puisqu'elle est produite par un Français qui juge l'ensemble de ses compatriotes. D'abord, il divise le peuple français en deux groupes: ceux qui ne quittent jamais leur territoire et ceux qui sortent de leur pays. De plus, pour lui, tous les Français ne se prennent pas pour des êtres supérieurs. Ce constat correspond à la perception du locuteur précédent, selon lequel le racisme n'est valable qu'en contexte parisien. De ce fait, on dirait qu'il existe une coïncidence entre une auto et une hétéroreprésentation[2], concernant la diversité des caractéristiques nationales.

2 L'auto-image représente un ensemble de traits par lequel un groupe social se définit en tant que tel et l'hétéro-image, un ensemble de croyances selon lequel ce groupe est reconnu par d'autres groupes.

Extrait no 10

Il est faux de croire que seuls les Français sont impatients, je les trouve exactement comme les autres Européens. Les Occidentaux perdent facilement patience, ils vocifèrent volontiers. En fait, c'est ce que j'ai expérimenté.

Asiatique, le guide thaï classe ici le comportement négatif français dans la catégorie occidentale. Il atténue l'impatience des Français décrite par des actions peu appréciables («perdent facilement patience, vocifèrent volontiers») en la généralisant: «impatients comme d'autres Européens». Le nom «les Français» sert encore une fois à marquer l'appartenance du groupe aux Européens, aux Occidentaux. Nous pouvons ainsi évoquer le processus d'appropriation et de reélaboration des pensées antérieures: le locuteur actualise une catégorisation socialement justifiée avec l'opposition entre le racisme des Parisiens et la gentillesse attribuée aux Français d'autres régions, puis insiste sur le fait qu'un trait culturel est pertinent tant pour les Français que pour les Occidentaux. Selon son argument, il n'est pas juste de ne dévaloriser que les premiers.

La prise de distance par rapport au stéréotype du racisme français signifie une remise en cause du savoir commun. L'énonciateur renonce à la grille d'interprétation de son groupe suite à sa nouvelle perception de la réalité: «En fait, c'est ce que j'ai expérimenté». Il nuance la formule toute faite au fur et à mesure que ses nouvelles connaissances s'enrichissent. La neutralisation de la formule donne par conséquent lieu à une reconstruction des connaissances préalables. La modification du schéma initial est inhérente à la mise à jour de l'expérience. La nouvelle formule est enfin mise en œuvre de manière individualisée:

Extrait no 11

D'après mon expérience, les touristes français sont curieux d'apprendre des choses, ils s'intéressent à tout, en particulier à la politique et à l'histoire. Ils sont attirés par les sites archéologiques. Ils passent du temps à aborder des sujets intéressants, à poser des questions. Les Français aiment enseigner, en particulier à celui qui sait leur langue. Les Canadiens sont sympathiques, craintifs et méfiants. Les Belges et les Suisses sont gais, attentifs, instructifs, ils aiment aussi poser des questions.

Dans ce discours, nous voyons comment la parole fige des représentations. En faisant allusion à «mon expérience», le guide définit l'identité nationale des quatre pays francophones avec des adjectifs qualificatifs positifs. Son interprétation, individualisée, ne se base pas sur un positionnement collectif mais sur une réflexion personnelle élaborée dans un processus d'argumentation et de vérification à partir de ses exemples concrets. Le locuteur s'affirme comme un expert par rapport à ses compatriotes, du fait qu'il a éprouvé le fondement des connaissances communes. C'est l'expérience vécue dans la pratique quotidienne qui lui donne le droit de modifier la vision, de justifier son nouveau cadre de lecture et de légitimer les certitudes qu'il a sur les autres.

Le rôle d'expert[3] est également partagé par un Français qui travaille depuis des années à l'étranger et a beaucoup voyagé en Asie. Il est arrivé en Thaïlande il y a sept ans. Voici son témoignage:

> Extrait no 12
>
> Dans le concept, nous sommes supérieurs, nous sommes riches. Il y a des gens pauvres, aussi en Europe. En fait, on n'est pas supérieurs. Il y a des domaines où l'on est meilleurs que les Thaïs, mais il y a aussi des Thaïs qui sont meilleurs que nous dans certains domaines. Les Thaïs admirent la technologie française, qui est généralement considérée supérieure à la leur.

Cet expatrié commence par s'autocatégoriser en définissant l'identité nationale de son groupe, désigné par la pluralité catégorielle du «nous», même si cette identification ne reste que «dans le concept». Les énoncés répétés d'«il y a» véhiculent une dimension sociale qui est évidemment acceptée tant par «nous» désignant les Français que par «on» se référant aux Européens. La catégorisation franco-européenne s'oppose à la représentation asiatique dont fait partie la Thaïlande, marquée par le «ils». L'adjectif qualificatif «meilleur» est introduit comme une auto-hétéro-catégorisation commune entre Français et Thaïlandais qui sont meilleurs dans des domaines différents.

De ce commentaire ressort un processus de contradiction. Nous voyons ici un décalage entre une perception normative et une perception expériencielle de la «supériorité française». L'informateur n'est pas d'accord avec l'image conceptualisée par d'autres pour qui tous les Français sont riches et supérieurs, étant donné que dans la réalité, il y a aussi des pauvres dans les pays européens – bien entendu aussi en France. En tant qu'expatrié «expert», il restructure l'image de l'in-group en attribuant l'idée de la supériorité française accordée par l'out-group à l'admiration pour les progrès technologiques de la nation française. Cette expertise a donc ici une fonction argumentative par excellence.

2.4. Réajustement de la formule conventionnelle

Dans l'extrait suivant, le processus de mise à l'épreuve d'une croyance personnelle se termine par le recours à l'opinion courante:

> Extrait no 13
>
> Au début, je pensais que le fait d'être embauché suffirait, mais pas du tout. Les Français respectent les Thaïlandais, mais ils se méfient de nous. La méfiance des Français à l'égard des étrangers est un fait bien connu. Avec les Français, il faut qu'on fasse nos preuves. En fait, il s'agit de prouver que nous sommes des leurs, que nous les connaissons comme ils sont, que nous les acceptons pour ce qu'ils sont.

---

3 Pour la notion d'expertise *cf.* Furchner & Gülich (2001)

Cette locutrice attribue son comportement initial, son attitude envers l'autre groupe, à son opinion personnelle à laquelle elle s'attache pour interpréter la réalité. Le marquage temporel «au début» marque le commencement de l'évolution des certitudes que l'énonciatrice a sur l'Autre, ainsi qu'un changement de la formule choisie. Le sujet illustre son raisonnement en utilisant, au départ, son propre modèle «je pensais que». L'expression «mais pas du tout» prononcée par la suite indique l'aspect inadéquat de ce système de référence. A cause de cette rupture conceptuelle, la personne s'interroge sur la crédibilité de son critère interprétatif individuel. Par conséquent, dans l'intention de comprendre les attitudes des Français, elle recourt alors à l'expression préfabriquée: la méfiance des Français envers les étrangers est «un fait bien connu». La locution adverbiale «en fait» signale d'une part l'élargissement de sa vision et, d'autre part, le réajustement de la formule adoptée ainsi que le renforcement du pouvoir interprétatif de la formule commune partagée par son groupe. En ce sens, la pratique quotidienne confirme le schème de référence de la collectivité, qui suffit à décoder le comportement déroutant.

2.5. Rectification de la valeur référentielle

Au contraire, dans l'extrait suivant, le pouvoir interprétatif de la formule préconstruite est remis en question:

> Extrait no 14
>
> Tous les Français se contentent de travailler avec des gens qui connaissent bien leur pays et maîtrisent leur langue. Sur ce point je suis d'accord, il faut connaître les attitudes des gens avec qui on va travailler. En réalité, connaître les autres est une épée à double tranchant: d'un côté, elle sert à combattre les obstacles culturels, de l'autre, elle nous renferme dans un cachot plein d'idées. Il s'agit d'un paradoxe en fonction duquel, pour accepter quelqu'un, il faut d'abord le connaître. Mais le fait de connaître nous oblige à l'accepter pour ce qu'il est. Le fait de le connaître nous engage à accepter toutes ses habitudes, autant les bonnes que les mauvaises.

Ici, un autre sujet rend manifeste un travail de distanciation. La RS est réajustée par l'adoption d'une autre forme, plus autonome, d'interprétation. Il introduit un argument qui provient de son expérience quotidienne et qui traduit un rapport direct avec la réalité. Dans ce cas, il ne s'oppose pas à une propriété donnée («Tous les Français se contentent de travailler avec des gens qui connaissent bien leur pays et maîtrisent leur langue»), mais la met simplement à l'épreuve: bien connaître les gens peut aussi être un désavantage. Ce passage clé nous permet de saisir deux dynamiques identitaires en œuvre. La première s'articule autour d'un rapprochement entre «l'Autre» et «nous»; l'inscription du «je» dans l'anonymat du «on» traduit cette attitude. Dans l'objectif de valoriser cet esprit français et de dépasser le discours de stéréotypie, le locuteur développe un discours universaliste reconnu par tous: «il faut connaître les attitudes des gens avec qui on va travailler». A partir de

sa tentative d'explication, nous voyons que le comportement des Français face au travail correspond à une façon universelle de travailler qui mène au succès professionnel. La seconde dynamique met en scène la construction d'une nouvelle catégorie. L'introduction d'un autre aspect possible de la réalité constitue la stratégie que le sujet adopte pour ne pas démentir la vision que «nous» avons déjà sur l'Autre. Il est en effet vraisemblable qu'une autre perception du monde ait pour conséquence une modification de l'image initiale: «En réalité, connaître les autres est…».

2.6. Spécificités culturelles dans une catégorisation identitaire

Du côté français, c'est la timidité à la manière thaïe qui rend difficile l'établissement des relations franco-thaïes:

> Extrait no 15
>
> Ce sont les Thaïlandais qui gardent leurs distances. Ils sont trop timides pour parler librement avec nous. Ils parlent bien les langues, mais ils n'ont pas envie. Il existera pour toujours cette distance à moins que nous puissions parler thaï.

Dans son propos, le locuteur essaie de défendre ses compatriotes contre l'accusation de certains Thaïlandais qui leur reprochent de garder leurs distances, pour montrer par là que l'identité nationale du groupe auquel il appartient ne correspond pas aux critiques qui en sont faites par l'out-group. Il renforce son argumentation en attribuant un sens social à l'échec du contact interculturel. La timidité, caractéristique négative d'après l'informateur, est ainsi à l'origine d'une distance dans les relations interpersonnelles.

Dans le témoignage suivant, la difficulté provenant de la différence culturelle est envisagée d'avance:

> Extrait no 16
>
> Outre le fait qu'ils sont individualistes, peu disciplinés et assez chauvins, on m'avait surtout prévenu de l'esprit critique des Français. Nous, les Thaïlandais, nous sommes différents, nous nous voulons si peu agressifs que nous manquons d'esprit critique.

Cette réaction confirme le postulat de Triantaphyllou selon lequel «l'identité repose sur sa différence par rapport à l'Autre, sur son désir de s'opposer, de se distinguer et d'être soi» (2002, p. 7). La construction des stéréotypes bipolaires consiste à mettre en opposition l'in-group «nous» et l'out-group «ils». Nous trouvons ici une tentative d'auto-évaluation positive traduite par l'hétérocatégorisation négative: «ils… individualistes, peu disciplinés et assez chauvins». L'autocatégorisation est mise en relief par une forte accentuation: «nous, les Thaïlandais, nous sommes différents».

Ici, nous voyons apparaître non seulement une coïncidence entre un autostéréotype thaï et un hétérostéréotype français, mettant en évidence l'esprit critique des Français et le manque de cet esprit chez les Thaïlandais, mais aussi la ratification du cadre interprétatif de la collectivité: «on m'avait surtout

prévenu…» corroboré par l'expérience personnelle. Cette juxtaposition de deux formules interprétatives cohérentes permet au sujet parlant de décrire avec certitude de tels comportements significatifs français. A l'aide de «mes expériences précédentes», ce locuteur parvient à vaincre les difficultés et finit par avoir une «vie facile en France».

2.7. Réalité mouvante dans le processus de verbalisation

Des extraits cités, il ressort que l'asymétrie linguistique ne freine pas l'envie de rapprochement mutuel. A notre avis, ce sont plutôt les images négatives des autres qui empêchent de découvrir leurs qualités. Tandis que les Français jugent les Thaïlandais timides, ces derniers les considèrent comme racistes. Les Thaïlandais trouvent les Français arrogants, discriminatoires, alors que ces derniers s'estiment individualistes et indépendants. Lorsque les ressortissants de l'Hexagone qualifient la valeur d'une personne en fonction de la qualité du travail, le peuple du Siam subordonne sa carrière aux relations interpersonnelles. L'auto-attribution de qualités positives et la dévalorisation des caractéristiques de l'Autre entraînent par conséquent des images éloignées de la réalité autant sur soi-même que sur les autres.

Cette vision de l'identité nationale par l'Autre sert de point de comparaison, permettant de connaître les images que les deux nations se donnent l'une de l'autre et le regard qu'elles portent l'une sur l'autre. A partir de l'analyse de nos exemples, nous avons montré que le discours ne constitue pas seulement le lieu où apparaissent et se construisent les auto-hétéro-images, mais aussi l'endroit où l'identité et l'altérité entrent en conflit.

La mise en relation des stéréotypes bipolaires aboutit à une bonne compréhension réciproque à condition qu'il y ait cohérence[4] entre auto et hétéro-représentations. Au contraire, si l'auto-attribution est apparemment en contradiction avec l'hétéro-attribution, cette distance conceptuelle peut occasionner des relations conflictuelles. Parfois, les problèmes relationnels dus au

4 Les discours qui suivent montrent, par exemple, une cohérence entre auto-images et hétéro-images françaises. Voici les images que les sujets français se font de leur pays et d'eux-mêmes: «les Français apparaissent *trop directs, trop brutaux*; cliché classique de l'image française: *pays de luxe*, reconnaissance de la haute technologie française, de son rôle sur la scène internationale». Les locuteurs thaïs considèrent les Français comme «Farangs (étrangers de race blanche), donc différents, parfois bizarres, difficiles à comprendre; individualistes, sous-développés au niveau de la maîtrise des sentiments, *très expressifs*». Ils se représentent la France comme «un beau pays très diversifié, un pays agréable pour son vin, *ses produits de luxe*; cette société est égalitaire et démocratique».

contraste des images entre deux cultures sont plus sérieux que ceux provoqués par les interférences linguistiques.

Même si l'acceptation de l'Autre dans sa différence est loin d'être une attitude spontanée, le choc des cultures dans une rencontre interculturelle, provenant de l'échec des schèmes d'interprétation de la nouvelle réalité quotidienne, pourra, dans certains cas, être évité si les participants à la conversation s'attardent sur ces différences et les respectent. Voici un dernier extrait de l'entretien avec un directeur français qui, après huit ans à Bangkok, constate qu'en tant qu'étranger dans un pays, on est nécessairement confronté à des coutumes inhabituelles. Ci-dessous, la solution qu'il propose:

> Extrait no 17
>
> Même si on connaît bien les Thaïlandais, on n'est pas sensible à tous les non-dits, à toutes les coutumes. Je ne veux pas être thaï plus qu'un Thaï. Chaque culture a son jardin secret. Il y a une barrière qu'un nouveau venu ne peut pas franchir.
>
> Il y a des Français arrogants, il y a des Thaïlandais arrogants. C'est d'abord le respect de l'Autre qui prime. Lorsqu'on est hors du pays, on doit respecter la culture du pays où on est. Cela veut dire, que quelle que soit la structure sociale, la mienne est petite. On peut laisser les gens lire dans notre pensée. Comme je l'ai dit, chacun a son jardin secret et ses particularités. La façon de penser thaïlandaise est plus imperméable, moins facilement pénétrable. Si le but à atteindre est de mieux comprendre, de mieux communiquer, il faut voir le bon côté, il faut prendre le mauvais et le transformer en bon.

3. De la théorie à la pratique

Dans notre analyse, nous avons abordé le concept «culture» par opposition discursive entre «nous» et «eux». Nous avons vu une perspective de négociation avec l'Autre dans la mesure où l'Autre n'est pas seulement un objet de discours ou une source d'informations mais un co-acteur et co-producteur de la relation elle-même «co-construite». Cette relation est évolutive et modifiable, car elle est le résultat de communications interactives, dont le sens est quelque chose de partagé, d'intersubjectif.

Ce qui nous intéresse chez un représentant d'une culture n'est pas la culture elle-même mais les opinions qu'il a de la culture. La description du rapport à soi en fonction du rapport à l'Autre ne renvoie pas à la réalité mais plutôt à la façon dont nos sujets perçoivent, gèrent, organisent, évaluent cette réalité vécue individuellement ou collectivement.

Aux actes de perception, d'appréciation, de connaissance et de reconnaissance appartiennent les formes d'expression stéréotypées qui conduisent à l'attribution, à la catégorisation et au système de classement. Avec son rôle

sécurisant, *le discours de la collectivité* constitue un instrument linguistique et métalinguistique[5] qui facilite la communication d'une part *intraculturelle* et d'autre part *interculturelle*.

Dans l'intraculture, l'ensemble de la «pensée courante» (Schutz, 1987), ou des «idéologies[6]» (Fischer 1990), largement diffusé au sein d'une communauté, sert d'outil symbolique collectif. A l'aide de tels schémas relativement stables et souvent implicites qui fonctionnent comme un cadre de description et d'interprétation socialement établi, les interlocuteurs appartenant à un même groupe parviennent à unifier et à harmoniser certaines interprétations diversifiées de situations sociales.

Dans le contexte interculturel, il fournit des explications rationalisantes et des arguments préliminaires face aux incompréhensions et aux difficultés de l'échange, ainsi que permet une attribution rapide et économique de sens à des comportements inhabituels, le tout comme réponse immédiatement accessible à un contexte déroutant. Comme le constatent Ladmiral et Lipiansky,

Ces modes de jugement tout faits, «prêts-à-penser», offrent un système d'explication rassurante parce que communément partagé, qui permet de faire l'économie d'une réflexion personnelle (1989, p. 138).

Cependant, il se peut que les situations qu'un acteur social vit au quotidien révèlent l'inefficacité de la construction sociale partagée à l'intérieur de son groupe, et qu'il découvre ainsi les limites de l'outil d'argumentation préconstruite. A un moment donné, il doit choisir entre modifier la grille de lecture du réel ou la remplacer par un nouveau schéma d'interprétation mieux adapté aux circonstances. Ce qui signifie que même si les représentations sont stabilisées vu qu'elles sont collectivement construites et socialement acceptées (nous les appelons les *représentations théoriques* – RT), elles sont modifiables suite à des expériences individuelles (nous les appelons les *représentations pratiques* - RP).

Ce modèle rappelle la distinction entre *représentation de référence* et *représentation en usage*. Py (2000, p. 14) avance que la valeur référentielle en tant qu'élément de la mémoire discursive constitue un point de repère commun à tous les participants. Elle entre en usage et évolue au fil de l'interaction. Proche de cette définition, notre réflexion part toutefois du fait

5 Les activités métalinguistiques ou métacommunicatives constituent des réflexions que l'individu mène, pour, par exemple, expliquer un dysfonctionnement interactionnel, réparer une panne de communication ou gérer un malentendu.

6 Fischer considère les idéologies comme «des formes systématisées de représentations qui fournissent une explication «rationnelle» et justificatrice du fonctionnement social» (p.47).

qu'une représentation, constituée d'idées, de concepts abstraits, reste théorique aussi longtemps qu'elle n'est pas exécutée d'une façon à la fois concrète et expérimentale. De ce point de vue, tandis que le couple RR et RU résulte de la socialisation de l'acteur avec la société et de sa prise de position par rapport aux normes sociales, le couple RT et RP met l'accent sur la conséquence concrète de la prise en contact du sujet avec la réalité réellement vécue.

Le point commun de ces deux couples reste sur l'idée d'une évolution continuelle de représentations. Au travers des interactions, l'individu se détache progressivement de connaissances théoriques à valeur conventionnelle en les adaptant au gré de ses expériences pratiques. De cette façon, un consensus collectif est remodelé et reconstitué, de manière à permettre une interprétation cohérente du référent en réunissant deux valeurs communément négociées et légitimement structurées (perception normative et perception expériencielle). C'est ainsi dans le processus d'ajustements de la RS d'une réalité mouvante que le sujet trouve ses propres conventions munies d'une valeur individuelle.

Bibliographie

Abdallah-Pretceille, M. (1987). Prolégomènes à une pédagogie interculturelle. *L'immigration en France*. *Le Choc des cultures*. *Dossiers du centre Thomas Moo, Recherches et document*, *51*, 197-204.

De Pietro, J.-F. & Muller, N. (1997). La construction de l'image de l'Autre dans l'interaction. Des coulisses de l'implicite à la mise en scène. *Bulletin suisse de linguistique appliquée, 65*, 25-46.

Fischer, G. N. (1990). *Le champ du social*. Paris: Dunod.

Furchner, I. & Gülich, E. (2001). L'expertise des patients dans l'élaboration d'un diagnostic médical – Analyse linguistique d'entretiens avec des patients souffrant de crises épileptiques ou non-épileptiques. *Bulletin suisse de linguistique appliquée, 74*, 83-107.

Gülich, E. (1997). Les stéréotypes nationaux, ethniques et culturels: une recherche pluridisciplinaire. In M. Matthey (éd.), *Les langues et leurs images*. (pp. 35-57). Neuchâtel-Lausanne-Paris: IRDP, éditions L.E.P. et la TILV éditeur.

Ladmiral, J. P. & Lipiansky, E. M. (1989). *La communication interculturelle*. Paris: Armand Colin.

Mondada, L. (1998). De l'analyse des représentations à l'analyse des activités descriptives en contexte. *Cahiers de praxématique, 31*, 127-148.

Py, B. (éd.). (2000). Représentations sociales et discours. Questions épistémologiques et méthodologiques. *TRANEL*, *32*.

Py, B. & Oesch-Serra, C. (1993). Dynamique des représentations dans des situations de migration. Etude de quelques stéréotypes. *Bulletin CILA, 57*, 71-83.

Schutz, A. (1987). *Le chercheur et le quotidien*. Paris: Méridiens Klincksieck.

Triantaphyllou, A. (2002). *Pour une anthropologie des échanges éducatifs. Ethnographie filmique de rencontres entre jeunes Européens*. Berne: Peter Lang.

Yanaprasart, P. (2000). *Langue et culture dans l'enseignement du français en Thaïlande*. Thèse de doctorat en linguistique appliquée, Université de Neuchâtel.

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2002, 36, 81-100

Rencontres interculturelles à l'hôpital: la consultation médicale avec interprète

Véronique TRAVERSO
Université Lumière Lyon 2
Groupe de Recherche sur les Interactions Communicatives, CNRS

This paper presents a current research on intercutural encounters in a hospital service. In the first part of the paper, the different forms that these encounters may take are briefly described and characterized by their main features. The second part of the paper is devoted to those encounters when they take place with a linguistic mediator present. The analysis is a first attempt to grasp the specificities of the communication in this situation, and to cast light on the difficulties raised by this form of three-participant consultation.

L'objectif de cet article est double: présenter une recherche en cours sur différentes formes de rencontres interculturelles observées dans un service hospitalier, et dégager quelques-unes des caractéristiques de la forme particulière que prennent ces rencontres lorsqu'elles se déroulent à l'aide d'un intermédiaire linguistique[1]. Dans ce dernier cas, comme le dit Müller (1989), il s'agit de situations exolingues gérées par la présence d'un troisième partenaire interactionnel:

> Dans le champ qui englobe ainsi conversation bilingue et alternance des langues, conversation exolingue et procédés d'accommodation à la «langue de l'autre» (Noyau & Porquier, 1984), la traduction constitue un troisième mode d'interaction dans des constellations mixtes, un mode «sui generis», distinct des deux autres, qui pourtant doit être mis en relation avec ces derniers. (1989, p. 60)

Les rencontres ont lieu à l'occasion de consultations médicales[2], donc de situations sociales de la vie quotidienne, à caractère institutionnel, dans lesquelles les partenaires sont orientés vers un but commun et complémentaire – «améliorer ou sauvegarder la santé des usagers» (Cosnier, 1993) / «être soigné» – et qui s'organisent autour de différentes tâches à accomplir.

---

1 Je remercie Lorenza Mondada pour sa précieuse relecture.

2 La recherche s'est mise en route en étroite collaboration avec le programme DO-RE, piloté par Laurent Gajo: «Communication entre soignants et patients migrants: quels moyens pour quelle efficacité? quelle responsabilité pour le personnel infirmier? quelle variation selon les services?».

Ces deux aspects des situations représentent aussi deux manières d'en aborder la description. Elles peuvent en effet être étudiées d'abord comme des rencontres interculturelles, des situations exolingues ou des situations d'«interprétariat conversationnel»[3] ou alors comme des consultations médicales. Dans cet article, j'ai privilégié le deuxième point de vue: je les aborde avant tout comme des consultations, et la description des phénomènes liés au «trilogue avec intermédiaire linguistique» est faite sur la base de celle de la consultation. C'est ce qui me semble correspondre le mieux à «ce qui se passe dans la situation».

Je commencerai par présenter le terrain et les données, puis différents types de rencontres interculturelles observées, pour en venir ensuite plus précisément à la situation de «consultation en présence d'un intermédiaire linguistique non professionnel».

1. Présentation des données

1.1. La collecte

Les données ont été collectées dans une clinique mutualiste de la banlieue lyonnaise[4], dans un service de gynécologie-obstétrique. Elles comportent des observations (4 mois de présence régulière dans le service), des entretiens (pour la plupart très informels), des enregistrements d'interaction effectués[5]:

- au service de maternité pendant la grande visite (interactions «équipe médicale / patientes») ou pendant les visites du matin (interactions «infirmières / patientes»);
- au secrétariat de la consultation de gynécologie (interactions «secrétaires / patiente (/médecin)»);
- à la consultation de gynécologie (interactions «médecin / patiente»).

---

3 Le choix du mot «interprétariat» plutôt qu'«interprétation» est essentiellement dû à la nécessité d'éviter l'ambiguité qui pourrait s'attacher à «interprétation conversationnelle». Pour une discussion sur ces deux termes, voir D. Seleskovitch 1985.

4 La collecte a été effectuée par Laurette Rivière, qui a réalisé sa recherche de maîtrise sur ce corpus *L'information dans l'interaction médicale et les problèmes liés à l'hétérogénéité culturelle des patients*, mémoire de maîtrise de Sciences du Langage de l'Université Lumière Lyon 2, 2001, et par moi-même.

5 Laurette Rivière et moi-même étions présentées comme «stagiaires». Les patientes n'étaient pas au courant de la présence du micro.

1.2. Les différentes formes de rencontres interculturelles observées

La question de l'interculturel qui était la mienne au début de ce travail peut être abordée de bien des manières. C'est en croisant des informations provenant des entretiens et des observations sur le terrain que j'en suis arrivée à classer les consultations collectées en différents types relativement aux disparités culturelles. Ce classement n'entend pas être une typologie générale et réutisable, mais plutôt une classification *ad hoc*, émanant de ce terrain particulier et qui intègre, à côté des situations que j'ai effectivement observées, et qui me semblent constituer des «types» (par la récurrence de traits communs), les catégories présentées comme telles par le personnel soignant. La notion de «disparités culturelles» (et donc de «culture») que j'utilise est relativement large, puisqu'elle englobe par exemple celles qui existent entre tout médecin et tout patient («les savoirs de l'expert» *vs* «les savoirs du profane»). Je distinguerai deux types majeurs selon qu'existent, ou pas, des disparités linguistiques évidentes.

1.2.1. Les disparités culturelles (mentionnées dans les entretiens)

Cette catégorie est reconstituée à partir des entretiens qui ont eu lieu sur le terrain avec le personnel soignant. Elle concerne les éléments qui sont immédiatement mentionnés lorsque la discussion s'oriente vers la question des migrants ou des différences culturelles. Ces «cas» sont aussi volontiers développés dans les discussions de couloir entre soignants, et ils tournent autour de thèmes très récurrents (et attendus):

- les différences dans la représentation du temps, qui sont illustrées à travers les problèmes posés dans le service par les retards – voire les absences – aux rendez-vous ou le non-respect des horaires de visite dans les chambres des malades;
- les différences dans la conception de la relation individu / groupe dont une des conséquences signalées par les soignants du service de maternité est que les chambres et les couloirs sont souvent envahis de visiteurs trop nombreux;
- les appartenances religieuses dont découlent des conceptions différentes de la relation entre sexes et de la maternité. L'exemple le plus souvent cité est celui du mari qui refuse que sa femme soit examinée par un médecin homme; c'est aussi le refus de la contraception et celui de la péridurale pour l'accouchement;
- les différences alimentaires: la question des interdits religieux est gérée de façon non problématique dans le service, les problèmes mentionnés concernent plutôt la nutrition des femmes enceintes et des femmes après leur accouchement, les familles considérant souvent que les repas

proposés par la clinique sont inappropriés et se chargeant d'apporter les mets «requis»[6].

Ce n'est pas exclusivement en termes de problèmes que sont abordées ces différences, les soignants reconnaissant que, malgré les problèmes posés, ces différences sont aussi enrichissantes pour eux. Ainsi, il est dit à plusieurs reprises que les femmes d'autres cultures ont souvent un rapport plus simple à la maternité, moins médicalisé et plus naturel («on en apprend»).

Le problème pour l'analyste est ensuite de tenter de découvrir sur quoi se fondent, dans la réalités des interactions, ces différences ou ces problèmes. Il est clair en effet que le personnel soignant dispose de tout un système de catégories pratiques dans lesquelles il répertorie les patientes: «les petites dames asiatiques», les musulman(e)s, les gitans, les femmes turques, etc. Si les différences mentionnées ci-dessus concernent des éléments d'arrière-plan culturel relativement abstraits (le temps, l'individu, la santé, la maternité, etc.), elles s'accompagnent sans aucun doute de différences perçues dans les comportements en situation qui conduisent à construire des types ou des catégories. Une étude de cet aspect des choses pourrait se faire en utilisant l'analyse des interactions pour formuler certaines hypothèses, qui serviraient de piste pour l'observation d'autres interactions, et qui devraient aussi, selon moi, être travaillées en collaboration avec les acteurs. Je vais tenter d'illustrer cette démarche à partir de l'extrait suivant d'une interaction enregistrée au secrétariat de la consultation. Deux couples arrivent, parlant très fort dans le couloir, un seul d'entre eux s'approche du secrétariat, la femme d'une quarantaine d'années est vêtue d'une longue robe qui l'identifie immédiatement comme gitane. Un des médecins de la consultation (le docteur Belonta) raccompagne une patiente, la femme s'adresse à lui:

Extrait 1 (09/02) Secrétariat. Il doit être 16 heures ou 16 heures 30
F = femme, H = homme, Dr = docteur, S3 = secrétaire[7]

F- bonjour
Dr- bonjour messieurs dames (.) vous avez rendez-vous
H- [oui

6 Voir sur cette question l'article de Khalid (2001).

7 Les conventions utilisées sont les suivantes. Les intermédiaires sont désignés par les initiales IF (fille), IM (mari), IP (femme proche). Les tours de parole en langue étrangère sont en italiques, la ligne entre crochets qui les suit est la traduction littérale de ces tours. Les interruptions et chevauchements sont indiqués par [dans les deux tours de parole concernés; = indique un enchaînement immédiat entre deux tours; (.) indique une pause brève; les signes / et \ indiquent de légères montées ou descentes intonatives; ↑ et ↓ indiquent des montées ou descentes plus importantes; l'allongement d'un son est indiqué par:. La transcription fait un usage modéré de ce qu'il est convenu d'appeler l'orthographe adaptée.

F- [ouais
Dr - avec qui /
H- le docteur euh:: [
F- [Ballorda/ Berlingot j'sais pas
Dr - (*regardant sur son carnet*) c'est comment votre nom/
H- XX
Dr - vous êtes pas inscrits sur ma liste=
H- =non non non c'est pas sur votre liste c'est pas avec vous (.) le rendez-vous
Dr - ça veut dire ça doit être le docteur Nallens
H- voilà
Dr - (*désignant le bureau de S3 d'un geste du bras*) (inaud.) la s'crétaire est là
H- ouais
F- bonjour
S3- bonjour m'ssieurs dames (Xs) (*elle parle à une autre secrétaire*)
[...]
S3- vous voulez prendre un rendez-vous=
H- =non mais ça y est il l'a [(inaud.)
F- [ça y est
S3- oui/ (.) euh: vous avez rendez-vous aujourd'hui\
F- ouais
H- ouais c'est ça
S3- c'est quel nom/
H- XX
S3- d'accord
S3- est-ce que vous êtes passés:: euh: [en arrivant: (.) à l'accueil administratif/
H- [oui
F- ouais ouais ouais=
S3- =oui
(silence- *elle établit une fiche pour la patiente*) [...]
S3- d'accord/ (.) bon ben c'est bon (.) j'vous laisse allez en:: salle d'attente=
F- = à quelle heure (s'vous plaît/c'était)
S3- c'était à:: trois heures et quart
F- ah:\
(*ils vont en salle d'attente*)

Une fois que le couple est entré dans la salle d'attente, la secrétaire m'a glissé à l'oreille «les gitans spécialistes du sans rendez-vous».

De mon côté, en tant qu'observatrice, ces deux courtes interactions (avec le médecin, puis avec la secrétaire) m'ont fait un effet de «non-conformité» ou de «non-ordinaire», bien qu'elles se soient déroulées de façon coopérative. Différents éléments observables dans l'interaction expliquent sans doute ces deux réactions: la patiente est effectivement en retard à son rendez-vous, elle semble le savoir, mais très vaguement (dernier échange), les couples sont arrivés en parlant fort dans un site où les patient(e)s parlent à mi-voix (cette interaction m'a fait remarquer que seuls les soignants parlent fort dans ce

couloir et dans le secrétariat), la diction très indistincte de la femme, les «ouais» qu'elle produit systématiquement, parfois en série[8], l'oubli du nom de son médecin et surtout la façon dont elle le mentionne (en déformant le nom recherché), le fait qu'elle s'adresse au médecin qui passe plutôt qu'à la secrétaire (ce qui n'est pas conforme aux «règles» du site).

On peut faire l'hypothèse que ces éléments interviennent pour provoquer le sentiment d'interaction «non-ordinaire» ainsi que pour construire la catégorie «gitans spécialistes du sans rendez-vous». Poursuivre le travail descriptif dans ce sens supposerait de questionner les hypothèses qui peuvent être faites ici (effet produit par la prononciation, effet produit par l'intensité des voix, effet produit par le fait de ne pas distinguer les rôles de médecin et de secrétaire, etc.), en les testant sur d'autres interactions et en les élaborant avec les différents acteurs[9].

1.2.2. Les disparités linguistiques/culturelles

Je distinguerai ici deux «types» qui me semblent assez différents.

1) Les disparités de langage entre l'expert et le profane

Ces disparités sont observables dans quasiment toutes les consultations, et elles sont dues à l'asymétrie des savoirs inhérente à la situation. Elles sont peut-être particulièrement frappantes ici, du fait que de nombreuses consultations concernent les problèmes d'infertilité et leur traitement, souvent long et surtout extrêmement complexe. Voici un exemple assez éloquent de ces difficultés d'intercompréhension. Il concerne des explications apportées par le médecin en réponse à une question de la patiente à propos du diagnostic auquel a conduit une intervention (hystérographie):

Extrait 2

1 P- et euh:: c'est au niveau d'endrométriose vous avez vu quelque chose↑ euh: [
2 M- [non (.) y
3 avait pas d'adénomiose au niveau de l'utérus
4 P- d'accord (.) pa'c'que: donc euh: la- la première fois quand i m'avait [opérée
5 M- [l'endométriose
6 on la voit (.) si elle est péritonéale ou ovarienne je pouvais pas l'voir↓ (.) pa'c'que là
7 je voyais que dans l'utérus (.) [(.)
8 P- [d'accord

8 Si «ouais» est attesté dans toutes sortes de situations, ceux produits par cette patiente sont particulièrement sonores et accentués. Ils ne correspondent pas aux «ouais» intermédiaires entre «oui» et «ouais» si souvent émis dans la fonction de régulation.

9 Type de recherche dans la lignée du *Cross-Talk* de Gumperz (1979), ou du travail de Erikson & Schultz (1982).

9 M- mais elle est parfois associée à l'adénomiose↑ (.) [c'est des cavités qui
10 P- [ouais::
11 M- s'creusent dans le- [dans la paroi utérine [et qu'on:: qu'on peut voir=
12 P- [ouais [d'accord
13 P-=pa'c'que c'qui m'avait- la première fois qu'i m'a:: euh::: l'docteur C qu'i m'avait enl'vé
14 l'endrométriose pa'c'que je:- c'était- pa'c'que j'en avais trop↑ pa'c'que (.) [
15 M- [ben quand on
16 voit l'endométriose on- on essaie de:::: [de:: l'enl'ver [pa'c'que c'est un facteur
17 P- [ouais [ouais ouais
18 M- d'infertilité↓
19 P- hm ah ouais (.) mais là c'est pas l'cas↑
20 M- non ben là c'tait (.) p- pour voir la- la cavité utérine hein↑
21 P- voilà donc là ça vous y avez pas vu en fait
22 M- y avait pas d'adénomiose associée↓
23 P- d'accord

La patiente cherche à savoir si le médecin peut lui dire quelque chose de précis sur les risques de stérilité dans son propre cas. Sa question est formulée très indirectement ligne 1, «au niveau d'endrométriose vous avez vu quelque chose?»[10]. Le médecin se montre extrêmement patient et lui apporte de nombreuses explications, mais elles ne correspondent pas à la question ou aux attentes de la patiente, et la séquence dont nous n'avons là qu'un petit extrait donne l'impression d'une succession de malentendus. Par exemple, l'anaphorique de la ligne 19 («mais là *c*'est pas l'cas?») semble référer pour la patiente à «facteur d'infertilité» (ligne 17-19), qui est le thème même de sa question, alors que le médecin enchaîne en le faisant référer à autre chose (l'intervention, ce que cette intervention a permis de voir). Le même décalage se poursuit dans l'échange suivant («*ça* vous *y* avez pas vu en fait»), c'est-à-dire pour la patiente «les risques d'infertilité» et pour le médecin «l'adénomiose au niveau de l'utérus». Ces difficultés d'intercompréhension sont fréquentes, et elles sont bien différentes de ce qui se passe dans les situations exolingues.

2) Les situations exolingues

Dans ces situations, je n'ai jamais observé les problèmes décrits ci-dessus, c'est-à-dire que, toutes, sont des situations dans lesquelles le médecin simplifie ce qu'il dit, ou dans lesquelles il ne se lance pas à expliquer certaines choses trop complexes. Je distinguerai essentiellement deux cas: celui où la patiente est seule avec le médecin, et celui où elle vient accompagnée d'une personne qui sert de traducteur.

10 La patiente déforme le mot «endométriose», ça n'est pas relevé dans l'interaction.

Dans le premier cas, la situation la plus extrême rencontrée est celle d'une patiente maîtrisant très peu le français, qui ne s'exprime pas, se contentant d'écouter ce que lui dit le médecin. L'étude de situations comme celle-ci exigerait des observations longitudinales sur des périodes de temps longues et des entretiens systématiques qui permettraient de mesurer jusqu'à quel point ces patientes qui ne prennent pas la parole pendant la consultation, comprennent ce qui s'y passe. On peut faire l'hypothèse qu'en cas de problème ces patientes ne viennent plus seules.

Le second cas – présence d'un intermédiaire linguistique – est l'objet de la suite de l'article. Cette situation n'est pas très fréquente (sur les 66 interactions que j'ai moi-même enregistrées, 7 seulement se déroulent de cette manière). Ce ne sont pas les plus fréquentes, mais ce sont, me semble-t-il, les plus complexes à gérer pour chacun des partenaires.

2. La consultation en présence d'un intermédiaire linguistique[11]

Dans les descriptions qui suivent, je prêterai une attention particulière à la progression de l'interaction dans la situation trilogale qui est en place. Avant d'en venir à la description de certains types d'échanges, je commencerai par présenter les éléments que j'ai retenus pour fonder les analyses parmi les très nombreux travaux existant sur la consultation médicale dans des approches interactionnistes.

2.1. Quelques arrières plans de l'analyse

2.1.1. Les travaux sur la consultation médicale

La consultation médicale a fait l'objet, dans des perspectives disciplinaires variées, de très nombreux travaux, dont un grand nombre trouvent une inspiration initiale dans l'analyse de la relation de service faite par Goffman (1969). Ces travaux ont abordé la question selon différentes perspectives qui ont permis d'en mettre en évidence différents aspects, certains liés à la situation de face-à-face (le script, les normes, le travail de figuration, la relation de rôle), d'autres faisant intervenir des perspectives plus institutionnelles et organisationnelles (voir Grosjean & Lacoste, 1999). Pour aborder la description, je me

11 Ce travail n'aurait pas été possible sans la collaboration de A. Küçüköser, qui a réalisé les traductions du turc; je la remercie chaleureusement du temps qu'elle m'a consacré.

suis basée sur certains de ces éléments, que je présente ci-dessous de façon très succincte[12].

1) La distinction établie par Goffman entre les trois dimensions de l'échange verbal dans la relation de service:

   une partie «technique», renseignements reçus ou donnés sur la réparation (ou la construction) envisagée; une partie «contrat», indication approximative, et, en général pudiquement écourtée, du coût du travail, des délais nécessaires et autres détails semblables; enfin une partie «civilités», échanges de politesses accompagnés de quelques amabilités, et menues marques de respect. (1969, p. 383)

2) L'existence d'un script, ou déroulement prototypique d'une consultation (voir par exemple Cosnier, 1993, ou Ten Have, 2001):

   ouverture – définition du problème – interrogatoire – examen – diagnostic (discussion du diagnostic) – prescription – clôture.

3) L'asymétrie des rôles engagés dans l'interaction, liée au fait que le médecin possède le savoir spécialisé dont le patient est dépourvu et qui est la raison même de la venue de ce dernier en consultation. Sur ce point, on soulignera que les choses sont moins schématiques qu'on pourrait le croire, comme y insistent aujourd'hui les spécialistes du domaine:

   A partir d'une observation des consultations, on a mis en lumière les arrangements et négociations entre le point de vue du médecin et le point de vue du malade, les malentendus et les désaccords qui surgissent entre eux, les embarras, les marques d'autorité, le jeu des catégorisations; on a démontré l'existence de stratégies dans la présentation des informations, dans la succession des questions et réponses. Ces analyses ont nuancé la vision antérieurement dominante qui, sur la base d'un incontestable «pouvoir» médical, tendait à réduire la consultation à un pur rapport de violence symbolique. Une observation plus attentive montre que cette dominance médicale revêt des formes variées, qu'elle est souvent négociée et non pas imposée unilatéralement, elle permet aussi de découvrir la mise en œuvre de compétences communicationnelles, de processus de cadrage situationnels, la confrontation d'une connaissance ordinaire et d'une connaissance savante. (Grosjean & Lacoste, 1999, p. 25)

   On observe cependant que les choses sont loin d'être simples en la matière, comme le montre l'extraits 2 ci-dessus, d'où il ressort que malgré les efforts du médecin pour expliquer et ceux de la patiente pour se faire expliquer, l'intercompréhension est souvent difficile.

---

12 D'autres éléments seraient à prendre en compte pour traiter la question du patient migrant: sa trajectoire (liée à son parcours migratoire: «où avez-vous eu votre premier bébé?», et à sa «carrière institutionnelle»), et par ailleurs une approche plus organisationnelle et institutionnelle.

4) L'importance de ce que, depuis Goffman 1974, on appelle les «territoires», dont différents aspects sont concernés de façon centrale dans ces situations.

- La consultation médicale est en effet une interaction se déroulant dans le territoire spatial d'un des partenaires (le cabinet du médecin), dont l'usage se fait selon un certain nombre de règles auxquelles la patiente tente de se conformer (on observe par exemple dans les consultations enregistrées de fréquentes négociations sur le lieu de déshabillage, certaines patientes commençant à se déshabiller dans la partie bureau du cabinet, alors que, de l'autre côté du paravent, une chaise bleue est prévue à cet effet).
- Les *territoires informationnels* sont, eux aussi, concernés au premier chef. Comme le dit encore Lacoste, «Malade et médecin disposent chacun d'un savoir, qu'ils peuvent faire valoir à certaines conditions, notamment en respectant celui de l'autre» (1993, p. 49). Dans son analyse, elle répartit ces savoirs en plusieurs catégories:
  - *les savoirs du patient* (événements biographiques, rencontres avec d'autres médecins, symptômes et évolution passée de sa maladie),
  - *les savoirs du médecin* (connaissances médicales spécialisées),
  - *les savoirs du médecin et du patient* (ce qu'ils ont acquis en commun au cours de la consultation concernée ou avant)
  - les *savoirs de membre de la communauté* (ce que savent les membres d'une communauté sociale parlant le même langage: ensemble illimité de connaissances vagues ou précises, de règles morales ou cognitives supposées communes, de «faits de bons sens»).
- Le *territoire physique du patient*, son corps, devient l'objet même de la réparation:

  > Le réparateur a la possibilité de se livrer, sur la propriété du client, à un travail mécanique, des manipulations diverses, surtout quand ces opérations visent à fonder un diagnostic. (Goffman, 1969, p. 384)

  Lors de l'auscultation, comme le dit Heath (1993), le patient est soumis à des exigences relativement contradictoires quant à son territoire corporel: il doit à la fois transformer sa personne en objet d'inspection et de manipulation, ce qui suppose un certain désengagement, et rester sensible aux exigences de l'examen afin de pouvoir coopérer, donc ne pas se déconnecter totalement de ce qui se passe.
- Enfin, dans cette situation, les *territoires émotionnels* me semblent aussi être mis en jeu de façon centrale, en particulier lorsque le problème justifiant la consultation est grave.

Dans les descriptions qui suivent, je n'aborderai pas les échanges concernant directement les territoires corporels et émotionnels (l'auscultation). Je me cantonnerai dans ceux qui se déroulent à l'ouverture de l'interaction et pendant l'interrogatoire.

2.1.2. L'interaction avec interprète

Dans la perspective de l'étude des situations interculturelles, les consultations en présence d'un intermédiaire linguistique se caractérisent par le fait que les disparités linguistiques non seulement influencent la communication, mais formatent et structurent totalement la situation, puisque celle-ci devient une situation trilogale[13].

Les deux langues présentes dans la situation (le français et le turc ou l'arabe) me semblent pouvoir être décrites ainsi:

- une langue «officielle» de la consultation, le français, langue dans laquelle sont formulées les questions («depuis combien de temps vous avez mal?») et les injonctions du médecin («il faudrait vous peser»), dans laquelle est explicité le diagnostic, dans laquelle est rédigée l'ordonnance, et enfin dans laquelle sont notées les informations du dossier (la trace de la consultation et l'histoire institutionnelle de la patiente).
- la langue de la patiente, présente, mais que l'on peut aussi considérer comme «gommée». Gommée dans l'ici et maintenant de la rencontre (au moment où est produite la traduction en français qui seule sera traitée, et plus encore lorsque les propos de la patiente ne sont pas traduits et n'existent donc pas dans le circuit officiel de communication), mais aussi dans la mémoire de l'interaction et dans les traces institutionnelles qui en resteront (le dossier).

En fait, une étude approfondie du fonctionnement de la communication exigerait de prendre en compte de façon centrale la diachronie. Cela permettrait d'observer à la fois ce qui sert de support à la consultation et ce qu'il en reste, tant du côté du médecin et de l'institution (le dossier), que de celui de la patiente.

La traduction, elle, est censée fonctionner dans les deux sens: traduction des propos du médecin tenus en français dans la langue de la patiente, traduction des propos de la patiente dans sa langue en français.

13 Sur les trilogues, voir Kerbrat-Orecchioni & Plantin (éds), 1995.

2.1.2.1. Le cadre participatif global de la consultation avec intermédiaire linguistique

Dans le trilogue comportant le médecin, le patient et l'intermédiaire, le médecin et le patient sont les deux rôles qui définissent en partie la situation comme une consultation médicale; les intermédiaires, quant à eux, ne ressemblent ni aux interprètes épisodiques que décrivent Müller (1989) ou de Stefani, Miecznikowski & Mondada (2000), qui sont là en tant que participants ordinaires, et qui vont «faire l'interprète» de loin en loin – formes d'interprétation épisodique et émergente –, ni aux interprètes professionnels et institutionnels décrits par Wadensjö (1998), qui exercent une profession, avec une certaine expertise supposée. Dans notre situation, les intermédiaires sont à la fois:

- prévus par un des participants (le participant non institutionnel);
- participant à la rencontre en tant que «personne venue avec la patiente parce que celle-ci a des difficultés à comprendre / s'exprimer»;
- non professionnels et occasionnels;
- proches, voire parents, des patientes.

2.1.2.2. Les intermédiaires linguistiques présents dans les interactions du corpus

Pour présenter de façon un peu plus précise ces intermédiaires, je me référerai aux différents facteurs exposés dans Knapp-Potthoff & Knapp (1987, p. 185):

Facteurs présentés Knapp-Potthoff & Knapp, 1987	Dans le corpus
Relatif à l'interprète	
• degree of competence for the two languages involved	Variable (compétence variable en français)
• affinity to the two respective cultures	Variable
• affinity to the primary interlocutors	Affinité avec la patiente (proximité relationnelle): trois catégories: mari, fille, femme proche
• knowledge of the subject discussed	Seul le médecin possède le savoir technique, médical
• experience with mediator-situations	Variable: très occasionnel / régulier
Relatif à la situation	
• formality and interactional goals	Situation institutionnelle (règles et contraintes), formatée, mais peu formelle
• number of parties involved	Variable
Relatif aux autres partenaires	
• degrees of competence in the other	Variable de la part des patientes:

language	• ignorance totale (sauf «bonjour», «ça va», «merci») • connaissance qui permet de suivre certains passages de l'interaction (et éventuellement d'intervenir en disant quelque chose dans l'autre langue) et de comprendre des choses simples adressées directement («allez vous peser»)

Certains de ces facteurs paraissent particulièrement importants: le niveau de l'intermédiaire en français (moins il est «bon», plus l'interaction médecin / intermédiaire requiert l'attention complète des deux participants, et plus la patiente a de chances d'être laissée totalement en dehors de l'interaction); la relation entre l'intermédiaire et la patiente (les interactions se déroulent de façon tout à fait différente selon que l'intermédiaire est le mari, la fille ou une femme proche); le niveau de la patiente en français (la traduction des propos du médecin étant loin d'être systématique, une méconnaissance totale du français de la part de la patiente tend à la «marginaliser» totalement dans l'interaction).

3. Eléments d'analyse du corpus

Je présenterai ci-dessous quelques éclairages sur le fonctionnement de certains moments de l'interaction: sa mise en place; l'explication de la raison d'être de la visite; et quelques-unes des formes que prennent les échanges avec traduction. Ce premier balisage me semble constituer un préalable indispensable à une étude plus «substantielle» de la communication et de l'intercompréhension dans ces situations, puisqu'il permet d'observer la place occupée par chacun des partenaires dans l'espace interlocutif.

3.1. La mise en place du trilogue

Sur le plan du déroulement de l'interaction, lorsque le médecin va chercher la patiente dans la salle d'attente, deux personnes se lèvent. Pour les patientes «habituelles», le médecin sait que la patiente vient avec un intermédiaire, et on assiste à ce type d'échange:

Extrait 3. Madame K. et sa fille

1 M- bonjour (Xs) alors vous êtes/
2 IF- euh sa fille
3 M- la fille
(*elles arrivent dans le cabinet*)

La question du médecin est immédiatement comprise comme s'adressant à l'intermédiaire et concernant sa relation avec la patiente. On observe aussi à la ligne 3, dans l'accusé de réception, ce qui peut apparaître comme une trace

de sa «typologie pratique» des intermédiaires possibles («la fille» *vs* «la cousine», «la voisine»).

Dans le cas des patientes nouvelles, le médecin ne sait pas qui est la patiente, ni pourquoi et par qui elle est accompagnée. Va donc avoir lieu une phase d'identification des participants, qui débute dans le couloir menant de la salle d'attente au cabinet:

Extrait 4. Mme K. et sa cousine.

1 M- vous êtes d'la famille de Madame K. (.) celle que j'connais
2 IP- oui c'est sa belle-fille
3 M- bon c'est ma stagiaire
4 O- bonjour/
5 IP - bonjour
6 M- vous êtes la belle-fille
(silence)
7 M- (inaud.)
8 IP - oui et puis:: (.) elle comprend pas très::- trop l'français [disons qu'elle
9 M- [ah
10 IP - arrive pas à s'exprimer
11 IP - *(inaud., en turc)*
12 P- *(inaud., en turc)*
13 IP - (RIRE) elle est trop fatiguée pa'ce que bon\ (.) elle a eu du r'tard/ (.) [et elle a
14 M- [oui

A la ligne 1, la question du médecin et en particulier le pronom «vous» peut sans doute s'interpréter comme un pluriel («vous deux»), plutôt que comme une forme de politesse s'adressant à l'une des deux femmes qui se sont levées à l'appel du nom. La personne qui répond à la ligne 2 identifie l'autre personne (c'est la belle-fille de madame K), et la désigne du même coup comme la patiente. La reprise à la ligne 6 «vous êtes la belle-fille» de la part du médecin pousse l'intermédiaire à expliciter davantage la situation. Par sa réponse, elle explique indirectement son rôle dans l'interaction (quelque chose comme «je suis là parce qu'elle ne parle pas (bien, très, trop) le français). Après cette identification, on passe immédiatement à la raison d'être de la visite (ligne 13) ou à l'interrogatoire.

Le point très frappant de cette mise en place, une fois que l'intermédiaire est «situé» en tant que tel par le médecin, est qu'il n'y est jamais question de la manière dont pourrait se dérouler la consultation, ni du rôle effectif qui revient à l'intermédiaire sur le plan des prises de parole. L'activité de l'interprète, comme le montre Wadensjö (1998), est en effet doublement orientée: d'une part «vers le texte» (la traduction proprement dite, dont on peut évaluer la justesse ou la fidélité, par exemple), d'autre part vers l'organisation de l'interaction, c'est-à-dire vers la circulation de la parole, et la distribution des tours. Ce second aspect, tout autant que le premier, requiert une certaine expertise. Dans nos situations pourtant, il n'est jamais question d'un mode de faire possible, aucune «règle du jeu» n'est explicitée. Tout ce qui va se passer

par la suite se construit donc dans l'instant, et c'est à chaque participant de faire ce qui est nécessaire pour être participant à part entière à l'interaction (en fonction de son interprétation de la situation et de l'activité qu'il pense être la sienne), c'est-à-dire:

- pour le médecin, faire en sorte d'obtenir les informations qui lui sont nécessaires, d'obtenir la coopération corporelle de la patiente, d'obtenir que les informations qu'il donne parviennent à la patiente;
- pour la patiente, faire en sorte d'obtenir une traduction des échanges qu'elle ne comprend pas, faire en sorte que ses questions et les informations qu'elle apporte parviennent au médecin;
- pour l'intermédiaire, le seul qui «comprenne tout», la tâche est plus complexe puisqu'il lui qu'incombe de faire en sorte que les autres participants soient des participants à part entière à l'interaction. Plus matériellement, il lui appartient de savoir / décider quoi traduire, d'ouvrir des échanges dilogaux avec le médecin sur certaines caractéristiques de la consultation, de la maladie, d'entretenir des échanges avec la patiente, qu'il traduira ou pas, etc.

3.2. La présentation de la raison d'être de la visite

Dans le corpus, les énoncés présentant la raison d'être de la visite sont «dits» par l'intermédiaire, ils ne sont pas traduits. La discussion du problème débute donc par un discours de l'intermédiaire qui, le plus souvent, sera ensuite élaboré à trois dans la phase d'interrogatoire.

Extrait 5. Mme K. et sa fille

1 M- (VOIX BASSE. *Elle écrit*) alors:/ (.) vous avez quel âge/
(silence)
2 IF- (A VOIX BASSE) 46 bientôt
3 M- 46 (inaud.) (*elles parlent entre elles*, inaud.) très bien/ (.) allez\ (*ferme le dossier*)
4 j'vais vous examiner/
5 IF- (on/elle) voulait vous dire/ elle a:- elle a une genre de boule sous la- sous- sous-
6 sous la poitrine
(silence)
7 M- ah ouais on va r'garder
8 IF- surtout quand elle a- elle a (inaud.) 'fin c'- elle a une boule/

Ces informations dites par l'intermédiaire (lignes 5 et 8 dans l'extrait ci-dessus) indiquent que la consultation a été préparée avec la patiente. Elles mettent en évidence une caractéristique importante de ces situations, qui oblige à complexifier la notion de «territoire informationnel» présentée ci-dessus. En effet, l'intermédiaire linguistique étant un proche de la patiente, il convient d'ajouter aux savoirs respectifs et partagés du médecin et de la patiente, ceux de l'intermédiaire et en particulier ceux qu'il partage avec la patiente préalablement à la consultation. Ces savoirs proviennent soit d'une

préparation effective de la consultation, soit de l'histoire commune des deux personnes. On pourrait qualifier ce qui est apporté par l'intermédiaire dans le début de la consultation de *savoir relationnel*. La suite de cet extrait nous permet de faire d'autres observations:

9 M- une grosse/
10 IF- ben::: (j'sais pas/j'crois)=
11 M-=on va r'garder (.) depuis quand/
12 IF- *ne zamadan beri oldu?* (.) boule
[depuis quand?]
13 P- *ne bileyim*
[je ne sais pas]
14 IF- je ne sais pas

L'extrait montre que certains des *savoirs attendus* ne sont pas (déjà) à la disposition de l'intermédiaire, qui traduit alors les questions du médecin (par exemple ligne 11/12), ces savoirs pouvant n'être pas non plus à la disposition de la patiente (ligne 13/14), les *savoirs absents*. Enfin, dans cet extrait, on peut faire l'hypothèse que l'on voit des traces de ce que l'on pourrait appeler les *savoirs tabous*, ceux dont il est difficile de parler entre la patiente et l'intermédiaire (ici la mère et la fille), à travers les hésitations et l'énoncé inachevé des lignes 5-6 et 8[14].

Sur le plan de la célérité de la consultation ou de son efficacité immédiate, la présence des savoirs relationnels (ce qui est apporté directement par l'intermédiaire) contribue à un déroulement continu et superficiellement non problématique de l'interaction[15]. Il pourrait même sembler absurde que l'intermédiaire, connaissant parfaitement l'âge de sa mère par exemple (ligne 2), traduise la question du médecin. Pourtant si l'on se place dans une autre perspective, qui serait celle d'une progression de l'interaction permettant à tous les participants de suivre ce qui se passe de façon similaire et égalitaire (même avec le léger décalage temporel qu'entraîne toujours la traduction), l'apport de ces savoirs relationnels peut être vu comme favorisant la «marginalisation» de la patiente dans l'interaction: elle reste en dehors de ce qui se passe.

14 Le personnel soignant considère que la situation la plus difficile est celle où l'intermédiaire est la fille de la patiente.

15 Le premier point souligné par le personnel soignant à propos de ces situations est leur durée bien supérieure à celle des autres interactions.

3.3. L'échange trilogal au cours de l'interrogatoire

Dans la suite de l'interrogatoire, les configurations trilogales rencontrées sont souvent très proches des formes «prototypiques» de l'échange avec traduction. Ces formes sont attestées dans les échanges question / réponse (initiés par le médecin), et peuvent se schématiser de la manière suivante (en gras, le français):

M **–>** **P/I** (question du médecin à destination de la patiente / intermédiaire)
I –> P (traduction de la question)
P –> I (réponse)
I **–>** **M** (traduction de la réponse)

Extrait 6. Mme K. et sa fille

M- bon:\ (.) euh::: (Xs) ça vous fait mal/ la boule/ quand vous la sentez\
IF- *anne* *o̩si̩slik gelince og#ritiyo rmu?*
[maman quand tu as cette boule est-ce que ça te fait mal]
P- *eee herhalde*
[hm bien sûr / certainement]
IF- elle a vraiment mal

Je n'ai pas observé ce schéma dans l'autre sens: dans le corpus, ce sont toujours les questions du médecin qui donnent lieu à ce type de configuration; les questions émanant du groupe P/I sont des questions de l'intermédiaire, elles ne sont pas traduites. En revanche, une configuration équivalente peut apparaître dans des échanges d'apport d'information:

P –> I (information)
I **–>** **M** (traduction)
M **–>** **P/I** (évaluation, accusé de réception)

Extrait 7. Mme K. et sa fille

1 M-=on va r'garder (.) depuis quand/
2 IF- *ne zamadan beri oldu?* (.) boule
[depuis quand?]
3 P- *ne bileyim*
[je ne sais pas]
4 IF- je ne sais pas
5 P- (inaud.) sein *de mi?*
[au sein?]
6 IF- sein *de* (.) *go!g‹su!nde*
[au sein (.) au sein]
7 P- *ge˛er sene baktiklarinda bir sey bulamadilarda simdi go̩!g‹su!m bayag‹. sismenladi*
[l'année dernière quand ils ont regardé ils n'ont rien trouvé mais maintenant mon sein a grossi]

8 IF- l'année dernière vous avez regardé mais euh:- vous avez rien trouvé mais là c'est-
elle y est toujours la boule/
9 M- d'accord/
(silence)

Ici, à l'occasion d'un échange initié par une question du médecin (ligne 1), la patiente ajoute une information non sollicitée (ligne 7), qui est traduite (ligne 8), et dont le médecin accuse réception (ligne 9)[16].

Différentes variantes de ces échanges apparaissent. Par exemple, on observe souvent une élaboration dilogale entre l'intermédiaire et la patiente, avant que la réponse soit traduite au médecin:

Extrait 8. (08/03/01) Mme D. Le médecin vient de demander le poids de la patiente et enchaîne:

M- et le poids normal/ c'est combien
IP- *euh::* `ka¸ kiloydun normalde?`
[tu avais normalement combien de kilos?]
P- `en son` *70*
[la dernière fois 70]
IP- `non normal de?`
[non normalement?]
P- *60 (en turc)*
IP- 60

Ces formes d'échange mettent bien en évidence le fait que l'intermédiaire ne se cantonne nullement dans un rôle de traducteur, mais qu'il occupe bien celui d'interlocuteur à part entière. Il n'est pas la personne dont on parle, mais il est la personne qui parle. Cette place d'interlocuteur à part entière tend bien souvent à se transformer en place d'interlocuteur principal. Cette tendance est particulièrement frappante dans une autre variante de l'échange trilogal, très fréquemment attestée: l'*échange avec traduction décalée*. Dans ce cas, l'intermédiaire commence par apporter lui-même la réponse (complètement ou partiellement), puis il traduit la question du médecin, exemple:

Extrait 9. (08/03/01) Mme D.

1 M- (d'une voix forte) (raclement de gorge) et vous l'allaitez/ toujours/ le bébé/
2 IP- euh::: oui mais un peu *C.* `emziriyon mu bebeyi?`
[C. tu allaites le bébé?]
3 P- `hm hm emziriyom biraz gu!nde iki kere u!¸ deja`
[hm hm j'allaite un peu deux fois trois fois par jour]
4 IP- deux trois fois

16 Une analyse longitudinale détaillée de cette interaction montrerait que la modification des pronoms entre l'énoncé en turc (l.7) et sa traduction (l.8) est la source d'un léger malentendu dont la résolution va prendre un certain temps. C'est là l'aspect «orienté vers le texte» de la traduction.

5 M- oui
(silence)

La réponse apportée directement par l'intermédiaire à la ligne 2 est complétée ligne 4 par la réponse qu'elle obtient lorsqu'elle traduit la question (ligne 2-3).

4. Bilan

Ces quelques éclairages mettent en évidence des caractéristiques de la situation qui permettent de construire des pistes pour l'analyse. Par rapport à la problématique développée par Wadensjö (1998) sur «l'interprétation comme interaction», qui démontre que les interprètes sont des participants à part entière, nos situations, et les types d'intermédiaires qui y sont présents, obligent à inverser la perspective.

L'argumentation de Wadensjö montre en effet que, contrairement aux idées reçues, les interprètes ne sont pas des «présents-absents», des «personnes au milieu», sans existence interactionnelle propre, mais qu'ils assument au contraire un double rôle interactionnel: un rôle de traducteur (versant «orienté vers le texte» de leur activité), qui s'évalue quantitativement à partir d'équivalence du type: «un tour – un tour» et qualitativement en termes de proximité, justesse, exactitude; un rôle de coordination de l'interaction, de détermination et de réorientation des tours de parole.

Dans notre cas, la question qui se pose est plutôt celle d'observer en quoi les participants qui accompagnent la patiente sont aussi des intermédiaires linguistiques, des interprètes ou des traducteurs. Et c'est bien sur le versant organisationnel de leur activité que se pose cette question (le versant «texte» étant, me semble-t-il, moins complexe). Et elle concerne essentiellement la place de la patiente dans l'interaction. Dans les situations de type duel «médecin / patiente étrangère maîtrisant mal le français», l'interaction progresse au rythme, parfois laborieux, des deux participants engagés; dans les situations trilogales avec intermédiaire linguistique, l'interaction progresse souvent à un rythme plus régulier, mais qui tend à marginaliser la patiente. Pour progresser, l'interaction se déleste en quelque sorte du participant qui ne suit pas, même si elle le concerne en tant que personne. Dans les apports d'informations relevant du savoir relationnel par exemple, ou dans les échanges à traduction décalée, l'interaction se poursuit devant la patiente (et à son sujet), sans qu'elle puisse y intervenir et sans même qu'elle comprenne ce qui se passe.

C'est ainsi une autre facette du travail de l'intermédiaire qui est mise en évidence dans ces situations, celle qui, attachée à l'organisation/la distribution des tours de parole entre les partenaires, concerne le maintien de l'équilibre dans le partage de la connaissance / compréhension de l'état où en est l'interaction à chaque moment. C'est ce qui semble le plus difficile à réaliser,

peut-être aussi ce qui est le moins pris en compte par le médecin et l'intermédiaire.

Bibliographie

Cosnier, J., Grosjean, M. & Lacoste M., (eds). (1993). *Soins et communication*. Lyon*:* PUL.

De Stefani, E., Miecznikowski, J. & Mondada, L. (2000). Les activités de traduction dans des réunions de travail plurilingues. Können sie vielleicht kurz übersetzen? *Revue française de linguistique appliquée*, *V-1*, 25-42.

Erickson, F. & Schultz J. (1982). *The counselor as gatekeeper. Social interaction in interview*. London: Academic Press.

Goffman, E. (1969). *Asiles*. Paris: Minuit (chapitre 4, «Les hôpitaux psychiatriques et le schéma médical-type (quelques remarques sur les vicissitudes des métiers de réparateurs).

— (1974). *Les rites d'interaction*. Paris: Minuit.

Grojean, M. & Lacoste, M. (1999). *Communication et intelligence collective*. Paris: PUF.

Gumperz, J., Jupp, T. & Roberts, G. (1979). *Cross-Talk. A study of cross-cultural communication*. Background material ans notes to accompany B.B.C. film, southhall (Midlesex): The National center for industrial Language Training.

Harris, B. (1992). Natural Translation: A reply to Hans P. Krings. *Target*, *4*, *1*, 97-103.

Have ten, P. (2001). *Sequential structures in doctor-patient interaction: ethnomethodology and history*. Paper read at the conference <Structure and Emergence of professionalized «Praxis»>, J. W. Goethe-Universität, Frankfurt, Germany, September 26-28, 2001, <http://www.pscw.uva.nl/emca/seqstruct.htm>.

Kerbrat-Orecchioni, C. & Plantin, C. (eds), (1995). *Le trilogue*. Lyon: PUL.

Khalid, B. (2001). La construction des soins dans la situation d'échanges interculturels: l'exemple de la maternité. In M. Lahlou & G. Vinsonneau (eds), *La Psychologie au regard des contacts de cultures*. Limonest: L'interdisciplinaire.

Knapp-Potthoff, A. & Knapp, K. (1987). The man (or woman) in the middle: Discoursal aspects of non-professional interpreting. In Knapp K., Enninger W. & Knapp-Potthoff, A., *Analysing Intercultural Communication.* (pp. 181-211). Berlin / New York / Amsterdam: Mouton de Gruyter.

Knapp, K., Enninger, W. & Knapp-Potthoff, A. (eds). (1987). *Analysing Intercultural Communication*. Berlin / New Yok / Amsterdam: Mouton de Gruyter.

Lacoste, M. (1980). La vieille dame et le médecin: contribution à une étude des échanges linguistiques inégaux. *Etudes de linguistique appliquée*, *37*, 34-43.

Malheiros-Poulet, M.-E. (1995). Le rôle de l'intermédiaire linguistique dans les situations de contact interculturel. In Kerbrat-Orecchioni, C. & Plantin, C. (eds), *Le trilogue*. (pp. 134-161). Lyon: PUL.

Müller, F. (1989). Traduction en conversation bilingue. Quelques aspects de son ordre séquentiel et interactif. In Py, B. & Jeanneret, R., *Minoration linguistique et interaction*. Genève: Droz.

Porquier, R. (1984). Communication exolingue et apprentissage des langues. *Acquisition d'une langue étrangère, III*, 17-47. Paris: Presses de l'Université de Vincennes, Neuchâtel.

Seleskovitch, D. (1985). Interprétation ou interprétariat. *Meta*, *30/1*, 19-25.
Strauss, A. (1992). *La trame de la négociation*. Paris: L'Harmattan.
Wadensjö, C. (1998). *Interpreting as Interaction*. London / New York: Longman.

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2002, 36, 101-112

Communication interculturelle en psychiatrie: enjeux linguistiques

María Eugenia MOLINA
Université de Lausanne

Intercultural communication in hospitals has already been the object of many inter-disciplinary studies. In the present article, my analysis will focus on two aspects: first, intercultural communication in psychiatry, and secondly, their linguistic consequences. I am interested in an approach of the «intercultural» notion that strives to identify knowledge and understanding. This is a similar approach in psychiatric consultation during which decoding the subjects' implications and negotiations are used for constructing not only inter-comprehension but also the means for recovery.

1. Introduction

Au fil de ces pages, j'expose les premiers pas d'un travail d'observation et d'analyse linguistiques s'intéressant à une population particulière, les migrants, et prenant pour espace d'observation un cadre hospitalier spécifique, le service de psychiatrie. Dans la présente contribution, je n'ai pas la prétention de faire l'exposé d'un modèle théorique, ni de rendre compte des résultats de l'étude. Néanmoins, j'ai pour souci de présenter dans les limites que je viens de définir les différents axes qui constituent le squelette d'une recherche en cours portant sur la communication avec les migrants en psychiatrie.

L'intérêt pluridisciplinaire pour les problématiques croisées de la migration, des réseaux de soins et de la communication n'est plus à démontrer. En Suisse, notamment, ces domaines de recherche ont fait l'objet de différentes publications (Mader, 2000; Bischoff, Loutan & Stalder, 2001; Gajo, 2001; Singy, 2001). Ma recherche, si elle s'inscrit dans le sillon réflexif tracé par d'autres équipes, fait le détour par la psychiatrie. Elle s'intéresse, d'une part, à ses spécificités en termes de prises en charge des patients migrants, et, d'autre part, à la mise en exergue d'autres traits récurrents aux situations d'interaction à l'hôpital. Enfin, dans les pages qui suivent, la dimension interculturelle de la communication est non seulement comprise en termes de différences linguistiques et/ou de pratiques médicales, mais aussi en termes de négociations et vérifications du sens du discours produit par les différents acteurs agissant au cœur de la *culture* médicale (médecins, infirmiers, aide-soignants, interprètes et patients).

2. Migration et psychiatrie

L'intérêt liant psychiatrie et migration s'inscrit, dans un premier temps, dans le cadre d'une série d'observations que j'ai pu faire dans deux équipes interdisciplinaires en milieu hospitalier; par ordre chronologique, celle du CHUV[1] puis celle du CEFOPS à St-Imier[2]. Bien que l'analyse du corpus des données recueillies dans les deux terrains possède des caractéristiques communes, l'analyse du discours produit par les psychiatres (dans les deux institutions) met en évidence la singularité de la psychiatrie par rapport aux autres services. C'est en psychiatrie que l'on dénombre le plus de cas de consultations avec des migrants; bon nombre d'entre elles se déroulent sans partage de langue commune. Pourtant, ce même service adopte, dans les deux contextes hospitaliers mentionnés, une des attitudes les plus polarisées en matière de communication, c'est-à-dire qu'entre une consultation faisant intervenir un tiers mais assurant un partage linguistique et une consultation sans médiation linguistique, mettant en péril l'intercompréhension et par conséquent l'enjeu thérapeutique, il résulte que le service de psychiatrie dit préférer la deuxième solution.

C'est cette contradiction interne (puisqu'on suppose un partage bilatéral du sens, une parole partagée comme principal moyen de guérison) qui, dans un premier temps, a retenu mon attention. A l'aune de ces observations, il est apparu, dans un deuxième temps, que les acteurs en situation de communication interculturelle imputent les obstacles communicationnels au seul face à face entre individus ne partageant pas une langue commune. Ceci me semble être la partie la plus visible de la difficulté: celle qui ne rend pas compte de toutes les autres situations interculturelles où l'économie de la négociation de sens ne peut être faite:

- au plan du discours des soins de façon générale: entre la culture du soigné et celle du soignant;
- à l'intérieur même de la structure sanitaire: entre soignants et spécialistes divers où l'activité métalinguistique est intense, sans que ce processus soit forcément identifié par les locuteurs ou ressenti comme un obstacle.

---

1 P.N.R. 39, «Migrants et réseaux de soins: pour une adaptation interculturelle», 2000.

2 Projet 00033.1 «Communication entre soignants et patients migrants: quels moyens pour quelle efficacité? Quelle responsabilité pour le personnel infirmier? Quelle variation selon les services?»; financé par le FNS, la CTI et des fonds privés dans le cadre de l'action Do-Re (programme fédéral pour encourager la recherche HES). *Cf.* Gajo, L. *et al.*, 2001, pour plus d'informations concernant le projet.

3. Le terrain

Je dirai quelques mots concernant le choix du terrain: celui-ci s'inscrit principalement dans les limites géographiques de la ville de Bienne: Hôpital de Bienne, secteur de psychiatrie, mais il s'étend également à l'hôpital psychiatrique de Bellelay auquel est rattaché administrativement le secteur psychiatrique de Bienne; et enfin le centre de psychiatrie ambulatoire de Tavannes également dépendant de Bellelay.

La ville de Bienne présente pour ma réflexion un terrain d'observation et de recherches privilégié, dans la mesure où dans cette aire géographique cohabitent tant des migrations internes qu'externes. En termes de pertinence linguistique, son bilinguisme favorise une mise en évidence de l'analyse touchant aux notions de la migration, des relations à la langue et de la communication.

4. Les données

Je propose avec mon projet de recherche une analyse à visée fondamentalement qualitative, se basant principalement sur deux types de données:

a) des entretiens semi-dirigés regroupant chacun 3 ou 4 personnes et variant selon deux axes: le service impliqué (la psychiatrie) et les acteurs socioprofessionnels concernés (infirmiers, aide-soignants, psychiatres …). Une partie de ces entretiens a été conduite au cours de la recherche pour le CEFOPS[3]. Ils sont essentiels pour permettre d'analyser les représentations.

b) des prélèvements d'interactions permettant de saisir in vivo des situations de prises en charge des migrants dans le secteur psychiatrique. Certaines données n'ont pu être enregistrées en raison du caractère confidentiel des consultations. D'autres données sont en cours de recueil[4].

---

3 Ces entretiens ont été réalisés par une équipe de chercheurs interdisciplinaire et ils ont tous pour fil conducteur les modes et enjeux de la communication en milieu hospitalier avec les migrants.

4 Il ne me paraît pas inutile de préciser une fois de plus le fait que toutes les observations faites dans cette contribution témoignent de l'état actuel de l'étude sur le terrain.

5. Enjeux et modes de la communication en psychiatrie avec les migrants

En tenant compte de l'analyse des deux terrains précédemment exposés, il me paraît que la psychiatrie se profile comme la spécialisation où le cumul des difficultés telles que les conditions fragilisantes de la maladie (Apothéloz & Grossen, 1995), le caractère d'inclusion et/ou d'exclusion sociale attribué à la psychiatrie, son rôle d'expertise permet de mettre sous la loupe l'opacité de la langue en opérant une sorte de microchirurgie de la communication à trois niveaux:

1) l'examen de l'interaction verbale dans le monde hospitalier constitue en soi une première mise en abîme du phénomène de la communication.
2) le deuxième focus concerne la communication en milieu hospitalier dans le cadre de la relation soignants/patients migrants.
3) troisièmement en resserrant l'angle de vision pour m'intéresser à un seul secteur du monde hospitalier – service qui présente la particularité d'accorder à la communication une place presque irremplaçable en matière de soins – je tente de mieux déconstruire l'évidence de la communication propre à bien d'autres contextes quotidiens d'interaction verbale et perçus par les acteurs impliqués comme allant de soi (Goffman, 1974).

6. Mise au point sur des situations mettant en scène certains enjeux de la psychiatrie

Dans les lignes qui suivent, je présenterai et commenterai une série de transcriptions. Celles-ci illustrent certains aspects parmi les plus emblématiques en matière de prise en charge des migrants en psychiatrie.

6.1. Spécificités de la psychiatrie

En liminaire à l'analyse, il peut être nécessaire de définir le contexte duquel sont tirés les extraits de transcription.

Il s'agit, dans ce premier exemple, d'un entretien réunissant trois soignants: l'un exerçant en santé mentale (SM) et les deux autres en santé physique (SP1 et SP2), mais dans des services distincts. Dans les tours de paroles précédant 142, l'enquêtrice (E1) a introduit le thème de la communication avec les migrants et les éventuelles difficultés s'y rapportant.

142 E1 hum hum
143 SP2 nous on a pas trop de problèmes je crois heu. enfin on est plus physique (sourire) que psychologique. je crois que puis même en médecine je crois que vous avez plus de problèmes psychologique puisque. des fois y a d'autres heu facteurs
144 SP1 hum hum

145 E1 hum hum
146 SP2 nous on va pas soigner une dépression en chirurgie.enfin on peut la soigner mais secondairement et puis la plupart du temps.ils viennent pour autre chose ces gens
147 E1 hum hum
148 SP2 donc c'est pas c'qui est mis toujours en priorité à niveau là. et nous pour les soins aigus on arrive quand même plus ou moins à. bon j'dis pas que des fois on fait aussi avec ce que l'on a
149 E1 hum hum d'accord donc ça joué pour vous en médecine comment est-ce que ça se passe
150 SP1 ben heu y a le même problème qu'elle vient de soulever. et puis souvent on on y remédie soit la famille soit un membre du personnel de l'hôpital. soit si c'est des yougoslaves ou turques. par contre on a aussi d'autres problèmes que l'on rencontre aussi souvent. c'est surtout les gens qui viennent pour heu (alcoolisme?) chronique ou dépression *(DOMI.1.INF.)*

L'organisation thématique de cette séquence est enchâssée. Le thème principal – la prise en charge des patients migrants présente moins de difficultés en médecine physique qu'en médecine mentale – est introduit au tour de parole 142 par: *nous on a pas trop de problèmes je crois heu. enfin on est plus physique (sourire) que psychologique.* La fin de l'exploitation se fait en 146: *nous on va pas soigner une dépression en chirurgie.* C'est le médecin SP2 qui, dans un premier temps, oriente et dirige le thème. L'interactant SP1 renforce et développe l'argument de SP2. Le clivage médecine physique et médecine mentale est maintenu. Par ailleurs, le motif de la dépression comme pathologie emblématique est repris en 150: *c'est surtout les gens qui viennent pour heu (alcoolisme?) chronique ou dépression.*

Dans les tours de parole 143 à 150, apparaissent en filigrane trois autres thèmes d'importance: – L'identification des migrants à la catégorie généralisante «des gens»: 146 *ces gens*; 150 *les gens.*

- Le profil sanitaire des migrants semble être associé le plus souvent à des pathologies relevant prioritairement de la médecine mentale: 146 ils viennent pour autre chose ces gens; 150 c'est surtout les gens qui viennent pour euh (alcoolisme?) chronique ou dépression.
- Le choix exprimé par les médecins en santé physique au sujet des stratégies de communication: notamment le recours à des médiateurs occasionnels recrutés parmi le personnel soignant ou auprès de la famille.

Cette analyse n'est de loin pas exhaustive, elle prétend au moins mettre en évidence deux éléments:

a) La prise en charge des migrants dans le réseau hospitalier fonctionne comme l'introduction du désordre dans l'ordre: en ce sens qu'elle démantèle la routine et les rituels de la communication à l'hôpital, a fortiori lorsque les patients pris en charge présentent la particularité d'être eux-mêmes en rupture (psychique, institutionnelle, sociale…)

b) Le service de psychiatrie se profile comme le lieu où la communication avec les migrants demande la mise en place de forts dispositifs pour décoder l'altérité.

> 173 SM Mais nous on essaye la plupart du temps d'en discuter entre collègues parce que souvent on a des avis . très très différents déjà rien qu'entre nous . et puis après on essaye d'en parler avec la cheffe de clinique des fois cela donne des situations qui sont présentées en supervision (DOMI.1.INF.)

Ce n'est qu'au tour de parole 173 que le médecin en santé mentale prend la parole. Il valide le discours de ses collègues en santé physique et spécifie que la prise en charge des patients migrants en psychiatrie s'inscrit dans un processus de résolutions des problèmes de communication qui perturbe le fonctionnement routinier du service. En effet, la plupart des récits rendant compte de l'ensemble du dispositif déployé en vue de la prise en charge des patients migrants en psychiatrie permettent de mettre sous la loupe toute une série de situations pour lesquelles la résolution du problème de communication entre le patient et le soignant génère à un autre niveau des dissensions et des divergences au sein même de l'équipe de soignants, les contraignant donc eux aussi à s'exercer à la communication dans la négociation entre pairs. Enfin, cette négociation de l'intercompréhension entre soignants fait écho à celle entre soignants et patients, y compris pour ce qui relève du recours à la médiation: *. et puis après on essaye d'en parler avec* ***la cheffe de clinique*** *des fois cela donne des situations qui sont présentées en supervision.* L'examen microscopique des modalités de la communication entre patients migrants et soignants en psychiatrie rend visible d'autres aspects plus généraux de la communication. En ce sens, il facilite la mise en mots de l'évidence.

6.2. Un cas de l'activité de médiation

Dans le deuxième extrait, les conditions de la rencontre sont tout à fait autres. L'entretien et l'enregistrement sont conduits en allemand par deux enquêtrices germanophones (E1 et E2), au domicile, à Tramelan (JB), d'une des deux médiatrices professionnelles ayant accepté de participer à l'entretien. La transcription qui, par ailleurs, est une traduction de l'allemand au français est réalisée par un secrétaire germanophone. Une des deux enquêtrices assure ensuite une relecture, en portant une attention toute particulière aux codes de transcription.

Dans les différents tours de paroles précédant cette séquence, la médiatrice (M2) évoque son activité professionnelle dans le cadre du centre de médiateurs de la région. J'ai choisi de rapporter ici le cas de l'accompagnement d'un patient migrant à une visite médicale.

217E1 et le le le est-ce que ça vous arrive d'accompagner des gens de langue arabe chez le médecin ou à l'hôpital vous pouvez me dire comme ça se p- comment vous vous y prenez comment ça se passe
218M2 mais disons comme elle a dit madame j'essaie de de quoi de de de traduire de faire l'interprète entre le médecin pis le patient ou la patiente...
219E1 mmhh
220M2 pis comme vous avez dit aussi avant donc il y a certains patients qui cachent quelque chose qui viennent pour quelque chose il y a quelque chose qui se cache derrière
221E2 vous pouvez penser un petit peu à A (prénom incompréhensible) parce qu'il y a eu plusieurs visites chez le médecin oui...
222E1 un exemple où vous avez peut être permis que des choses s'expriment qui étaient difficiles à expliquer
223M2 oui disons qu'il y a des trucs qui sont intérieurement pas bien voilà qu'elle dit que j'ai mal là ou là il y a toujours quelque chose qui se cache derrière j'essaie de parler avec elle et lui poser la question et pis après j'explique au médecin mais bon le médecin une fois que j'lui ai expliqué il dit que c'est normal
224E1 mmhh mmhh mmhh
225M2 bien sûr il m'a dit qu'elle est loin de son pays et voilà et tout ce qui ce passe et tout ça chez eux elle a laisse un gamin aussi là bas et voilà elle pense souvent elle pleure souvent et puis moi j'lui explique donc j'dis oui ça viendra peut-être le jour que ton gamin il vient qu'il te rejoint si tu le veux ça va se calmer et pis qu'elle retourne dans son pays ou bien parce que c'est vrai elle pleure souvent quand il y a des choses comme ça...
226E1 elle est dépressive
227M2 ou quand elle téléphone et il y a des choses qui vont pas alors elle discute avec son gosse après elle le
228E1 mmhh et là plus est-ce que vous avez l'impression que vous faites plus que simplement traduire une langue dans une autre ou bien si vous permet- là dans ce cas-là si j'ai bien compris vous avez permis à cette femme de d'exprimer un peu sa tristesse plutôt que de dire juste j'ai mal au ventre...
229M2 [oui oui oui c'est vrai disons ouais un petit peu creuser un peu plus profond oui c'est vrai
230E1 mmhh oui
231M2 donc oui il faut prendre la personne gentiment aller jusqu'à ce que vous arrivez à trouver ce qui se passe vraiment
232E1 qu'elle ose s'ex- qu'elle se sente en confiance pour exprimer
233M2 voilà voilà *(DOMI.3.MNP)*

En 218, la médiatrice M2 donne la définition de sa fonction: *j'essaie de de quoi de de de traduire de faire l'interprète entre le médecin pis le patient ou la patiente...*Or, dans les lignes qui suivent l'activité qu'elle décrit, elle s'écarte du rôle de traductrice et/ou d'interprète. A y regarder de plus près, on observe qu'en parallèle à la traduction du discours de la patiente, elle tisse avec cette dernière un lien de confidentialité. Ceci apparaît clairement en 223: *oui disons qu'il y a des trucs qui sont intérieurement pas bien voilà qu'elle dit que j'ai mal là ou là il y a toujours quelque chose qui se cache derrière j'essaie de parler avec elle et lui poser la question.* De la sorte, elle devient provisoirement la première interlocutrice de la malade, en d'autres termes, elle est le premier

relai contribuant à la construction du diagnostic; il s'avère qu'elle s'imisce dans le domaine du savoir réservé en premier lieu au médecin, et donc à l'expert de la situation (Furchner & Gülich, 2000). Tout se passe comme si il y avait conflit de rôle quant au partage de l'expertise, en 223M: *après j'explique au médecin mais bon le médecin une fois que j'lui ai expliqué il dit que c'est normal.* En dernier lieu, le médecin donne une évaluation: *il dit que c'est normal.* En disant cela, il redistribue les rôles et assume seul l'expertise de la visite médicale, c'est donc bien lui qui identifie et valide le problème qui fera l'objet de la consultation.

En 228 E1, l'enquêtrice reformule et résume les propos de la médiatrice en suggérant*: si j'ai bien compris vous avez permis à cette femme de d'exprimer un peu sa tristesse plutôt que de dire juste j'ai mal au ventre.* En 232M2, la médiatrice valide et met ainsi un terme à l'exploitation de cette séquence.

Il me semble clair que cet exemple illustre la complexité du rôle du médiateur (Métraux & Alvir, 1995) et, partant, la place stratégique qu'il occupe dans la triade médicale. En effet, à un premier niveau, celui-ci traduit d'une langue à une autre ce que le patient dit; à un deuxième niveau, il met en mots ou extériorise le nondit du patient. Enfin, à un troisième niveau, il restitue au médecin le résultat final de cette chaîne d'opérations. Dans les faits, il fait plus que traduire. Il prend part de manière active dans la coconstruction et l'établissement du diagnostic au cours de la consultation à trois.

6.3. Un aspect de la médiation en psychiatrie

Enfin, je m'attarderai sur cette courte séquence de l'entretien semi-dirigé regroupant uniquement des soignants en psychiatrie. Il a lieu au centre ambulatoire psychiatrique de Tavannes, en présence également de deux enquêtrices. Le tour de parole ci-dessous reproduit est déclenché par l'une des enquêtrices. Celle-ci demande aux soignants présents de se prononcer au sujet du recours à la médiation pour toutes les consultations se déroulant sans partage de langue commune. Le tour de parole 119 correspond à la réponse d'une psychiatre (D) à la sollicitation de l'enquêtrice. Cette intervention a été retenue car elle me paraît rendre compte du discours partagé par l'ensemble des soignants participant à cette discussion.

> 119 D moi je vois bien pour le court terme donc pour l'intervention donc rapide hein donc une personne neutre qui sache traduire tout simplement **mot à mot ce qui est dit**.. comme je dois voir les choses à long terme là j'y vois pas très bien la troisième personne en tout cas dans notre métier dans ce qu'on fait ça peut être tout au plus un soutien hein donc pour le temps qu'il le faut mais pas dans le vrai sens d'une thérapie. A long terme pour l'intervention d'urgence hein tout ça moi je vois bien (une personne?) d'ailleurs hein donc les meilleures interventions donc qu'on a eues c'était avec le la deuxième génération donc la petite de cinq six ans **traduisait maman par exemple maman elle a mal à la tête donc elle traduisait exactement c'que la maman disait** et pis après hein donc mais c'était pas pour une thérapie à long terme

> hein donc c'était pour l'intervention de tout d'suite et pis après on a le temps de se tourner de faire quelqu'chose de différent *(DOMI.4.MPS).*

Pour cette séquence, je souhaiterais insister sur deux aspects récurrents dans le discours des soignants en psychiatrie: les spécificités du rôle du tiers et **le «vérifiable»**

- Les spécificités du rôle du tiers: une des caractéristiques de la production discursive des soignants en psychiatrie consiste à présenter le tiers comme un soutien provisoire, neutre et affectant le moins possible la relation médecin patient. Dans leur ensemble, ils excluent une collaboration sur le long terme puisque celle-ci modifierait l'espace relationnel thérapeutique, transformant la dyade en triade. Si la présence du tiers passe plus inaperçue dans les autres services hospitaliers, pour lesquelles l'espace de soins est souvent élargi à d'autres intervenants ponctuels de l'équipe soignante, dans le service de psychiatrie, elle est porteuse d'une remise en cause fondamentale de la construction de l'intercompréhension.
- **Le «vérifiable»**: cet aspect a une incidence importante sur les réserves que les soignants en psychiatrie émettent quant au recours à un tiers traduisant. En effet, en médecine somatique toute traduction de la plainte du soigné peut, théoriquement, faire l'objet d'une observation et d'une vérification moyennant un dispositif objectif: scanner, radiographies… servant à reconnaître en quelque sorte la part du vrai et du faux. Par ailleurs, en toute dernière analyse, l'interprétation du symptôme pourrait être établie à l'aide de ce seul support.

  En psychiatrie, l'interprétation de la douleur du patient émerge de la négociation du sens à deux, au fil de l'entretien (Grossen, 1992). Dans les cas de consultation sans partage de langue, l'intervention d'un tiers traduisant peut être retenue par les soignants; or la triade présente au moins deux nouveaux obstacles pour le soignant:

- La troisième personne partage provisoirement avec lui son rôle d'expert dans un contexte d'asymétrie énonciative, en termes de savoirs médicaux.
- L'interaction entre le patient et le tiers représente pour le soignant l'interstice non contrôlable de son champ thérapeutique.
- La traduction rend une partie du sens, mais elle ne restitue pas toujours dans son entier la mise en mots du patient: lapsus, hésitations, reformulation, autocorrection… En d'autres termes, le thérapeute ne peut accéder qu'à un raccourci sémantique.

7. Conclusion

En guise de conclusion, Il me paraît nécessaire d'insister sur deux aspects:

1) La psychiatrie reste le domaine, s'il devait en exister un, où l'importance de la parole, de l'échange verbal sont incontournables, et ceci pour diverses raisons:

   – L'interaction verbale est nodale
   – La parole est le moyen de la guérison
   – Le partage du sens est plus que jamais central

   La thérapie peut donc être considérée comme le lieu, l'espace où se co-construisent, moyennant l'interaction verbale, les savoirs réciproques, la relation thérapeutique, et les voies de la guérison. S'intéresser à la communication en psychiatrie implique nécessairement l'examen du lieu thérapeutique, c'est-à-dire, les particularités du secteur psychiatrique, par rapport aux autres services hospitaliers.

2) Toutes les situations d'interactions à l'hôpital ne sont pas considérées comme problématiques, quand bien même elles pourraient l'être. Pourtant, celles qui mettent en scène des migrants le sont a priori, et, a fortiori, lorsqu'elles sont caractérisées par l'absence d'une langue commune. Tout se passe comme si l'augmentation du degré de difficulté supposé (l'altérité, les barrières linguistiques) dans le schéma de communication opérait comme un révélateur d'ambiguïtés.

   D'autre part, ce n'est pas seulement la nature de la communication qui est en jeu, mais sa qualité tout comme le degré d'intercompréhension souhaité. En effet, si l'on tient en compte ses effets en termes de thérapie et de qualité des soins, il devient difficile de ne pas l'interroger en termes de contenu et de sens pour les acteurs impliqués.

Enfin, je formule l'hypothèse selon laquelle c'est par/à travers la confrontation avec le migrant que le thérapeute jette le ciment de l'alliance thérapeutique. C'est donc bien grâce à des stratégies de communication (Bange, 1992) très souvent dévalorisées et qualifiées de bricolage que le thérapeute construit avec le patient l'espace interculturel thérapeutique et les moyens de la guérison (*cf.* Marcos, 1979). Sachant cela, il s'agirait de ne pas perdre de vue qu'en dépit des difficultés rencontrées de part et d'autre, la rencontre interculturelle entre le patient et le médecin contribue largement à l'amélioration des modes de communication. Il semble donc bien que c'est en parlant sans la garantie d'être compris, et partant dans une situation de contrainte évidente où la négociation et la vérification du sens de leurs paroles mobilisent le soignant en psychiatrie tout comme le soigné, que ces derniers co-construisent un espace de paroles partagées; espace certes provisoire, mais essentiel à l'intercompréhension.

Conventions de transcription

La transcription respecte les règles de l'orthographe du français avec les exceptions suivantes:

- Dans le corps de la transcription, on utilise en principe les minuscules; les majuscules indiquent une intensité accrue
- Aucun signe de ponctuation ne garde sa valeur traditionnelle; tous les signes peuvent être utilisés comme signes diacritiques
- Des écarts par rapport à la norme orthographique peuvent servir à transcrire des particularités de l'articulation.

/	intonation montante
\	intonation descendante
.	interruption très courte dans un énoncé ou entre les énoncés de deux interlocuteurs
..	pause courte
…	pause moyenne
(x sec.)	pause de x secondes
CES gens	accentuation d'un mot; d'une syllabe; d'un son
Et:	allongement d'une syllabe; d'un son
(alcool?)	transcription incertaine
(xx?)	(partie d'un) énoncé incompréhensible
[	chevauchement

Bibliographie

Apothéloz, D. & Grossen, M. (1995). L'activité de reformulation comme marqueur de la construction du sens: réflexions théoriques et méthodologiques à partir de l'analyse d'entretiens thérapeutiques. *Cahiers de l'ILSL*, *7*, 177-198.

Bange, P. (1992). A propos de la communication et de l'apprentissage en L2, notamment dans ses formes institutionnelles. *Acquisition et interaction en langue étrangère (Aile), 1*, 53-85.

Bischoff, A., Loutan, L. & Stalder, H. (2001). Barrières linguistiques et communication dans une policlinique de médecine. *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, *74*, 193-207.

Furchner, I. & Gülich. E. (2001). Communication entre soignants et patients migrants: quels moyens pour quels services? *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, *74*, 83-107.

Gajo, L. *et al.* (2001). Communication entre soignants et patients migrants: quels moyens pour quels services? *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, *74*, 153-174.

Goffman, E. (1974). *Les rites d'interaction*. Paris: Minuit.

Grossen, M. (1992). Intersubjectivité et négociation de la demande dans un entretien thérapeutique. In M. Grossen & A.-N. Perret-Clermont (eds), *L'espace thérapeutique. Codes et contextes.* (pp. 165-191). Neuchâtel-Paris: Delachaux & Niestlé.

Mader, J. (2000). Etre compris et comprendre, un droit fondamental du patient/client. *Soins infirmiers*, *8*, 66-70.

Marcos, L. R. (1979). Effects of Interpreters on the Evaluation of Psychopathology in Non-English-speaking Patients. *American Journal of Psychiatry*, *136/2*, 171-174.

Métraux, J.-C. & Alvir, S. (1995). L'interprète: traducteur, médiateur culturel ou co-thérapeute. *Interdialogos*, *2*, 22-26.

Singy, P. (2001). Points de vue autorisés sur la consultation médicale soumise à traduction. *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, *74*, 175-192.

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2002, 36, 113-122

Communication interculturelle à l'hôpital: réflexion autour de la médiation

Myriam Graber
CEFOPS (centre de formation des professions de la santé)-HES-S2

This article aims at a better understanding of the communication between care-givers and migrant patients in relation to several services (medicine, surgery, obstetrics, geriatrics and psychiatry). Efficiency of different communication strategies is examined through the analysis of interviews. Among these strategies, the practical and theoretical issues of the cultural mediation are particularly focused and linked to a reflection on several common representations about discourse (opacity vs. transparency).

1. Introduction

Actuellement, le cinquième de la population en Suisse est représenté par des étrangers ne parlant aucune des langues nationales. Le développement des moyens de communication et de transport a pour conséquence que les migrants viennent de régions de plus en plus éloignées. Nous vivons donc dans une société multiculturelle (*cf.* Mader, 2000). Ceci a également des conséquences au niveau de la prise en charge dans les différentes institutions de soins. Tout d'abord parce que les équipes sont multiculturelles mais aussi parce que les patients sont d'origines culturelles, religieuses bien diverses. Les soins en sont d'autant plus complexes et exigent des professionnels des connaissances de ces différentes cultures et de leurs particularités, des habitudes de vie, des valeurs des patients, etc. Cette complexité touche de plein fouet les pratiques communicatives.

1.1. Enjeux

Nous nous intéresserons ici plus précisément au rôle de la médiation, du médiateur et du médiateur culturel dans divers services hospitaliers, en ayant également un regard sur les autres stratégies utilisées par les soignants dans une relation avec un migrant, afin de ne pas nous arrêter sur l'unique médiation, souvent au centre des recherches actuelles (*cf.* par exemple Singy, 2001; Bischoff, Loutan & Stalder, 2001).

Nous utiliserons quelques données, extraits et réflexions venant d'un projet interdisciplinaire sur la communication entre soignants et patients migrants dans différents services hospitaliers[1]. Nous y envisageons la relation médecin / patient mais aussi infirmier/patient, avec une comparaison entre divers services. Cette recherche vise une meilleure compréhension de la communication entre soignants et patients. Elle propose une évaluation des outils à disposition (médiateur) mais aussi de nouveaux outils à entrevoir dans la relation directe entre soignants et patients migrants. Ces outils impliquent notamment une réflexion sur le fonctionnement de la compétence de communication et une meilleure identification des phénomènes migratoires.

1.2. Enquête et méthode

L'enquête s'est effectuée dans différentes institutions du Jura bernois (home, hôpital, hôpital psychiatrique, centre des réfugiés) et a réuni deux types de données:

- des entretiens semi-dirigés: ils regroupent chacun trois à quatre participants et varient selon deux axes, les services impliqués et les acteurs socioprofessionnels concernés (infirmiers, médecins, «paramédicaux», médiateurs culturels et patients);
- des «prélèvements» d'interactions: destinés à saisir *in vivo* des situations de prise en charge de migrants à l'hôpital, ils ont été effectués variablement dans les différents services mais n'ont pas débouché systématiquement sur des enregistrements et ne sont encore que partiellement transcrits.

1.3. Une recherche interdisciplinaire

L'équipe de recherche se caractérisait par son interdisciplinarité (une anthropologue, deux linguistes, trois infirmiers, deux pédagogues et deux personnes travaillant au centre des réfugiés). Chaque personne a participé aux différentes phases de la recherche. L'interdiscipliarité était rendue plus complexe par la variété des appartenances institutionnelles des membres de l'équipe.

Le fait de travailler en interdisciplinarité a des exigences au niveau du dialogue, c'est-à-dire qu'il doit y avoir transparence par rapport au langage utilisé

1 Projet 00033.1 «Communication entre soignants et patients migrants: quels moyens pour quelle efficacité? Quelle responsabilité pour le personnel infirmier? Quelle variation selon les services?»; financé par le FNS, La CTI (subside 5348.1 FHS) et des fonds privés dans le cadre de l'action Do-Re (programme fédéral pour encourager la recherche HES).

(jargon propre à chaque discipline), par rapport aux méthodes appliquées et aux limites des connaissances des différents membres. Le travail en équipe interdisciplinaire permet de proposer des prestations variées, plus riches grâce à la représentation de plusieurs professions. Cela permet de partager ses valeurs, son champ de compétences mais exige aussi de respecter les valeurs des autres. La vision des choses est plus systémique et moins fractionnée et les actes qui en découlent en sont enrichis.

1.4. Résultats généraux

Les résultats de cette recherche diffèrent selon les services quant à la place de la médiation. Certains utilisent des stratégies telles que la communication non verbale, la reformulation, une langue véhiculaire afin de résoudre des problèmes de communication, soit aux moyens du bord. Bon nombre de services font appel à un membre de l'équipe soignante ou un autre membre du personnel pour la traduction dans une communication posant problème, mais peu font appel au médiateur culturel formé, ceci peut-être parce que cette offre de service est encore peu connue. Dans nos résultats, la médiation n'est pas le premier recours de tous les soignants, comme nous allons le voir.

2. Médiation: ce que les différents services en disent

Les stratégies privilégiées dans la prise en charge de la communication avec les migrants diffèrent d'un service à l'autre.

En maternité, le personnel soignant privilégie l'utilisation de la communication non verbale, tels que les gestes, les mimes, la reformulation ou l'utilisation d'une langue véhiculaire. Mais l'idéal serait, selon les dires des soignants, d'avoir un ordinateur, une machine qui traduise, ainsi il n'y aurait pas de filtre même si la machine reste froide.

Pour les services de chirurgie et de médecine, le personnel soignant a principalement recours à du personnel de l'hôpital. Sinon, un membre de la famille peut faire l'affaire. Mais une deuxième langue peut également servir, telle que l'anglais, l'allemand. Ces deux services ne font pas appel aux médiateurs culturels formés et cela ne leur pose pas problème, sauf lorsqu'il y a des difficultés spécifiques. Dans ce cas, les services de chirurgie et de médecine rejoindraient alors l'idée de l'utilité d'une tierce personne qui ne soit pas de la famille et se rapprocheraient de la façon de faire du service de santé mentale. C'est ce que nous pouvons voir dans l'extrait suivant:

> (SP2 / eh ben la plupart du temps nous on a soit recours avec du personnel heu pour la traduction dans la maison parce qu'il y a quand même pas mal de. ici d'étrangers donc heu j'crois qu'à ce niveau-là on arrive bon dans la mesure du possible où y sont. y travaillent ce jour-là. et puis la plupart du temps ben en général y a. excusez-moi la plupart du temps il y a au moins un élément de la famille une personne qui arrive à

> nous traduire heu. à être l'élément l'élément de communication entre nous et le/la personne
> E1/vous n'avez jamais recours comme eux à des interprètes ou
> SP/ non. parce que la plupart du temps soit. des Turcs heu ben on a eu ben. du personnel à une époque. qui pouvait. y a eu aussi. Yougoslaves nous avons plusieurs personnes aussi qui. heu bon en anglais y a quelques membres aussi de l'équipe qui parlent l'angl enfin dans l'hôpital l'allemand enfin je veux dire que c'est non. en général ça se passe bon à part he …non c'est peut-être été une fois mais ça c'est. on a jamais fait venir quelqu'un…DOMI.1.INF.)[2]

En santé mentale, les soignants connaissent l'existence d'Appartenances à Lausanne et de l'association de l'aide aux victimes de Bienne concernant les possibilités de traduction. Mais ils utilisent toutefois le personnel afin de traduire si cela est possible; ils ont parfois recours à une autre langue comme l'anglais ou encore à d'autres moyens.

Le service de santé mentale n'a jamais recours à un membre de la famille ou à une personne connue du patient pour effectuer une traduction, car les problèmes rencontrés rendent ces médiations impossibles de part l'implication qu'elles exigent. On peut remarquer que différentes stratégies sont définies et utilisées selon la situation rencontrée.

	Non-médiation	Médiation			
Type de médiation	Relation duelle	Médiation symbolique	Médiation non profess.	Médiation profess.	Tiers machine
Exemples	Communic. non verbale	Langue véhiculaire	Membre de la famille	Médiateur culturel formé	Ordinateur traduisant
Type de service	Maternité		Médecine Chirurgie	Santé mentale	Santé mentale Maternité

Ce tableau (*cf.* Gajo *et al.*, 2001) représente un continuum entre la non-médiation et la médiation. Plus on va à sa droite, plus la médiation est organisée.

L'ordinateur est intéressant et revient presque à une non-médiation dans le discours du soignant, car il est un outil transparent, non parasitant, il ne fait pas office de filtre. En terme de stratégie, on peut voir que selon le problème

2 Conventions de transcription:

/\ Intonation montante et descendante
… allongement de syllabes
[chevauchement
E enquêteur

rencontré, les services s'éloignent ou se rapprochent dans leurs façons de procéder.

Ceci ne reflète qu'un petit aperçu de ce que les données nous offrent à voir. Souvent, les stratégies employées par les différents services ne sont pas organisées et varient en fonction des soignants, des habitudes des services. Là où la médiation culturelle est utilisée, elle est encore très peu formalisée, les soignants disent avoir une méconnaissance ou avoir un manque d'information concernant les prestations existantes en traduction et restent très vagues sur ce qu'ils en savent. Ceci nous amène à la médiation et au rôle du médiateur, ou médiateur culturel.

3. La figure du médiateur

L' interprète culturel est une personne qui donne oralement l'équivalent dans une autre langue; il sert d'intermédiaire voire éclaire le sens (Dictionnaire Le Robert). L'interprète non seulement traduit oralement ce qui est dit, mais joue un rôle important en tant que médiateur. Ses connaissances des valeurs, de la religion, des représentations en jeu dans une situation de traduction facilitent la compréhension de la situation de communication. Les services ayant participé à la recherche ne connaissent pas ou peu l'existence du médiateur culturel, alors même que le recours à un membre de la famille comme traducteur présente un certain nombre d'inconvénients aux yeux des soignants. Il est en effet perçu comme un filtre, qui retiendra certaines informations pour garder la maîtrise de la situation familiale, comme nous le montre l'extrait suivant:

> (…j'ai connu une situation vraiment difficile d'une dame turque qui avait un problème neurologique qui ne parlait pas un mot de français pas un elle était pas si âgée que ça mais elle avait fait un séjour en réhabilitation en médecine chronique après opération neurochirurgicale elle avait une cinquantaine d'années et là c'était très difficile au niveau de la communication au jour le jour…
>
> Et là toute la communication était filtrée par la famille avec aussi tout ce qui était les barrières c'était une dame musulmane les barrières culturelles et sociales on avait comme interlocuteur privilégié le mari qui était bilingue mais enfin on avait des fois l'impression qu'il ne traduisait que ce qu'il avait envie de traduire parce que ça l'arrangeait dans la gestion de la situation…DOMI. 1.MSP).

Nous pouvons retenir que les mots ne sont pas neutres: ils sont toute notre histoire, et c'est dans cette mesure qu'ils nous donnent prise sur le réel… L'important pour le mari n'est pas tant de redonner ce que sa femme dit, mais bien plus ce qui est jugé bon ou mauvais au sein de sa communauté turque, de son groupe social, c'est-à-dire de ses valeurs sociales. Les valeurs sociales manifestent au sein du langage une sorte de réglage social de l'affectivité. Ce qui se traduit résulte de ce qui touche en priorité les significations, ou le sens donné, soit pour le raviver, l'affaiblir, «comme si tout dans les échanges

sociaux se jouait sur ce qu'il convient de dramatiser ou de neutraliser, de valoriser ou d'ignorer, d'exhiber ou d'occulter» (Nykees, 1998).

Pour les services de médecine et de chirurgie, le recours à un membre de la famille ou du personnel de l'institution ne pose apparemment pas grand problème.

Cela peut-être dû au fait que le propre de ces services semble être dans des hospitalisations de durée assez courte.

Mais est-ce que la durée de l'hospitalisation a réellement une importance lorsqu'il s'agit de communication? Est-ce que le patient qui subit une opération, qui reste pour un séjour de courte durée ressent moins le besoin de comprendre ce qui se passe à son sujet, ce qu'il adviendra de lui, qu'un patient qui est hospitalisé pour une longue durée? Est-ce là une représentation du personnel soignant uniquement?

Ou est-ce que la question serait plutôt de l'ordre «je soigne une jambe et ensuite tout va bien», alors qu'en santé mentale, il est nécessaire de communiquer, de parler sur la maladie, sur soi, sur ce qui se passe afin que la situation puisse s'améliorer? Mais voir, comprendre et donner des soins de cette manière serait réducteur car il s'agit de prendre en compte les dimensions biopsychosociologiques de l'individu.

Une autre question se pose encore: est-ce que le fait de mal comprendre en quoi consiste son traitement n'a pas d'effet sur les clients (angoisse, somatisation, compliance au traitement, etc.), sur la durée de l'hospitalisation elle-même, sur le traitement?

Le fait de glisser dans des problèmes psychologiques, donc vers la catégorie «santé mentale» rend difficile, complexe cette médiation par un membre de la famille ou par un membre du personnel. Là, il y a problème car la communication est l'outil de travail principal du soignant en cas de dépression, d'alcoolisme, de problèmes psychologiques autres. En chirurgie et en médecine en revanche, la communication verbale a plutôt un rôle d'accompagnement du soin, du moins elle est perçue comme moins importante par les soignants.

Quelques questions subsistent: est-ce qu'en médecine, en chirurgie, la communication ne ferait qu'accompagner le soin alors qu'en santé mentale elle serait l'outil lui-même de la relation? La communication sert à véhiculer des pensées, mais peut-on la séparer des actions? La communication est elle-même déjà une action? C'est en faisant que l'on donne du sens et, si l'on exécute un même soin selon des stratégies communicatives différentes, le soin effectué ne sera plus le même.

La communication nécessite toutefois que les messages verbaux et non verbaux soient intelligibles. Un des rôles de l'infirmière est de guider le client dans sa nouvelle situation. Il s'avère donc difficile de savoir comment le faire

si le client ne parle pas la même langue. De plus, ce rôle relève aussi bien des prestations offertes par les services de médecine, de chirurgie que de santé mentale car, se comprendre soi-même et comprendre les autres, se mettre soi-même en interaction avec les autres dans un but thérapeutique sont des éléments de base de l'activité de l'infirmière, qui ne dépendent nullement du contexte, de là où cette interaction a lieu. Se pose alors le problème de l'opacité et de la transparence du discours, probablement évident dans une situation de médiation mais propre à toute situation de communication.

4. La communication entre opacité et transparence

Nous allons tout d'abord définir la communication, la communication interculturelle, et nous partirons ensuite des représentations d'un médecin afin de tenter une analyse de ce qui est dit autour de la transparence et de l'opacité (ceci dans une approche différente d'un extrait déjà cité plus haut).

La communication est définie, selon Barette *et al.* (1993),

> comme une relation qui s'établit entre des personnes à partir de significations communes qu'elles attribuent à des mots et à des intonations (communication verbale) ainsi qu'à des gestes, des attitudes corporelles, des expressions, des positions dans l'espace, des vêtements (communication non verbale). Ces significations sont apprises; elles varient en fonction de facteurs sociaux (tels que le sexe, l'âge, la classe sociale, la catégorie professionnelle, le lieu de résidence), mais elles varient également selon les cultures.

Selon ces auteurs, lorsque ces différentes significations ne sont pas pleinement partagées, la communication qui s'établit devient plus difficile.

C'est ce qui se passe dans une communication interculturelle, qui se définit comme

> communication entre des personnes appartenant à des cultures différentes parmi la culture nationale: mais celle-ci croise et interfère avec d'autres éléments d'identification comme le sexe, l'origine sociale, l'âge, la profession, les appartenances religieuses et idéologiques. (*ibid*., p.135)

Ces définitions nous permettront de mieux comprendre ce qui est plus compliqué dans une relation avec des personnes de culture autre, à partir de l'extrait suivant:

```
21 E1 rhummu maintenant est-ce que vous avez aussi en gériatrie
      des patients qui parlent pas la même langue
22 M  il y a des patients qui parlent la même langue mais qui
      ont pour des raisons diverses qui ne se font pas
      comprendre\ tel qu'on tel qu'on veut le tel qu'on le
      conçoit c'est-à-dire des patients déments. dans un stade
      avancé c'est-à-dire qui ont des problèmes de langage où il
      y a une expression essentiellement  non verbale de
      l'agressivité de la douleur et caetera même si ils
      s'expriment c'est un discours incohérent dans cette phase
```

terminale de la maladie ou tout ce qui est maladie neurologique post-traumatique accident vasculaire cérébral où là aussi on a des difficultés d'expression d'aphasie ça c'est pour des gens de langue maternelle française mais déjà il y a des obstacles de maladie/ maintenant des problèmes de personne qui ne sont pas de langue maternelle française qui sont de culture différente\ en gériatrie c'est rare c'est rare\ pourquoi/ c'est encore rare euh comment c'est rare qu'on ait des gens avec qui on ne puisse pas communiquer qu'il y a aucune possibilité parce que c'est vrai qu'il y a des gens des immigrés euh italiens espagnols portugais du babyboom ces gens y se sont installés là ils ont grandi et puis et caetera.. en général avec ces gens là on arrive toujours à communiquer dans la compréhension maintenant on a l'impression qu'on peut communiquer et qu'il n'y a pas de malentendus maintenant les finesses de la langue quand on la parle pas c'est toujours difficile\ mais si on parle de gens d'autres cultures que je côtoyais quand je travaillais à Genève où c'est plus cosmopolite et où il y avait beaucoup de de réfugiés des gens qui faisaient venir leur familles alors on en avait des des des réfugiés de l'ex-Yougoslavie en particulier mais ici des gens comme ça on en a moins en gériatrie mais là c'était un réel problème socioculturel \ici j'ai connu un une situation vraiment difficile d'une dame turque qui avait un problème neurologique qui était handicapée elle avait fait un abcès cérébral qui ne parlait pas un mot de français pas un\ elle était pas si âgée que ça mais elle avait fait un séjour en réhabilitation en médecine chronique. après opération neurochirurgicale il y avait une cinquantaine d'années et là c'était très difficile au niveau de la communication au jour le jour

23 E1 rhummu

24 M et là toute la communication était en fait filtrée par la famille avec aussi tout ce qui était les barrières c'était une dame musulmane les barrières culturelles et sociales on avait comme interlocuteur privilégié le mari qui était bilingue mais enfin on avait des fois l'impression qu'il ne traduisait que ce qu'il avait bien envie de traduire parce que ça l'arrangeait dans la gestion de la situation ça c'est vraiment un cas difficile pourquoi parce que cette femme s'exprimait dans sa langue à la visite c'était sa famille qui traduisait et sa famille ne pouvait pas toujours être là[(DOMI.1. MSP).

Dans cet extrait, le médecin nous parle de la communication et nous dit que l'on pense que les personnes qui parlent notre langue, qui sont dans notre pays depuis longtemps, qui ont grandi dans notre pays peuvent facilement

communiquer, qu'il n'y a pas de malentendu sauf peut-être concernant les finesses de la langue. Nous pouvons dès lors émettre deux hypothèses:

- les finesses de la langue ne sont pas toujours comprises par les personnes d'origine de langue française non plus
- dans la communication avec une patiente de l'ex-Yougoslavie, il y a avant tout un problème socioculturel en terme de barrière, plus le filtre du tiers.

Pour le médecin, le problème se trouve au sein de la communication, car son message redit (traduit) par le médiateur n'est plus le même que lorsqu'il l'a énoncé lui-même, la personne traduisant ce qui lui convient. Mais le problème est posé avant tout en terme de culture plus que comme un problème de traduction en soi, donc de communication verbale. La représentation que le médecin a de la médiation est qu'elle rend la communication difficile, qu'elle fait office de filtre et met des barrières sociales et culturelles. Dans toute situation relationnelle, il reste nécessairement quelque chose de non formulé, quelque chose que le langage a laissé dans l'ombre, qui correspond peut-être à ce que le patient désire garder pour lui, son secret.

Selon ce médecin, la situation de médiation est de deux ordres:

- de l'ordre de l'opacité
- de l'ordre de la complexité

Il parle d'un discours non transparent car, s'il y a médiation, il y a épaisseur du discours, alors que la médiation devrait être au service de la communication, elle devrait la clarifier.

Dans les représentations courantes, la communication est, devrait être transparente et là, il y a bien ce qui relève du (mythe de la transparence). Alors que la médiation devrait rendre à la communication interculturelle sa transparence, elle la rend opaque. Mais cette opacité caractérise en fait tout discours (*cf.* Récanati, 1979), tout en pouvant être plus ou moins dense, plus ou moins perçue, plus ou moins utilisée comme ressource stratégique, pour garder le pouvoir par exemple.

A ce stade, nous pouvons effectuer un parallèle avec la position de l'infirmière, qui a ce rôle de médiation, d'interprète professionnelle. Elle a pour fonction de traduire le langage médical en langage accessible, vulgarisé pour le patient, elle essaie de rendre le discours médical transparent, compréhensible pour le patient. Elle a pour fonction un rôle facilitateur en tant que médiatrice. D'un autre côté, elle se fait également l'interlocutrice pour le patient vis-à-vis du médecin. C'est ce qui nous amène à la question de la dualité dans la relation. Très souvent, le format interactionnel de base est vu comme duel, reliant deux acteurs, définis, dans le cadre institutionnel du moins, en miroir, un acteur ayant le pouvoir sur l'autre. Voir la situation

comme trilogale, dans le cas de l'intervention d'un médiateur ou de la relation médecin-infirmier-patient, amène à reconsidérer les rôles de chacun.

Ceci nous permet de poser deux nouvelles hypothèses:

- toute situation de trilogue configure ce qui va se passer par la suite, il est donc utile de considérer la situation de médiation, dès le départ, à trois, à un niveau de trilogue
- le malaise face à l'introduction d'un médiateur est de l'ordre de l'attente de ce rôle en terme de dualité et de transparence alors qu'il y a mise en évidence d'un caractère profondément opaque du discours en sa présence.

L'opacité, si elle est reconnue, est une chance car elle permet alors le réajustement et l'on peut construire le discours en fonction d'elle. Le médiateur peut éclaircir le passage d'une langue à l'autre, mais atteindre la transparence du discours ne ferait que nier l'opacité, l'écarter, et contribuerait alors qu'à la raffermir. L'enjeu majeur est d'arriver à un point de satisfaction dans l'intercompréhension, point plus difficile à trouver dans la communication interculturelle et appelant diverses stratégies ou aides extérieures.

J'ai oublié le mot que je voulais dire, et l'idée
immatérielle va retourner dans le palais des ombres.

(poème d'Ossip, E. Mandelstam, l'hirondelle)

Bibliographie

Barette, V. *et al.* (1993). *Guide de communication interculturelle*. Québec: ERPI.

Bischoff, A., Loutan, L. & Stalder, H. (2001). Barrières linguistiques et communication dans une policlinique de médecine. *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, *74*, 193-207.

Gajo, L. *et al.* (2001). Communication entre soignants et patients migrants: quels moyens pour quels services? *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, *74*, 153-174.

Legault, G. (2000). *L'intervention interculturelle*. Québec: Gaetan Morin.

Mader, J, (2000). Soins aux migrants: être compris et comprendre, un droit fondamental du patient/client. *Soins infirmiers*, *8*, 66-70.

Mucchielli, A. *et al.*(1998). *Théorie des processus de la communication*. Paris: Armand Colin.

Nykees, V. (1998). *La sémantique*. (Collection *Sujets*). Paris: Belin.

Récanati, F. (1979). *La transparence et l'énonciation. Pour introduire à la pragmatique*. Paris: Seuil.

Singy, P. (2001). Points de vue autorisés sur la consultation médicale soumise à traduction. *Bulletin suisse de linguistique appliquée*, *74*, 175-192.

Travaux neuchâtelois de linguistique, 2002, 36, 123-139

La Pampa comme terrain: l'interculturel à l'intérieur d'une même culture

Marco Giolitto
Université de Neuchâtel

In this article I shall examine an unusual aspect of immigration. Nowadays, immigration is Europe-bound. In the XIX century, however, a large number of European emigrants left for America. I will focus, in particular, on Piedmontese emigration in Argentina – one that was quite widespread and influential on the economy of this South-American country. A survey carried out among the descendants of Piedmontese emigrants will be briefly discussed in order to address a rather neglected aspect: namely, the relationship between Piedmontese people in Piedmont and in Argentina. Do they belong to the same heritage or has a century of separation developed two traditions? In view of this, I will refer to some examples based on my own experience with Piedmontese people in Argentina as well as on gatherings between them and twinning-delegations from several towns in Piedmont who travelled to Argentina. Arguments in favour of, and against, the development of two separate traditions will be addressed and evaluated in order to prove that, in the end, the heritage is one and the same, albeit profoundly changed.

Dans les quatre dernières décennies du XXe siècle, et tout particulièrement dans la dernière décennie, l'Europe a assisté à une immigration de grandes masses de populations provenant d'autres continents, venues dans le monde occidental à la recherche de travail. Presque tous les pays européens sont devenus terre d'accueil des migrants et ont été confrontés aux problèmes qui découlent du contact entre des cultures différentes. Plusieurs études linguistiques se sont penchées sur ce phénomène, en le traitant sous différents points de vue[1].

Tout cela a fait oublier que la situation n'a pas toujours été celle-ci: il y a juste un siècle la pendule de l'histoire allait dans le sens inverse et des millions d'Européens ont quitté leurs pays pour chercher du travail dans le continent américain. Des Italiens, des Espagnols, des Portugais, mais aussi (et on l'oublie souvent!) des Allemands, des Anglais et des Suisses ont traversé

1 Voir, pour ce qui concerne par exemple l'immigration italienne en Suisse, Berruto (1991, 1992, 1993), Berruto-Moretti-Schmid (1990), Schmid (1990). Pour un point de vue plus général sur l'immigration, Lüdi-Py (1991), Lüdi (1998).

l'océan pour aller coloniser les terres inhabitées des pays américains. Si l'émigration vers les Etats-Unis est certainement la plus connue, ce phénomène a eu aussi une très grande ampleur en Amérique latine, notamment en Argentine et au Brésil, où la population locale était largement insuffisante pour couvrir l'immense extension géographique. Des milliers de travailleurs européens ont ainsi été embauchés dans les plantations de café dans le sud du Brésil ou sont devenus de petits fermiers dans les plaines argentines.

Peu d'études linguistiques ont documenté jusqu'à présent les phénomènes de contact linguistique qui se sont produits entre les langues des immigrés européens et celles des pays d'accueil de l'Amérique du Sud (souvent il s'agissait de la même langue, comme pour les Portugais au Brésil ou les espagnols en Argentine, parlée cependant dans des variétés différentes)[2]. Pour se limiter aux langues romanes, la situation de contact la plus décrite en Amérique latine est probablement celle de la ville de Buenos Aires, où plusieurs formes de métissage linguistique (cocoliche, lunfardo, etc.) ont été largement analysées[3]. Le contact entre un dialecte gallo-italique, le piémontais, et l'espagnol, a été au contraire totalement oublié par la recherche, malgré la grande extension géographique (toute la Pampa et une partie des Andes, correspondant aux provinces de Buenos Aires, Santa Fe, Cordoba et Mendoza) dans laquelle il est parlé.

Pour essayer de combler, au moins partiellement, cette lacune, nous avons mené une enquête en 1997 et 1998 dans la province de Santa Fe (et dans quelques villages de celle de Cordoba), pour recueillir un corpus assez ample du dialecte piémontais, parlé par les descendants des immigrés. Nous avons interviewé environ trois cents personnes, choisies parmi les habitants de cette région qui maîtrisaient encore le piémontais. Nous avons aussi recueilli un corpus en espagnol, visant à dégager les représentations que ces locuteurs avaient du piémontais et de sa relation avec l'espagnol et l'italien.

Dans cet article nous voudrions traiter un aspect de cette recherche, ou plutôt un problème qui s'est présenté dès le début, mais qui était complètement inattendu et qui est généralement sous-évalué: la relation identitaire entre l'enquêteur, Piémontais du Piémont, (ou d'Italie, si l'on préfère cette définition) et les enquêtés, Piémontais d'Argentine. En d'autres termes: s'agit-il d'une recherche à l'intérieur d'une même culture ou de deux cultures différentes? L'adjectif «piémontais» est-il le dénominateur commun, ou bien «italien» et «argentin» ont-ils plus de poids? La réponse à cette question n'est pas aussi

2 Voir Lo Cascio (1987), Prevedello (1987, 1992), Frosi-Mioranza (1983), Corrà (1980), Manfroi (1978), Ursini (1982).

3 Voir surtout les articles de Meo Zilio dans la revue «Lingua nostra» (1955a, 1955b, 1956a, 1956b, 1960).

simple qu'elle pourrait paraître. Nous essaierons de montrer, par le biais de quelques exemples, tirés de notre propre expérience dans cette recherche, mais aussi de celle d'autres personnes qui ont eu des relations avec les Piémontais argentins, comment, en partant d'une conviction diffuse et surtout non réfléchie (du genre «il est évident que c'est comme ça») qu'il s'agit d'une même culture, nous sommes arrivé à percevoir la situation comme un contact de deux cultures. Ensuite nous nous sommes demandé si cette analyse correspondait vraiment à la réalité, ou s'il était possible de la nuancer, voire d'arriver à une solution intermédiaire. Notre réflexion veut suivre explicitement une démarche inductive, partir d'une expérience concrète pour faire des considérations plus générales sur un sujet sur lequel on ne réfléchit que rarement. On peut se demander quelle est l'utilité de se pencher sur cette question. Nous croyons que, dans une réalité où nous sommes souvent amenés à nous confronter à d'autres ethnies, où nous modifions notre comportement en fonction du contact avec l'autre, il est utile de mieux définir où passe cette frontière entre «nous» et les «autres», de voir jusqu'à quel point ceux qui faisaient partie du «nous» sont devenus des «autres» où sont restés ceux qu'ils étaient.

D'autant plus que le contact qui s'est établi entre les deux parties est loin de ne concerner que nous. Depuis plusieurs années on assiste à un foisonnement de jumelages entre des villages piémontais et pampéens: leur but est surtout celui de créer des liens économiques entre des entreprises des deux régions, mais le résultat le plus immédiat que l'on a est que des délégations provenant des deux villages se rendent visite une fois par année. Les villages étant assez petits, il n'y a pas de véritable choix des membres des délégations, en général le seul critère de sélection est la disponibilité de temps (ils restent environ un mois dans le village d'accueil, mais ils voyagent aussi beaucoup dans la région). Cela fait que les gens qui se rencontrent n'ont pas suivi une formation «à l'autre», ils ne savent presque rien du pays qu'ils vont visiter. Le choix des villages étant fait sur des critères presque exclusivement économiques, il n'y a que rarement des liens de parentèle entre les gens qui se rendent visite, même s'il faut dire que les contacts entre ceux qui sont partis et ceux qui sont restés, entre les Piémontais des deux continents, se sont interrompus assez tôt, du moins pour ce qui concerne les familles qui ont connu l'émigration avant la première guerre mondiale.[4]

4 Une deuxième vague migratoire s'est produite vers la fin des années quarante, mais son ampleur était assez réduite est la typologie des émigrés fort différente: si les premiers étaient surtout des agriculteurs, les seconds provenaient des milieux urbains, souvent avaient un niveau d'études élevé, et pour cela leur implantation s'est presque exclusivement concentrée dans les villes argentines, notamment à Buenos Aires, Cordoba et Rosario.

Il nous a été dit par un membre d'une délégation:

> Da molto tempo lavoriamo per riprendere i contatti e adesso va bene, perché, quando andiamo in Argentina, ci sentiamo a casa, e quando loro vengono in Italia, cominciano anche loro a sentirsi a casa loro, siccome considerano l'Italia la loro patria d'origine, ma per noi al contrario l'Argentina è un paese come tanti[5].

Pour nous préparer au travail de recherche nous nous étions documenté sur la société argentine, mais une bibliographie concernant spécifiquement les Piémontais de la Pampa n'était pas accessible chez nous, car il s'agit de textes édités en Argentine et de circulation assez limitée (Ferrero, 1976). Au contraire nous avons pu constater que les membres des délégations des jumelages n'avaient rien lu sur le pays où ils allaient se rendre (il ne faut cependant pas oublier que la plupart d'entre eux n'a pas une grande habitude à la lecture, le journal et les mots croisés mis à part… et cela indépendamment du niveau d'instruction!). Mais l'attitude que nous avions envers les gens que nous allions rencontrer était la même: on va rencontrer d'autres Piémontais. Cette attitude est d'ailleurs très répandue chez des gens qui ne sont pas concernés par les jumelages ou qui ne se sont jamais rendus en Argentine. Comme il s'agit d'une émigration chronologiquement (et spatialement) très éloignée, il n'existe pas de débat dans la société italienne sur ce sujet et les descendants des émigrés ne sont catégorisés que comme des Italiens vivant à l'étranger (dans ce cas les définitions «italien» et «piémontais» se superposent, ne sont pas en conflit, l'une recouvrant l'autre).

La première rencontre à laquelle nous avons assisté lors d'une cérémonie de jumelage, celle entre le maire d'un village pampéen, San Vicente, et le maire du village piémontais jumelé avec lui, Marene, montre clairement à quelle sorte de problèmes peut amener le manque de réflexion sur l'identité de l'autre. Nous citons ici une séquence que nous avons enregistrée.

L1 (maire de Marene, s'adressant à l'autre maire). I 'ndeve d'acorde cun j'Argentin?
L2 (maire de San Vicente). Cun chi?
L1 Cun j'Argentin.
L2 Quai Argentin?
L1 J'Argentin, lur.
L2 Lurauti? Si 'nduma d'acorde cun nuiauti?
(en s'adressant à nous) ¿ De qué me está hablando ése?
L3 (nous) Te pregunta si ustedes se llevan bien con los Argentinos.
L2 ¿Si nosotros nos llevamos bien con nosotros?

5 «Depuis longtemps nous travaillons pour reprendre les contacts et maintenant c'est bien, car, quand nous allons en Argentine, nous nous sentons chez nous, et quand ils viennent en Italie, ils commencent aussi à se sentir chez eux, comme ils considèrent l'Italie comme leur patrie d'origine, mais pour nous au contraire l'Argentine est un pays comme un autre»

L3 Es que para él los Argentinos son los criollos, quiere saber cómo se llevan con los criollos.[6]

Le maire comprend de quoi parle son collègue et la conversation continue. Cette brève séquence nous montre comment est traitée la question de l'identitaire par les deux maires. Pour le maire italien c'est tout à fait clair: les gens qu'il est allé rencontrer sont des Piémontais, tandis que les Argentins sont les criollos, les descendants des habitants originaires du pays, croisés à des degrés différents avec les colonisateurs espagnols. D'autant plus que l'image physique qui se présente devant lui est différente: les Piémontais argentins avec un aspect européen, les criollos avec la peau mate et quelques traits asiatiques propres aux indiens (ailleurs, dans le nord, et sur les Andes, l'élément indien sera encore beaucoup plus visible). Le maire n'a jamais pensé qu'il allait rencontrer d'autre chose que des Piémontais, car le but officiel du jumelage est la rencontre avec la parenté éloignée[7], il n'a jamais pensé que les gens qui se trouvaient devant lui étaient nés en Argentine, (il s'agit en général au minimum de la troisième génération pour les gens les plus âgés, de la quatrième ou de la cinquième pour la plupart), avaient toujours vécu dans ce pays, avaient une histoire et une expérience différentes de ceux qui ont toujours vécu en Europe. Il prend à son compte l'expression que les Piémontais argentins utilisent lorsqu'ils rencontrent un membre de leur communauté: «a l'è dij noste».[8]

La conversation que nous avons citée se déroule en deux langues, car nous avons dû effectuer un choix dans l'emploi de la langue. Avant le début des interviews avec des locuteurs argentins nous nous sommes demandé quelle langue serait la plus adaptée pour mener notre entretien, mais aussi dans les conversations informelles que nous aurions avec eux. Notre premier choix

---

6 «L1 (maire de Marene, s'adressant à l'autre maire). Est-ce que vous vous entendez bien avec les Argentins?
L2 (maire de San Vicente). Avec qui?
L1 Avec les Argentins.
L2 Quels Argentins?
L1 Les Argentins, eux.
L2 Eux? Si nous nous entendons avec nous-mêmes?
(en s'adressant à nous) De quoi il me parle?
L3 (nous) Il te demande si vous vous entendez avec les Argentins.
L2 Si nous nous entendons avec nous-mêmes?
L3 Pour lui les Argentins sont les créoles, il veut savoir comment vous vous entendez avec les créoles».

7 Réelle ou imaginaire, on peut toujours trouver un cousin de 32e degré…, surtout quand tout le monde est originaire d'une vingtaine de villages, très proches les uns des autres

8 «Il est de chez nous, des nôtres».

était tombé sur le piémontais, que nous maîtrisons moyennement, pour donner une impression de proximité à nos interlocuteurs. D'autant plus qu'il nous avait été dit, lors de rencontres avec des Argentins venus en Italie pour des jumelages, que l'emploi de l'italien était assez mal perçu chez eux, s'il se produisait dans le cadre des jumelages ou d'une rencontre avec des Piémontais d'Italie, d'un côté parce que tout le monde suivait rigidement la règle selon laquelle il faut s'adapter à la langue du pays où l'on se trouve (lorsqu'il vont en Italie ils s'expriment en italien, ou au moins ils y essaient; des cours d'italien sont offerts gratuitement par les communes aux membres des délégations), de l'autre car les Argentins ressentaient l'usage de l'italien comme un manque de volonté d'aller vers eux, un acte d'arrogance de la part de l'Européen qui va dans un pays du tiers monde et impose sa langue sans la moindre considération de la situation locale (la relation identitaire des Argentins envers l'Europe et le reste de l'Amérique latine est aussi une question assez compliquée, mais nous ne la traiterons pas ici, car cela nous ferait sortir de notre sujet).

Un visiteur piémontais disait en parlant aux gens lors d'une cérémonie:

> I sun cusient ch'a v'asmia ch'i vnuma dl'Italia par musteve, tanti 'd vuiauti a l'han dimlu. «E a ven-u si, e nuiaiti i suma bun a fé niente, a 'n dan la tecnologia», e magara a l'è vera ch'a l'è parei[9].

L'emploi du piémontais cependant n'était pas sans poser des problèmes: nous n'avions pas pris en considération que, comme il pouvait y avoir une différence culturelle entre les piémontais du Piémont et ceux de la Pampa, la langue aussi était différente et que cela pouvait avoir des conséquences dans le comportement linguistique des locuteurs. Le piémontais que nous parlons est doublement différent de celui des Piémontais argentins: le piémontais a deux variétés, occidentale et orientale, qui se divisent à leur tour en plusieurs sous-dialectes; notre variété, le turinois urbain, ne coïncide pas avec la leur, le langareul (au moins pour la plupart d'entre eux). Ensuite le piémontais argentin a subi des profondes modifications à travers le contact avec l'espagnol, ce qui fait que plusieurs traits du piémontais italien ne correspondent plus à ceux de l'argentin.

La conversation suivante est tirée d'une émission à la radio consacrée à la culture piémontaise argentine. Ici il s'agit d'un instituteur, membre d'une délégation, qui cherche des contacts économiques entre les entreprises de

9 «Je suis conscient du fait qu'il puisse vous paraître que nous venons d'Italie pour vous faire la leçon, plusieurs d'entre vous me l'ont dit. «Et ils arrivent ici, comme si nous n'étions capables de rien faire, ils nous donnent de la technologie», et il est vrai peut-être que c'est comme ça».

son village et celles du village jumelé et qui pour cela se rend à la radio pour que son message ait une résonance plus ample.

L1 (animateur de l'émission) A-i esplicu an poch parei, porché a m'asmia che ti 't deuvres le palabre bun-e, ma 'nbelesi i l'uma perdü 'n poch al piamuntes e alura a l'è medio dificil.
L2 (instituteur) As capis pa? Ascüsme, aspiega, aspiega.
L1 Mi entendu tüt, ma j aiti probablemente menu che mi[10].

Le concept d'insécurité linguistique, employé pour la première fois par Labov (1976), a été développé en Europe par Francard (1993) et est très étudié par les sociolinguistes français[11], alors que la sociolinguistique italienne l'ignore complètement[12]. Klinkenberg (1993), en résumant la pensée de Labov, définit ainsi l'insécurité linguistique: «Dans les variétés de parler constituant une langue, il en est qui assurent un pouvoir symbolique à ceux qui en ont la maîtrise; ces variétés sont dites légitimes. D'autre part, tous les membres d'une communauté linguistique ne sont pas capables de maîtriser de la même manière toutes les variétés. C'est en conjoignant ces deux constats que l'on débouche sur la sécurité et l'insécurité linguistiques. Il y a insécurité lorsque le locuteur a d'une part une image nette des variations légitimes, mais que, d'autre part, il a conscience de ne pas s'y conformer en tous points».

Si nous faisons référence à ce concept, c'est parce qu'il est utile de l'employer dans la description des comportements linguistiques que nous avons observés. L'obstacle à l'usage du piémontais ne réside pas dans la difficulté à comprendre la variété américaine, car une connaissance de base de l'espagnol est suffisante pour pouvoir saisir ce qui est dit. Le vrai obstacle est justement l'attitude des locuteurs argentins, qui sont en proie à un sentiment d'insécurité linguistique très fort (face à un modèle de langue qu'ils ne connaissent pas ou presque pas, dont ils ne reconnaissent pas les variétés, ni savent leur attribuer plus ou moins de prestige), qui s'exprime par une adéquation immédiate au modèle linguistique avec qui ils entrent en contact.

Nous citons une séquence tirée de nos enregistrements. Les mots écrits en italique sont, selon les tours de parole, des emprunts à l'espagnol (L1), l'équi-

10 «L1 (animateur de l'émission) Je leur explique un peu comme ça, parce qu'il me semble que tu emploies les mots corrects, mais ici nous avons perdu un peu le piémontais et alors c'est difficile.
L2 (instituteur) On ne comprend pas? Excuse-moi, explique, explique.
L1 Moi, je comprends tout, mais les autres probablement moins que moi.»

11 Voir aussi, entre autres, Bavoux-Robillard (1998), Singy (1997), Eloy (1997), Blanchet, Ph-Breton, R-Schiffman, H (éds.) (1999).

12 La seule application de ce concept à la situation du piémontais on la retrouve dans Giolitto (2002a, 2002b).

valent du même mot en piémontais du Piémont (L2), la correction que L1 fait en suivant le modèle proposé par L2 (dans le troisième tour de parole).

> L1 (locuteur argentin) Entonse l'*uma* 'ndait pié l'*agua* 'nt al *poso* e l'uma purtala a cá. Teníu pí nen agua 'nt la cá, pudíu pí nen beive.
> L2 (nous) Perchè i *seve* 'ndait pié l'*eva* 'nt al *pus*? I l'avíe fait niun-e escorte?
> L1 I *suma* 'ndait piela perchè l'avíu già cunsümá tüta l'*eva* 'l dí 'dnans[13].

A travers cet échange très court il est possible de voir jusqu'à quel point le locuteur modifie son langage. Le changement n'est pas seulement lexical, mais aussi syntaxique. Dans le premier tour de parole le locuteur s'exprime dans un piémontais qui, à nos yeux, sonne très hispanisé (il s'agit d'un degré moyen dans la transformation du piémontais: des locuteurs plus âgés gardent mieux les structures originaires du piémontais, d'autres plus jeunes l'hispanisent beaucoup plus, jusqu'à le rendre très proche de l'espagnol)[14], mais qui, pour lui, est évidemment du piémontais courant. La plupart des mots sont des emprunts à l'espagnol et la forme verbale composée est constituée avec le verbe *avoir* comme auxiliaire, selon les règles de la grammaire espagnole. Notre réponse se fait selon les modalités du piémontais européen, mais sans une intention explicite de corriger le locuteur, qui perçoit, au contraire, notre phrase comme une réprimande, comme un rappel à «piémontiser» sa langue. Dans sa réplique (qui constitue le troisième tour de parole de l'extrait cité), il répète ce que nous avions dit auparavant, en reconnaissant ainsi que son énoncé n'était pas conforme aux «règles» du piémontais. Tout cela nous est arrivé plusieurs fois dans les premières phases de notre recherche et nous a amené à la conviction que l'emploi du piémontais n'était pas la manière la plus adaptée pour conduire notre enquête. Cet obstacle a cependant été très utile comme moyen de réflexion sur l'altérité des Piémontais argentins et italiens: s'ils adaptent leur langage au nôtre, cela veut dire que nous ne parlons pas la même langue; si nous ne parlons pas la même langue, il est fort probable que nos cultures aussi soient différentes. Tout cela paraît très élémentaire, mais va à l'encontre des idées reçues que l'on peut avoir lorsqu'on pense aux Italiens d'outre-mer.

Après l'insuccès avec l'italien, il ne nous restait plus que l'espagnol pour communiquer avec nos locuteurs. L'emploi de l'espagnol n'a pas provoqué de

---

13 «L1 (locuteur argentin) Alors nous sommes allés prendre l'eau au puits et nous l'avons apporté dans la maison. Nous n'avions plus d'eau chez nous, nous ne pouvions plus boire.
L2 (nous) Pourquoi vous êtes allés prendre l'eau dans le puits? Vous n'aviez plus de réserves?
L1 Nous sommes allés la prendre car nous avions déjà consommé toute l'eau le jour précédent».

14 Pour d'autres exemples de piémontais hispanisé voir Giolitto (2002a).

problèmes (nous le maîtrisons assez bien et la seule source de malentendus pouvait nous venir des interférences avec la variété «peninsular», c'est-à-dire celle d'Espagne, mais justement ces interférences attiraient notre attention encore une fois sur le fait que, comme il y avait un espagnol d'Espagne qui s'opposait à l'espagnol d'Argentine et que cela était aussi le reflet de deux cultures différentes, il y avait aussi deux variétés de piémontais, qui étaient le miroir de deux cultures piémontaises), mais il s'est avéré d'un emploi bien plus malaisé pour les membres des délégations des jumelages, dont la compréhension de l'espagnol se limitait aux compétences passives moyennes qu'un italophone peut avoir de l'espagnol, grâce à la similitude des deux langues. Pour cela ils n'ont pratiquement jamais pu recourir à l'espagnol et les échanges verbaux entre eux et les Argentins ont eu lieu en piémontais.

Un autre extrait de l'émission à la radio donne un exemple de l'attitude envers l' espagnol d'un locuteur piémontais.

> Si, si mi capissu, tribülu 'n poch, ma la capissu, veui pa' parlela, perché pensu 'd bestemiela, perché pensu ad dì na cosa e na disu n'auta, anlura mi preferissu parlè 'n piemunteis o 'n italian, almenu sun sicür ad co che diu. Se 't capisse mal, 't capisse mal ti, pa' mi che sun spiegame mal[15].

Il ne faut pas oublier que ces gens sont pour la plupart assez âgés et vivent dans des villages. Pendant leur enfance le seul moyen de communication qui existait était le piémontais, l'italien n'étant pratiqué qu'à l'école, qu'ils ont fréquentée en général seulement jusqu'à la fin de l'école primaire. Si aujourd'hui on peut assister à un usage généralisé ou presque de l'italien dans les grandes villes, la situation dans les villages est au contraire marquée par une dialectophonie encore largement dominante, quoique la connaissance passive de l'italien soit désormais complètement acquise[16]. Pour eux l'adéquation des Argentins au piémontais européen ne posait aucun problème, bien souvent ils ne remarquaient même pas la reformulation des phrases, de toute façon cela facilitait leur compréhension. Au delà de quelques épisodes sporadiques, les échanges verbaux en piémontais ont toujours bien fonctionné, selon ce que nous avons pu observer, mais cela est dû en grande partie à la démarche des Argentins, de vouloir bien accueillir leurs invités et de les mettre à l'aise, même linguistiquement. Il ne s'agit pas d'une relation paritaire, mais de la reproduction du modèle que les Argentins refusaient, celui de

---

15 «Oui, oui, je comprends, c'est un peu difficile, mais je comprends l'espagnol, mais je ne veux pas le parler, car je crois que je vais le massacrer, car je pense dire une chose et j'en dis une autre, alors je préfère parler piémontais ou italien, au moins je suis sûr de ce que je dis. Si tu comprends mal, c'est toi qui as mal compris, ce n'est pas moi qui me suis mal expliqué».

16 Pour la situation sociolinguistique de l'italien on peut voir Berruto (1987) et Grassi-Sobrero-Telmon (1997).

l'Européen qui va dans le tiers monde et impose sa langue. Il est vrai qu'ils ne le ressentent pas de la même manière que s'il s'agissait de l'italien et qu'une adéquation à la variété d'une même langue ne demande pas le même effort qu'il faudrait pour changer de langue, mais la démarche est toujours celle de s'adapter à la langue de son interlocuteur. Mais le sentiment d'insécurité linguistique est si fort qu'il amoindrit sensiblement la perception de cette adaptation et la rend nécessaire aux yeux des Argentins, comme s'ils n'avaient pas le droit de parler en piémontais à leur façon, selon la variété argentine du piémontais, mais qu'ils devaient forcément entreprendre une démarche d'autocorrection et d'amélioration de leurs énoncés.

Tout cela facilite énormément la tâche des Piémontais d'Italie, qui se sentent chez eux, sans s'apercevoir de l'effort que leurs interlocuteurs font pour se mettre à la même longueur d'onde que leurs invités. Mais si la différence entre les deux cultures ne se révèle que partiellement à travers le langage, elle prend tout son ampleur lorsqu'il s'agit de montrer aux invités des exemples de la culture locale. L'adéquation au modèle piémontais ne se produit plus, un autre modèle est revendiqué, celui de l'Argentine créole, traditionnelle, sud-américaine et hispanique. L'étonnement des Piémontais italiens est alors d'autant plus fort, la sensation de dépaysement d'autant plus aiguë, que le passage d'un modèle à l'autre se fait soudainement, car pour les Argentins il n'y a pas de césure entre les deux éléments, au contraire la culture piémontaise s'intègre harmonieusement avec la créole. Pour montrer quelque chose de typiquement pampéen au visiteur qu'il croit venu en quête d'américanité, le Piémontais argentin le fera assister à une exhibition de «destreza criolla»[17], qui provoquera une sensation d'incompréhension chez le visiteur, habitué à associer l'image de ses concitoyens à tout autre genre de divertissement.

Nous avons enregistré une conversation entre deux maires lors d'un de ces spectacles. Nous nous attendions la surprise du maire italien et pour cela nous avons dirigé notre conversation sur ce sujet, en lui demandant quelle était son opinion face à ce spectacle pour lui tout à fait inusuel. Ensuite nous avons prié l'autre maire de réagir à ses propos.

L1 (maire italien) (en regardant le spectacle du rodéo) Ci aspettavamo che ci facessero vedere qualcosa di piemontese.
L2 (nous) Non vi piace?
L1 E' come un rodeo, quello degli americani.
L2 E' sorpreso di vederlo?
L1 Ci avevano detto che ci avrebbero fatto vedere qualcosa di tradizionale.
L2 Per loro la tradizione è questo.
L1 Ma non è la nostra, chi ha mai visto un Piemontese andare a cavallo? Sembrano piuttosto degli indios.

17 Version locale du rodéo.

L2 (s'adressant au maire argentin) Entonces, ¿ustedes son como los indios?
L3 (maire argentin) Es nuestra cultura, es una lástima que hagan eso. Para nosotros lo criollo y lo piamontés es lo mismo. Es nuestra vida, nuestra historia.
L2 ¿No se enojan por lo que dijo?
L3 Estoy muy decepcionado, nuestra tradición no les gusta, habíamos preparado este espectáculo desde hace mucho, quisimos enseñarles como somos, nos da igual lo que piensan, es nuestra realidad[18].

Les premiers immigrés ont adopté massivement et rapidement plusieurs coutumes de la population qui vivait en Argentine, parmi lesquels des manifestations de la vie associative comme la cuisine (plusieurs familles se réunissaient pour partager le repas ensemble) et la musique, jouée le soir après une journée de travail par les paysans, dans la cour des maisons. Ce sont sûrement deux domaines qui ont alimenté l'impression de dépaysement des visiteurs piémontais, car dans la vie quotidienne des Piémontais argentins l'élément créole a pris une place considérable. La table offerte aux membres des délégations était certes pleine de plats traditionnels piémontais, mais aussi de spécialités créoles.

L1 (argentin) A sun empanaditas, quaicos ad tipic ad nuestra cocina
L2 (piémontais) A l'è nen quaicos ad piemunteis, i l'eve piait tüta la cusin-a d'j'Argentin.
L1 I suma custümà, le mangiuma suens, a l'è tipic da sì.
L2 An asmia fantastic ad vëdde 'ste cose an s na taula piemunteisa[19].

---

18 «L1 (maire italien) (en regardant le spectacle du rodéo) Mais nous attendions qu'ils nous montrent quelque chose de piémontais.
L2 (nous) Vous n'aimez pas ça?
L1 C'est comme un rodéo, ce que font les Américains.
L2 Vous êtes surpris de le voir?
L1 Ils avaient dit qu'ils nous montreraient quelque chose de traditionnel
L2 Pour eux la tradition c'est ça.
L1 Mais ce n'est pas la nôtre, vous avez déjà vu un Piémontais faire du cheval? Ils ressemblent plutôt à des indios.
L2 (s'adressant au maire argentin) Alors, vous ressemblez aux indiens?
L3 (maire argentin) C'est notre culture et c'est dommage qu'ils soient si étonnés. Pour nous ceci et ce qui est piémontais, c'est la même chose. C'est notre vie, notre histoire.
L2 Vous ne vous vexez pas pour ce qu'il dit?
L3 Je suis plutôt déçu qu'il n'apprécie pas notre tradition, nous avions préparé ce spectacle depuis longtemps, nous avons voulu leur montrer comment nous sommes, ça nous est égal ce qu'ils pensent, c'est notre réalité».

19 «L1 (argentin) Voici des empanaditas, c'est quelque chose typique de notre cuisine.
L2 (piémontais) Ce n'est pas quelque chose de piémontais, vous avez pris toute la cuisine des Argentins.
L1 Nous on y est habitué, on le mange souvent, c'est typique d'ici.
L2 Il nous paraît bizarre de voir cette chose sur une table piémontaise».

La musique qu'ils ont jouée comprenait bien sûr de vieilles chansons piémontaises, mais aussi, et surtout, des chansons folkloriques de la tradition hispanique. Ceci nous a permis de dégager deux traits de la société pampéenne qui marquent une coupure nette avec la piémontaise: le mélange avec la culture créole et la conservation d'éléments de la tradition piémontaise qui au Piémont ont disparu ou se trouvent dans une position largement marginale. Tout ceci est sans doute typique d'une communauté issue de l'émigration, d'autant plus qu'elle vit dans une situation d'extrême éloignement du pays d'origine, mais ici nous voulons souligner encore une fois à quel point ce fait n'avait pas été prévu ni de notre part, avant de commencer notre recherche, ni de la part des visiteurs italiens, qui ont réagi avec stupeur devant ces éléments de la culture créole.

Cet amalgame est bien exprimé par le comique Gambalunga (le surnom, qui signifie «Jambelongue» lui vient de sa taille, qui dépasse les deux mètres), figure emblématique de la piémontésité argentine, très connu dans toute la région pour ses spectacles, où il raconte des blagues et chante des parodies des tangos les plus célèbres. Ce qui amuse le plus son public est justement le mélange parodique entre le dialecte piémontais et le texte des tangos. Le piémontais assume ici une fonction comique, mais il reçoit en même temps une légitimation: la langue des immigrés de la campagne fait rire si elle est employée pour chanter un tango, mais la réaction enthousiaste du public lui donne aussi le droit de le faire. Les deux cultures établissent une relation de métissage, de compénétration, jusqu'à brouiller le sentiment identitaire des gens, qui ne savent plus exactement d'où ils viennent, quelle est leur culture d'origine et laquelle a été acquise. Ce qui déroute le plus le visiteur piémontais est l'emploi de l'adjectif «nuestro». Lorsque Gambalunga dit «nuestra música», de quoi parle-t-il? De la musique traditionnelle que les premiers immigrés ont amené d'Italie, des chansons qu'ils chantaient sur le bateau pendant les longs mois du voyage, ou bien des chansons créoles qu'ils ont appris de la population autochtone de l'Argentine? La réponse est prévisible si on voit la situation de l'extérieur ou a posteriori, mais l'effet surprise est assuré, la première fois que l'on écoute une chanson créole, présentée comme un trésor du patrimoine piémontais.

> Peui i l'hai ancaminà a suné 'l tango «Sentimiento gaucho», ch'a l'è 'n tango, l'un dij nosti[20]

Le visiteur essaie alors d'expliquer que ce patrimoine est constitué d'autres pièces, que ce qu'ils chantent n'est pas piémontais, que c'est quelque chose

20 «Ensuite j'ai commencé à jouer le tango «Sentimiento gaucho», qui est un tango, l'un des nôtres».

qui lui est profondément étranger, mais l'Argentin n'accepte pas ces objections, y réagit avec force, car c'est exactement cela son patrimoine.

L1 (Gambalunga) Ades av fasu ascuté na milonga 'd Buenos Aires, a l'è nosta müsica.
L2 (visiteur piémontais) Na cosa?
L3 (nous) Milonga, è della musica argentina, come il tango.
L2 Nosta 'd chi?
L3 Ottima domanda. Secondo Lei?
L2 Degli indios
L1 A l'è nosta müsica, i l'uma fala nuiaiti.
L2 La müsica piemunteisa a l'è nen parei, custa a l'è la müsica d'j indio.
L1 Av piasrà, a ven da nuiaiti[21].

La prise de conscience de l'altérité se fait sur les objets, sur le folklore, sur les signes visibles du patrimoine identitaire. La langue ne joue qu'un rôle mineur, surtout si la démarche d'adéquation provoquée par l'insécurité linguistique passe inaperçue. Cette prise de conscience met mal à l'aise le visiteur, qui d'emblée ne se sent plus chez lui, se demande ce qu'il fait chez des gens avec lesquels il ne partage plus la même culture. Nous avons assisté à un spectacle théâtral à San Jorge, l'un des innombrables petits villages de la Pampa. L'histoire racontait l'arrivée des premiers immigrants en Argentine. Dans le public se trouvait un petit nombre de Piémontais d'Italie, eux-mêmes acteurs (non professionnels) de théâtre, en tournée pour présenter des pièces dialectales aux Argentins. Le final de la représentation, où les immigrés fraternisent avec les créoles, les laisse perplexes, leur enlève la raison principale d'être là, à savoir jouer une pièce en piémontais devant des Piémontais.

L1 (italien) Perchè tüte 'sti bun sentiment?
L2 (argentin) A l'è 'l simbul dal nasimiento dl'Argentin-a, dla füsiun ad dui pueblos, i criogio et j'imigrà.
L1 Tüte bale!
L2 ¿Por qué?
L1 Am na sbatu d'j indio.
L2 Ma perchè?

21 «L1 (Gambalunga) Maintenant vous allez écouter une milonga de Buenos Aires, c'est de la musique à nous.
L2 (visiteur piémontais) Une quoi?
L3 (nous) Milonga, c'est de la musique argentine, comme le tango.
L2 A nous de qui?
L3 Bonne question. Selon vous?
L2 Des indios.
L1 C'est notre musique, c'est nous qui l'avons faite
L2 La musique piémontaise n'est pas celle-ci, c'est la musique des indios.
L1 Vous allez l'aimer, ça vient de chez nous».

L1 I suma avnüit si par vedde na spetacul ch'a parla dla rivà d'j Piemunteis, j'indio a m'anteresu pa[22].

Jusqu'à présent notre argumentation a voulu montrer comment le contact entre les deux moitiés de la population piémontaise a mis en relief une différence culturelle très nette. Nous avons dit au début de cette réflexion que nous voulions partir de notre expérience personnelle, et de celle des Piémontais qui se sont rendu dans la Pampa, pour élargir la question à une perspective plus ample. D'où la question: si on sépare pendant un siècle des communautés qui ont vécu ensemble depuis toujours, quel en est le résultat? Il s'agit toujours d'une même communauté ou bien ceux qui ont quitté le pays en ont constitué une nouvelle, avec ses propres caractéristiques, qui relèvent en grande partie de la fusion des deux cultures? Les exemples les plus proches, dans l'Amérique latine, nous les avons chez les Vénitiens du Brésil et du Mexique (Ursini, 1982, et Frosi-Mioranza, 1983). Il n'y a pas d'études spécifiques, au moins à notre connaissance, sur la perception du contact entre les Vénitiens des deux côtés de la mer, mais les chroniques qui relatent la rencontre des Vénitiens du village mexicain de Chipilo avec les Vénitiens du village italien de Segusino (Sartor-Ursini, 1982) la décrivent comme chaleureuse et émouvante. Les problèmes du contact interculturel ont été mis de côté assez aisément chez eux, comme chez les Argentins d'ailleurs.

Nous croyons que tous les exemples que nous avons donnés, qui soulignent la différence entre les deux communautés, ne suffisent cependant pas à fixer une limite entre deux cultures. Il est possible de voir la même situation dans la langue: on peut se demander si les variétés américaines des langues européennes appartiennent encore à la langue d'origine ou bien si elles ont acquis une vie à elles. L'espagnol américain (ou plutôt les espagnols américains, chaque pays ayant des traits linguistiques propres) est-il encore de l'espagnol (chez de nombreux enseignants argentins, formés sous le nationalisme des régimes militaires, où l'idée d'argentinité primait sur toute autre chose, il existe la conviction que la langue parlée en Argentine, qu'ils appellent le castellano, est autre chose que l'espagnol)? Le portugais du Brésil, le français du Québec

22 «L1 (italien) Pourquoi tous ces bons sentiments?
L2 (argentin) C'est le symbole de la naissance de l'Argentine, de la fusion de deux peuples, les créoles et les immigrés.
L1 Des conneries tout ça!
L2 Pourquoi?
L1 On s'en fout des Indiens!
L2 Mais pourquoi?
L1 Nous sommes venus ici pour voir un spectacle qui parle de l'arrivée des Piémontais, les Indiens ne m'intéressent pas».

(pour ne pas parler de celui de l'Ontario ou des provinces des prairies, très éloignés du standard français) sont-ils la même langue que leurs variétés européennes du Portugal et de France? La réponse n'est certes pas univoque et bien souvent les locuteurs de ces variétés donnent à leur langue un nom qui diffère de la variété européenne (castellano, brasileiro, québécois). Mais nous pensons que ces variétés sont justement des variétés et non pas des langues à part entière, car ce qui les unit aux variétés européennes représente infiniment plus que ce qui les sépare. Les différences sont surtout lexicales (surtout dans le vocabulaire de la vie quotidienne), parfois morphologiques (par exemple la deuxième personne du présent, en Argentine accentuée sur la dernière syllabe et en Espagne sur l'avant-dernière), plus rarement syntaxiques (la place des pronoms clitiques, avant le verbe en brésilien, après en portugais) mais bien souvent elles ne sont que des formes anciennes de la langue qui sont sorties de l'usage en Europe, alors que l'immense majorité du vocabulaire et de la morphosyntaxe est égale dans les deux variétés.

De même, les différences entre les deux cultures, celle restée en Europe et celle émigrée en Amérique, sont extrêmement réduites, si on les compare avec ce qui les rapproche et fait qu'à notre avis il s'agit d'une seule culture. Il est vrai, cependant, que dans le dernier siècle ces cultures (et ces langues) ont évolué et se sont toujours plus éloignées l'une de l'autre, grâce aussi à l'absence de contact entre elles. Mais comme aujourd'hui les médias permettent un accès rapide et aisé à ces variétés des deux côtés, les feuilletons hispano-américains et brésiliens déferlent en langue originale dans les foyers d'Espagne et de Portugal, la télévision française est captée dans les villes canadiennes, et les voyages permettent aux gens de se rencontrer et comblent ce vide qui s'était créé pendant un siècle.

Pour dépasser l'antynomie une culture-deux cultures, il serait peut-être utile de ne pas vouloir trancher à tout prix et de situer la relation de la culture d'origine avec la culture des descendants des émigrés dans une région intermédiaire entre l'interculturel et l'intraculturel, comme si elle possédait les caractéristiques de tous les deux. Cela permettrait d'approcher cette réalité de façon moins contraignante, sans vouloir la classer dans des catégories qui ne la concernent pas forcément.

Nous voudrions terminer ces réflexions par une considération qui vaut pour les variétés de langue et de culture: tout ce que nous avons dit jusqu'à présent l'a été d'un point de vue extérieur, nous exprimons une opinion qui se fonde sur des données empiriques ou sur une analyse objective, mais toujours en tant qu'observateur. La réponse à la question, de savoir s'il s'agit ou non d'une seule culture, peut être donnée seulement par les membres de(s) communauté(s) concernée, qui décident en toute liberté de se reconnaître dans l'autre groupe ou de le considérer comme quelque chose de différent d'eux-mêmes.

Bibliographie

Bavoux, C. & de Robillard, D. (éd.). (1998). Actes de la Ve Table ronde du Moufia, *L'insécurité linguistique: des mécanismes ambigus étudiés en contexte plurilingue dans les pays du Sud*, Université de la Réunion, 22-24 avril 1998.

Berruto, G. (1987). *Sociolinguistica dell'italiano contemporaneo*. Roma: La Nuova Italia Scientifica.

— (1991). Note sul repertorio linguistico degli emigrati italiani in Svizzera. *Linguistica*, *31*, 61-79.

— (1992). Erstsprache, Zweitsprache, Mehrsprachigkeit. *Interkulturell*, FOMI, Freiburg, 25-41.

Berruto, G., Bluntschli, K. & Carraro, T. (1993). Rete sociale e selezione delle varietà in ambiente emigratorio svizzero. Questioni di metodo. *Bulletin CILA*, *58*, 145-168.

Berruto, G., Moretti, B. & Schmid, S. (1990). Interlingue italiane nella Svizzera tedesca. Osservazioni generali e note sul sistema dell'articolo. In E. Banfi & P. Cordin (a cura di), *Storia dell'italiano e forme dell'italianizzazione*. *Atti del XXIII Congresso Internazionale di Studi della Società di linguistica Italiana* (Trento-Rovereto, 18-20 maggio 1989). (pp. 70-91). Roma: Bulzoni.

Blanchet, Ph., Breton, R., Schiffman, H (éds.). (1999). *Les langues régionales de France: un état des lieux à la veille du XXIe siècle.* Louvain-la-Neuve: Peeters.

Corrà, L. (1980). I dialetti veneti all'estero. In M. Cortelazzo (ed.), *Guida ai dialetti veneti II*. (pp. 47-68). Padova: CLEUP.

Eloy, J-M. (1997). *La constitution du picard: une approche de la notion de langue*. Bibliothèque des cahiers de l'Institut de linguistique de Louvain.

Ferrero, R. (1976). El espiritu de la Pampa gringa. *Todo es historia*, *113*.

Francard, M. (1993). *L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques*. Actes du colloque de Louvain-la-Neuve, 10-12 novembre 1993.

Frosi, V. & Mioranza, C. (1983). *Dialetos italianos. Un perfil linguistico dos Italo- Brasileiros do Nordeste do Rio Grande do Sul.* Porto Alegre: EDUCS.

Giolitto, M. (à paraître, a). *Evolution, fonction et image du piémontais dans la Pampa gringa argentine.*

— (à paraître, b). *Langue de hier ou ressource identitaire? Quelques images du piémontais chez des jeunes Turinois*. Actes du colloque: «La Méditerranée et ses langues», Montpellier, mars 2002.

Grassi, C., Sobrero, A. & Telmon, T. (1997). *Fondamenti di dialettologia italiana*. Bari: Laterza.

Klinkenberg, J-M. (1993). *Préface*. In M. Francard (1993), L'insécurité linguistique dans les communautés francophones périphériques. Actes du colloque de Louvain-la-Neuve 10-12 novembre 1993. (pp. 13-15).

Lo Cascio, V. (a cura di). (1987). *L'italiano in America Latina.* (Atti del Convegno di Buenos Aires, 1-5 settembre 1986). Firenze: Le Monnier.

Lüdi, G. (1998). Romanische Migranten nach dem Zweiten Weltkrieg. In *Lexikon der Romanistischen Linguistik*. (pp. 585-601). Tübingen: Max Niemeyer Verlag.

Lüdi, G. & Py, B. (1991). *Changement de langage et langage du changement. Aspects linguistiques de la migration interne en Suisse.* Lausanne: L'Age d'homme.

Manfroi, O. (1978). *Italianos no Rio grande do Sul*. In R. Costa & L. A. De Boni (ed.), *Euroamericani III. La popolazione italiana in Brasile.* (pp. 169-186). Torino: Edizioni Fondazione Giovanni Agnelli.

Meo Zilio, G. (1955a). Influenze dello spagnolo sull'italiano parlato nel Rio de la Plata. *Lingua nostra*, *XVI*, 16-22. (Tipografie Ariani e L'arte della stampa, Firenze).

— (1955b). Contaminazioni morfologiche nel cocoliche rioplatense*. Lingua nostra*, *XVI*, 112-117. (Tipografie Ariani e L'arte della stampa, Firenze).

— (1956a). Fenomeni stilistici del cocoliche rioplatense*. Lingua nostra*, *XVII*, 88-91.

— (1956b). Interferenze sintattiche nel cocoliche rioplatense*. Lingua nostra*, *XVII*, 54-59.

— (1960). Sull'elemento italiano nello spagnolo rioplatense. *Lingua nostra*, *XXI*, 97-103. (Firenze: Sansoni).

Prevedello*,* N. (1987). La lengua de los inmigrantes italianos en Cordoba y sus descendientes. Una cuestión de prestigio. In V. Lo Cascio (a cura di), *L'italiano in America Latina.* (Atti del Convegno di Buenos Aires, 1-5 settembre 1986). (pp. 231-242). Firenze: Le Monnier.

— (1992). La inmigración italiana en la provincia de Cordoba y el contacto de dos lenguas. Presupuestos para su estudio*.* In *Actas de las Primeras Jornadas Nacionales de Lengua Italiana*. (pp. 435-442). Córdoba: Centro de italianística.

Sartor, M. & Ursini, F. (1983). *Segusino-Chipilo 1882-1982. Cent'anni di emigrazione. Una comunità veneta sugli altipiani del Messico*. Crocetta del Montello (Treviso).

Schmid, S. (1990). L'italiano della seconda generazione e i suoi caratteri. In S. Schmid (a cura di), *Che lingua parlo? Identikit linguistico del giovane italiano nella Svizzera tedesca*. (pp. 41-56). Zurigo: Centro di Studi Italiani.

Singy, P. (1997). *L'image du français en Suisse romande. Une enquête sociolinguistique en Pays de Vaud*. Paris: L'Harmattan.

Ursini, F. (1982). I dialetti veneti all'estero. In M. Cortelazzo (ed.), *Guida ai dialetti veneti V*. (pp. 73-84). Padova: CLEUP.

Adresses des auteurs

Florence DRAVET
Universidade Potiguar - UnP, Cursos de Comunicação, Avenida Nascimento de Castro, 1597, Dix-Sept Rosado, 59 054 180 Natal RN, BRESIL, florencedravet@hotmail.com

Marco GIOLITTO
Institut de philologie romane et de linguistique française, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Neuchâtel, Espace Louis-Agassiz 1, CH-2000 Neuchâtel, giolitto@bluewin.ch

Aline GOHARD-RADENKOVIC
Centre d'enseignement et de recherche, Unité Français Langue Etrangère, Université de Fribourg, 13, rue du Criblet, CH-1700 Fribourg, aline.gohard@unifr.ch

Myriam GRABER
CEFOPS, Route de Sonvilier 3, CH-2610 St-Imier, mgraber@cefops.ch

María Eugénia MOLINA
Institut de Linguistique et des Sciences du Langage, Faculté des Lettres, Université de Lausanne, BFSH II, CH-1015 Dorigny-Lausanne, marieeugenia.molina@ilsl.unil.ch

Sandrine PIAGET
Institut d'anglais, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Neuchâtel, Espace Louis-Agassiz 1, CH-2000 Neuchâtel, sandrine.piaget@unine.ch

Véronique TRAVERSO
GRIC, Université Lumière Lyon 2, 5, avenue P. Mendès-France, F-69676 Bron Cedex, veronique.traverso@univ-lyon2.fr

Patchareerat YANAPRASART
Centre de Linguistique appliquée, Faculté des Lettres et Sciences Humaines, Université de Neuchâtel, Espace Louis-Agassiz 1, CH-2000 Neuchâtel, patchareerat.yanaprasart@unine.ch